LE THÉATRE EN POLOGNE



VARSOVIE • FÉVRIER 1933

LE THÉATRE EN POLOGNE

BULLETIN DE LA „SOCIÉTÉ DES AUTEURS DRAMATIQUES POLONAIS" (SIENKIEWICZA 12), ET DE LA „SOCIÉTÉ D'EXPANSION D'ART POLONAIS À L'ÉTRANGER" (JASNA 24)

SOMMAIRE:

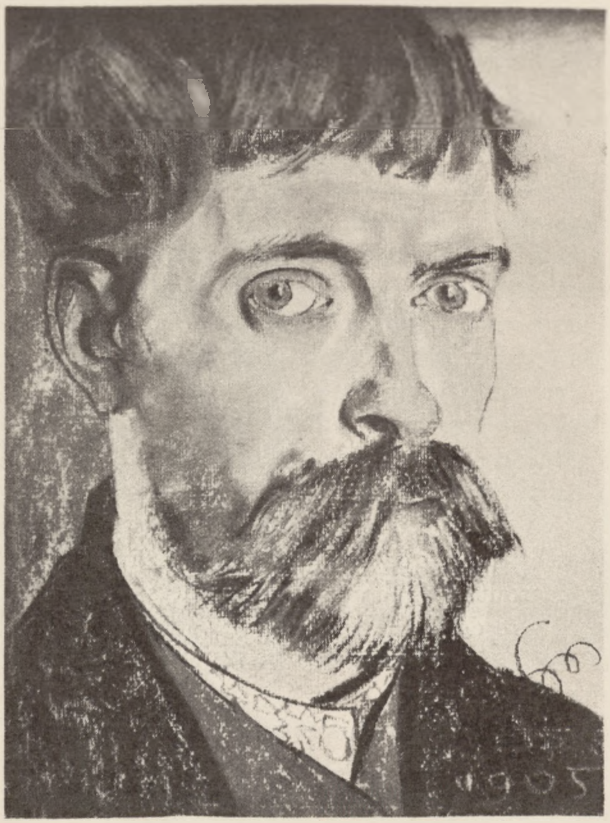
23 ILLUSTRATIONS

DIRECTEUR: DR. ALEXANDRE GUTTRY
BUREAU: VARSOVIE, JASNA 24 m. 15

VARSOVIE № 3 FÉVRIER 1933

LA RÉDACTION DE CE NUMÉRO A ÉTÉ CLOSE AU MOIS DE DÉCEMBRE 1932. — QUELQUES REPRODUCTIONS DE MISES EN SCÈNE DES DRAMES DE WYSPIAŃSKI ONT ÉTÉ PUBLIÉES DANS LE № 1 DU „THÉÂTRE EN POLOGNE".
LES PHOTOGRAPHIES ONT ÉTÉ EXÉCUTÉES PAR LES MAISONS: BRZOZOWSKI, MALARSKI, PAWLIKOWSKI

IMP. DRUKARNIA NARODOWA, CRACOVIE



Stanislas Wyspiański *Peint par lui-même*

STANISLAS WYSPIAŃSKI

La Pologne célèbre solennellement cette année le 25-ème anniversaire de la mort de celui qui réveilla la nation toute entière à l'aube d'une vie nouvelle et s'éteignit prématurément lui-même, sans avoir eu la joie de voir de ses yeux le miracle prédit par ses paroles puissantes, miracle qui devait se manifester dans l'action.

Tous les théâtres en Pologne rendirent hommage à la mémoire de ce génie du théâtre qui fit époque dans l'histoire de la scène polonaise et du drame polonais. Aussi avons nous estimé nécessaire de consacrer à sa mémoire ce numéro du Bulletin.

Stanislas Wyspiański, fils d'un sculpteur cracovien, est né en 1869 à Cracovie. Les sculptures dans l'atelier de son père furent, dès son enfance, ses amis les plus chers; elles stimulaient et alimentaient la fantaisie enfantine, s'animaient à ses yeux et formaient un lien entre le passé et le présent.

Ainsi devenaient vivants pour lui les statues et les monuments de l'antique cité royale au pied du Wawel. Ainsi l'histoire, la légende et les mythes devinrent dans son imagination une contemporanéité intimement vécue par lui.

Après avoir étudié la peinture à Paris il rentra de nouveau à Cracovie et depuis n'avait plus quitté sa ville natale. Il eut bientôt absorbé les influences françaises et les refondit dans le foyer ardent de son âme artistique. Il trouva son propre style et sa propre expression comme peintre et comme poète.

Ses drames furent créés au cours de quelques années à peine, entre 1897 et 1907. Pendant cette courte période il écrivit 18 oeuvres dramatiques, sans compter quelques fragments inachevés.

L'apparition de Wyspiański commence une ère nouvelle pour le théâtre polonais. Son élan créateur comme écrivain scénique, dramaturge, peintre, décorateur, metteur en scène et régisseur ouvrit au théâtre des voies inconnues.

Embrassant les plus vastes possibilités du développement du drame, il incarne, anime et dramatise les idées, les conceptions les plus hardies, les plus, semblerait-il, irréalisables.

Il met en relief les conflits intérieurs les plus compliqués de l'homme et les événements dans la vie des peuples qui changeaient le cours de l'histoire.

Il forge en une chaîne ininterrompue les civilisations à travers les siècles. Il transporte les mythes et les légendes sur la scène moderne. Il fait agir les héros et les dieux de l'antiquité et leur fait prendre part aux événements des époques récentes.

Assemblant la peinture, la musique et la poésie en oeuvre dramatique étroitement et réellement unie, il crée une nouvelle forme scénique.

Il démolit l'ancienne routine, il bouleverse les idées préconçues et établies.

L'importance de l'oeuvre de Stanislas Wyspiański pour le théâtre contemporain n'a pas été aussitôt appréciée à sa juste valeur. Il devança son époque et éblouit ses contemporains par les éclairs de son génie.

Il en fut ainsi tant qu'on n'eût pas compris que la dynamique de l'expression scénique se manifestant dans la vision picturale du spectacle, dans le tableau et le décor, le mouvement et la couleur, la mélodie et le rythme de la parole — est la plus haute et la plus complète expression de l'art théâtral.

Alexandre Guttry.





S. Wyspiański: „La Légende“ *Décor de S. Wyspiański*

LE DON DE L'ÉTERNITÉ

Je ne saurais parler de Wyspiański autrement qu'avec un sentiment infini d'amour et d'admiration.

Chacun de nous, hommes de lettres, porte en lui une mesure déterminée de son effort. Il porte aussi en lui l'espoir qu'il devancera et dépassera un jour sa propre mesure. Un espoir tenace — que la servitude de la forme si laborieusement, si soigneusement érigée par nous éclatera un jour — et que nous atteindrons un but plus lointain, plus inaccessible, que même nos visions les plus téméraires ne pouvaient imaginer.

Car cet espoir c'est la dernière bouée de sauvetage dans la cruelle tourmente de la création.

Chacun de nous porte en lui, exerce et perfectionne une responsabilité vis-à-vis du verbe que nous créons et vis-à-vis de la société dans laquelle nous puisons nos paroles et toutes les choses qui concernent notre art.

Nous croyons tous, sans doute, que cette responsabilité englobe tous les hommes de notre nation. Dans nos rêves les plus hardis tous, sans doute, nous imaginons que parmi les milliers et les milliers de nos paroles quelques unes apporteront à l'humanité le répit et le soulagement de la beauté.

Sans cette foi le meilleur écrivain n'est qu'un sublime bavard.

Partant de ce principe chacun de nous sait qu'un jour, sciemment ou inconsciemment, il devra finalement s'enfoncer dans ce que je définirai comme — le flux du temps. Cela veut dire qu'en chacun de nous toutes les formes, les cris et les serments, un jour seront tassés, broyés et se transformeront en un cri nouveau d'une extraordinaire fraîcheur, plein de charmes de l'heure actuelle et plein d'excuses pour les temps ou les formes révolus.

Chacun de nous — pour l'exprimer encore autrement — lutte contre la mort dans l'espoir qu'il retrouvera des paroles contenant des germes éternels de la vie.

Cependant, à mesure de l'achèvement de nos travaux, nous voyons comme se ternissent et meurent nos livres. Comme ils sont submergés par le flot grisâtre du temps. A mesure que nous avançons dans la vie, nous voyons combien pauvre était notre responsabilité en présence des événements du monde.

A mesure de l'achèvement de nos travaux une conviction — combien profonde — nous pénètre — que ce que nous appelions destin créateur, que les spectateurs inspirés de notre conscience, ou le public chimérique et présomptif, le plus sacré pour tout écrivain, ce public pour lequel nous écrivons toute notre vie durant — ce ne furent ni les destinées du monde, ni celles de notre pays qui parlaient à travers nous — mais nous seuls, absorbés par nous mêmes, attentifs à nous écouter.

Aussi ne puis-je parler de Wyspiański qu'avec un sentiment de frayeur comme écrivain. Aussi je contemple ses oeuvres avec un sentiment d'amour et d'admiration, comme si parmi des pierres ordinaires, plus ou moins précieuses, ou même les plus rares — je voyais des étoiles.

Nulle comparaison ne saurait être mise en cause et s'il est question de comparaison, ce n'est pas pour reprendre à l'un et ajouter à l'autre, mais uniquement pour obtenir ne fut-ce qu'une grossière mesure.

Nulle comparaison n'est possible et nul autre, lui excepté, n'avait eu ce don suprême que j'oserais nommer — le don de l'éternité.

Comparez la poésie du plus charmant des poètes, Tetmajer, avec celle de Wyspiański! Les rimes de Tetmajer coulent doucement, lisses et brillantes, avec un charme incomparable, tandis que l'autre déchire et arrache la strophe et tout à coup rapièce ses marbres avec une argile quelconque.

Comparez la richesse du verbe de Żeromski, cette beauté réellement incomparable, toute l'eau, tout le soleil et l'air renfermés en un seul mot — avec le verbe universel et omniscient, l'effroyable verbe de Wyspiański.

Et tous ceux qui, depuis Jean de Czarnolas[1] jusqu'à ce Stanislas du château de Wawel, ont écrit en Pologne.

Qui parmi eux naquit, tel un astre lumineux, sur lequel le temps n'a pas de prise? Que chaque parcelle de son oeuvre se figea en éternité, parée cependant de toutes les séductions de la fuite du temps?

Que l'histoire de sa nation et tous ses mythes solennels fussent changés sous le toucher de sa main en valeurs spirituelles?

Qu'avec lui passent tous les événements empreints de stigmates des siècles et en même temps si pleins de la vivacité des époques et des temps révolus.

---

[1] Le plus grand poète polonais du XVI siècle, Jean Kochanowski.



S. Wyspiański: „La Légende" *Décor de S. Wyspiański*

Lui, Wyspiański, le premier d'entre tous.

Cette affirmation devrait se baser sur l'analyse de la poésie de Wyspiański et de son théâtre. D'après mon opinion nul depuis les temps grecs n'a parlé de la scène d'une voix si pleine de gravité. Il me semble que Wyspiański, dans le domaine du symbole scénique, a accompli ce que Shakespeare a conquis dans le domaine du réalisme carthésien.

Divers nouvellistes, ou faiseurs des mots excentriques accusent souvent notre littérature d'être rouillée, de trop surcharger l'art national par les problèmes de la patrie. Et cependant — les avatars tragiques de notre patrie ont produit un artiste et un génie dont on ne saurait trouver l'égal en Europe, ni dans le monde, au cours du dernier siècle.

Car le don de l'éternité ne saurait être appris ou conquis ou acquis par le travail à la sueur du front; ce don, qui naît dans un grand artiste, il faut en rechercher les causes dans un équilibre et une harmonie supérieurs et il est la garantie définitive de la justice en ce monde.

Une telle revanche pour les outrages et les injures subis par la nation furent en Pologne: au commencement du XIX-ème siècle Chopin, au début du XX-ème Stanislas Wyspiański.

Nous autres écrivains d'aujourd'hui en présence de l'autre nous ne faisons que préparer la matière. Nous sommes la goutte d'eau fertile, ou la clameur d'orage, ou l'arc-en-ciel élévé au dessus de la nation — comme le fut l'oeuvre de Żeromski.

Lui, Wyspiański, est la sérénité qui embrasse toutes choses et la plus haute réalité de la langue polonaise.

Cet homme, Stanislas Wyspiański, fils de la terre noire de Cracovie, transforma en lui toutes les époques du passé mémorable sur une distance de trois mille ans, refondit en lui la ligne de tous les styles. L'homme pour qui ces milliers d'années, leur origine et leur aboutissement ne sont qu'un battement de son coeur, un regard de ses yeux bleus, une ligne de son génial crayon, un mot, le plus simple qui soit.

En vérité! Si nous luttons contre le temps et ne savons souvent mesurer l'uniformité de la durée que par la multiformité de la beauté et de la qualité humaines — ici s'accomplit ce phénomène que le temps, comme la poussière ou la boue, s'effrita au cours des siècles, fixant une éternité uniforme sous toutes ses formes.

Les formes et les mots d'ordre et toutes les sciences perdirent au regard de cet homme le parfum de séduction sensuelle de la fuite du temps, devenant une ombre platonienne de cette éternité.

Dans cette éternité s'accomplit le dernier et le suprême mystère dans la fusion de tout ce qui avait mûri et grandi sur cette terre avec tout ce qui mûrissait et croissait sur les autres terres de la patrie du monde moderne — c. à. d. l'Europe. Dans cette confrontation nul manque d'égard, nul affront ne fut fait à personne — bien qu'encore une fois se dressèrent les uns contre les autres toutes les lois, tous les anathèmes, tous les serments; nul reproche ne fut fait à personne, bien qu'encore une fois au dessus des bords ténébreux de la mort s'arrêta tout le bien de la terre; et nul ne maudit personne, bien qu'encore une fois s'élévèrent toutes les armes ennemies, tous les préjugés se hérissèrent, toutes les blessures des injustices et des luttes se rouvrirent, tous les symboles encore une fois résonnèrent en raccourcis forgés dans la dure histoire de l'homme.

Car toutes les ombres de l'éternité, ou peut-être toutes les lueurs qui transparaissent à travers les ténèbres définitives que dans l'angoisse de notre pensée nous appelons l'éternité, sont venues s'incliner au dessus de ce poète, dans sa chambre solitaire au pied du Wawel.

Tu t'es assise à sa table ou à son chevet, Europe vitale et immortelle, toi, qu'il contemplait dans sa sagesse et dans la bonté inépuisable de son coeur comme sa fille unique. C'est là qu'il confia à sa fille chérie en simples paroles des poèmes rapsodiques, vivants et résistants comme le souffle même du temps, — il lui confia à cette fille unique que toutes ses pensées sont équivalentes en héroisme au néant, égales en éternité au moment, qu'elles s'appellent Pologne, Grèce, Rome, Empire ou Église.

Ainsi sommes nous partis de la maison de la servitude guidés par les paroles de ce poète vers les voies les plus hautes de l'éternité.

Juljusz Kaden-Bandrowski.





S. Wyspiański: „Boleslas le Téméraire“
Le Rhapsode — esquisse de S. Wyspiański

L'OEUVRE DE WYSPIAŃSKI

Au mois de novembre 1932 la Pologne a célébré le vingt cinquième anniversaire de la mort d'un de ses plus grands hommes qu'aient produit la fin du XIX et le début du XX siècle: Stanislas Wyspiański (1869—1907).

Notre époque, époque de spécialisation et de standarisation, ne saurait contempler sans étonnement l'individualité de Wyspiański qui, comme les hommes de la Renaissance, comme Michel-Ange, comme Leonard de Vinci, ne pouvait guère se contenter d'un domaine unique d'activité: son énergie créatrice se tendait dans toute direction où pouvait s'exprimer l'ambition de sa riche inspiration.

Il était en Pologne un des plus grands peintres de son époque. Portraitiste, peintre de fleurs, d'intérieurs. Illustrateur, dont les dessins pour l'Iliade sont un poème au crayon, croqué en marge d'Homère. Auteur de projets des vitraux pour la cathédrale romane au Château Royal de Cracovie — des vitraux, dont l'imagerie est pour les Polonais ce que sont „les drames royaux“ de Shakespeare pour les Anglais. Il couvre de polychromies les murs des églises, essaye de la sculpture, laisse après lui des cahiers des dessins de l'antique architecture polonaise. Il esquisse le projet de la reconstruction de tout un quartier, de la colline de Wawel, sur laquelle s'élève à Cracovie le Château Royal. Il

crée en Pologne l'art décoratif, avant lui presque inexistant dans sa patrie. Ses lettres de jeune homme, écrites à ses amis au cours de ses pérégrinations artistiques à travers l'Europe occidentale, surtout ses lettres sur la beauté du gothique français — sont des pages toutes prêtes de l'histoire de l'art où l'extase esthétique s'unit à la rigueur scientifique. Comme critique littéraire il laisse une étude sur *Hamlet* pleine d'une profondeur poéthique. Il est l'un des plus éminents metteurs en scène de son époque. Rien que cela suffirait à remplir largement la vie de plusieurs hommes. Pour Wyspiański tout cela n'était, en quelque sorte, qu'un point de départ pour le suprême degré de sa gloire: sa poésie dramatique, d'une surprenante richesse, qui avait transformé l'esprit de la littérature scénique polonaise. Imaginons unis en une seule individualité: Gauguin, Ruskin, Craigh et Maeterlinck, mais un Maeterlinck „ariostique" — et nous aurons une idée de l'importance de Wyspiański pour l'art polonais à la fin du siècle dernier.

LE PEINTRE ET L'ENTHOUSIASTE DU THÉATRE.

En peinture il fut un élève de Gauguin et dans les dessins de Wyspiański on peut retrouver cette ligne si caractéristique de l'auteur de „Deux jeunes femmes de Tahiti", mais le dessin de Wyspiański exprime, en outre, tantôt le frémissement des anciens maîtres du gothique: Wit Stwosz, Dürer, tantôt cette angoisse qu'on peut retrouver p. e. dans les tableaux d'El Greco. Cette vibration d'éléments divers composait cependant une parfaite harmonie d'expression et donnait au dessin de Wyspiański une incomparable originalité. Ses chefs d'oeuvre au crayon, au fusain, au pastel, qui font aujourd'hui la gloire des musées polonais, marquent une date dans l'histoire de la peinture polonaise, car ils ajoutèrent à l'impressionnisme qui régnait alors chez nous, au principe impressionniste de la lumière et de la couleur, le principe de la ligne enrichissant ainsi la conception de la peinture. Sous ce rapport Wyspiański a joué en Pologne un rôle semblable à celui de Gauguin dans la peinture française.

Ce Gauguin polonais fut en même temps le pionnier de l'art décoratif de son pays. Il transporta l'esthétique enfermée dans les ateliers des peintres aux ateliers d'artisans et avant tout dans l'imprimerie. Non seulement il laisse son propre style dans l'art décoratif, mais en outre il trace un chemin d'orientation pour l'avenir: il est le premier presque à découvrir quelle richesse d'ornementation renferment les éléments décoratifs des costumes populaires et des ustensiles rustiques. Il créa l'art décoratif polonais et lui conféra un cachet national.

Avant tout cependant il s'enthousiasmait pour le théâtre.

L'enthousiasme pour le théâtre vivait en lui depuis son plus jeune âge, alors qu'il ne pensait point encore qu'un jour il serait lui-même auteur dramatique. Dans les dernières années du siècle passé, lorsqu'il étudiait la peinture à Paris, il était un spectateur assidu et fanatique de la Comédie Française et écrivait des lettres transportées d'admiration sur ces spectacles.

Mais il faut remarquer une chose:

Le théâtre l'hypnotise non seulement par la poésie des oeuvres dramatiques. L'installation et l'appareil de la scène, ses secrets, tout son mécanisme de l'illusion le charment comme p. e. charmaient Dickens les secrets des antiques ruelles de Londres. Comme dans *David Copperfield* l'auteur note avec émotion chaque porte bizarre au dessus d'un escalier, l'enseigne arrachée par le vent sur une boutique oubliée, chaque tournant



Mise en scène: L. Schiller — *S. Wyspiański: „Boleslas le Téméraire"* — *Le Théâtre „Polski" à Varsovie* — *Décors de K. Frycz*

d'une petite rue étroite et sombre — de même parle aux sentiments de Wyspiański chaque recoin derrière les coulisses, chaque trappe dans les planches scéniques, chaque cordon des décors, chaque appareil naïf pour produire des effets acoustiques.

De même est-il transporté par le mystère du jeu des acteurs. Dans son étude sur *Hamlet* il relate ses impressions recueillies dans les loges des acteurs. Il demeure stupéfait devant ce véritable miracle, qu'un comédien qui venait de causer avec lui des choses familières, brusquement, au coup de sonnette de l'avertisseur, devenait en une seconde un autre personnage: le personnage qu'il devait représenter dans un moment sur la scène. Wyspiański a écrit une pièce dans laquelle il élève en quelque sorte un monument littéraire à ces sortilèges théâtraux: *Wyzwolenie (Délivrance)*. Il y décrit, ou plutôt caresse en paroles, toutes ces installations et machineries théâtrales; il y montre en action dramatique toute la poésie de la mystification scénique: aux yeux du spectateur théâtral le vide espace scénique se transforme en temple et les personnages, acteurs ordinaires en vestons, se transfigurent en chevaliers, prêtres et héros. Cette apothéose de l'illusion théâtrale, unique dans la littérature, possède une puissance singulière et le spectateur qui entend le premier acte de la *Délivrance* ressent véritablement un étrange frisson et commence à croire qu'il y a un miracle sui generis dans la technique de la scène.

Ce fut cet enthousiaste du miracle appelé théâtre, mais un enthousiaste doublé d'un

peintre, armé d'un oeil sensible à toutes les affinités du coloris et poéte dans chaque palpitation de son cerveau qui entra dans l'histoire de la scène polonaise comme auteur dramatique et metteur en scène.

UN GORDON CRAIG POLONAIS.

En quoi consistait son talent de metteur en scène? Examinons ses dispositions pour la mise en scène du *Cid* qu'il avait traduit en polonais.[1]

D'après la conception de Wyspiański nous n'avons pas à nous préoccuper de l'époque en laquelle vivait, de la mode d'après laquelle s'habillait ni de l'architecture parmi laquelle évoluait le prototype moyenâgeux de Rodrigue. Corneille n'était pas archéologue et les mondes anciens se présentaient à ses yeux comme les personnages de l'époque du Christ apparaissaient aux peintres italiens de la Renaissance: c. à d. dans le style de la Renaissance. Le *Cid* de Corneille nous donne non l'image du moyen âge, mais le monde des sentiments et des moeurs du XVII siècle. C'est ce monde-là, non un autre, que la mise en scène devait prendre en considération. Le caractère espagnol apparent sera rendu le plus exactement par les costumes dans le goût et le style de Velasquez, que Corneille avait sous ses yeux. Dans les décors on doit également se départir du souci de l'exactitude historique. Non le vernis mauresque sur le moyen âge espagnol, mais quelque chose qui harmoniserait avec les strophes majestueuses du *Cid*. Ainsi p. e. la splendeur et la majesté architectonique du fond des *Noces de Cana* de Veronèse. Et cette idée si hardie a obtenu à la représentation un accueil triomphal. Il serait difficile de réaliser une atmosphère plus idéale de la mise en scène pour le drame dans l'esprit de l'époque de Louis XIII que celle où se mouvaient ces vivants portraits des grands d'Espagne de Velasquez, sur le fond monumental d'une colonnade romaine.

Wyspiański met ensuite en scène son propre drame de l'époque du XI-ème siècle polonais: *Boleslas le Téméraire*. Il voudrait réaliser dans la mise en scène le caractère primitif de cette époque polonaise, encore à l'écart des influences européennes-occidentales, condamnée à sa propre autarchie slave en matière de civilisation. La scène représente une salle du château royal. Ici la conception de Wyspiański nous réserve aussitôt une première surprise: le château n'est pas en pierre mais en bois. Ce premier effet nous transporte aussitôt dans l'ancienneté des personnages qui évoluent dans le drame. Examinant les détails du décor qui s'offre à nos yeux, nous saisissons son unité synthétique — et voilà qu'une nouvelle et incomparable suggestion s'impose: cette salle royale est construite d'après les modèles de l'architecture rustique dont on peut encore retrouver des vestiges jusqu'à nos jours dans les confins reculés de la Pologne et surtout dans les villages des montagnes. C'est le plasma architectonique de l'ordre rustique, mais tellement transposé par l'énormité et la majesté qu'il crée l'hypnose d'une grandeur réellement souveraine. Et dans cet intérieur ainsi conçu, dans cette synthèse du peuple et de la royauté, se joue l'histoire d'un des rois de la première dynastie polonaise, la dynastie des Piasts, dont la légende dit que son fondateur fut un simple paysan-cultivateur. Peut-on imaginer un dispositif plus juste pour le décor d'une pièce qui opère au moyen de ces

[1] La première traduction polonaise du „Cid", effectuée par André Morstin, parut en scène à Varsovie en 1661, au théâtre royal de Jean Casimir Waza, dont le tombeau se trouve en l'église de St. Germain des Prés à Paris. La représentation du „Cid" à Varsovie fut la première représentation de cette pièce — en dehors de la France — sur les scènes européennes.



S. Wyspiański: „Boleslas le Téméraire“
Mme Ordon-Sosnowska dans le rôle de Krasawica — esquisse de S. Wyspiański

éléments légendaires-historiques? Même chose en ce qui concerne les costumes dans ce drame sur le descendant du roi-paysan, le roi Boleslas le Téméraire. La cour royale porte des costumes rustiques et même le costume pontifical du roi est tiré des motifs du costume des paysans de Cracovie, costume porté jusqu'à nos jours. Ce costume de paysan fut ainsi transformé en splendeur souveraine, comme les mélodies populaires polonaises, entendues dans les chemins villageois par Chopin, se transformèrent en musique sublime de ses mazurkas.

L'instinct du décorateur théâtral était implanté si profondément en Wyspiański, que de nombreuses scènes dans ses drames ont trouvé leur origine dans cet instinct. Nul ne saurait comprendre pourquoi dans son drame historique *La Nuit de Novembre* le monde des hommes vivants, le monde des insurgés polonais se révoltant contre la tyrannie russe (1830), est mêlé au monde des divinités grecques, ni pourquoi ces divinités dirigent les actes des insurgés. Il suffit cependant de voir une fois à Varsovie le parc royal de Stanislas Auguste — Łazienki —, parc qui fut le terrain où commença l'action révolutionnaire de 1830, au milieu de ce parc le palais royal dans le goût néo-classique, le théâtre de plein-air dans l'île, vis à vis du palais, les allées du parc que suivaient les insurgés, allées bordées de sculptures de la mythologie grecque — pour qu'aussitôt nous apparaisse toute la logique émotive de la *Nuit de Novembre*. Ce fut ensuite le visionnarisme spontané de Wyspiański qui a uni les dieux grecs aux événements historiques

polonais; ce fut l'affaire de son imagination nocturne qui a fait de cette eau, coulant près du théâtre de Łazienki, le Styx polonais et qui a créé de ce dualisme une oeuvre d'une saisissante force mystique.

SES POÈMES DRAMATIQUES.

Au cours de dix années de son activité d'auteur dramatique, il écrivit 18 pièces théâtrales. Chiffre imposant. Non moins imposante est la vaste étendue des sujets qu'embrassait son talent.

Les débuts de sa littérature scénique demeurent sous l'influence de la tragédie antique grecque. *Méléagre* est comme une étude artistique par laquelle il voudrait s'exercer dans la rigueur de la forme et de l'idée de Sophocle. Viennent ensuite les drames, fondées sur les épopées de Homère: *Achilléis* et *Retour d'Ulysse*. A cette catégorie se rattache également le poème-rêve dramatique *Protésilaos et Laodamie* plein d'un charme macabre. Il faut ajouter à ce cycle classique deux drames de l'époque actuelle: *L'Anathème*, tragédie de la conscience d'un prêtre catholique, chargé du pêché de luxure, et le drame tiré du milieu juif *Les Juges*. Les modalités dramatiques de *l'Anathème* s'efforcent d'appliquer aux événements et aux hommes modernes la forme de Sophocle. Dans *Les Juges*, sans intention préconçue, l'avalanche des conflits bouleversants impose au drame un rythme réellement digne d'Oedype.

Le drame biblique *Daniel*, conçu comme un libretto d'opéra, semble occuper un registre à part; la captivité d'Israël suggérait à l'auditeur polonais le tragique de la servitude de son propre pays. Ce fond double l'unit au cycle des drames polonais de Wyspiański.

C'est avant tout le groupe historique des chants scéniques. Il débute par la *Légende*, tirée par Wyspiański de l'époque fabuleuse de la Pologne, suivie de *Boleslas le Téméraire* et *Skałka*, reproduisant le XI siècle de l'histoire de la Pologne. La Renaissance polonaise est représentée par *Sigismond Auguste*, dernier roi de la dynastie des Jaguellons; ensuite viennent les oeuvres de l'époque de l'oppression de la Pologne: *Lelewel*, *La Varsovienne*[1] et *La Nuit de Novembre*, ainsi que *La Légion*, histoire de l'activité politique de Mickiewicz à Rome en 1848. Enfin le cycle le plus important est le cycle des drames de l'actualité, remplis, tout comme les drames historiques, par le problème politique-moral: *Les Noces*, *La Délivrance*, complétés par le poème épique *Casimir le Grand*, et terminés par la vision mystique de l'avenir national, *Acropolis*.

A cette gamme si riche des sujets correspond une richesse tout aussi grande des états d'âme et de l'atmosphère créatrice dans ses oeuvres.

Ce même Wyspiański qui dans les foudres politiques lancées contre ses compatriotes atteint une force de Savonarole, sait exprimer les sentiments avec un pianissimo lyrique que ne désavouerait point Musset. Observateur-psychologue sceptique, s'il le faut, *(Les Noces)* il se transforme tout à coup, en des tournants imperceptibles de sa composition, en médium, à travers lequel arrivent vers nous les mystérieux messages de l'au-delà — comme si sur l'auteur des *Corbeaux* et de *La Parisienne* descendait tout à coup

[1] Le titre „Varsovienne" est emprunté au titre de la poésie de Casimir Delavigne, qui avait écrit „La Varsovienne" à la nouvelle de l'explosion de l'insurrection nationale polonaise en 1830. Le poème de Delavigne, mis en musique, fut chanté alors dans toute la Pologne et la „Varsovienne" devint un chant national polonais.



Stanislas Wyspiański: L. Solski dans le rôle de Sir André Ague-Cheek

le pouvoir panique d'Edgar Allan Poe. Fin connaisseur et disciple de toutes les subtilités de l'art européen contemporain, il s'accorde idéalement avec les éléments essentiels de la race polonaise ; par la tonalité grégorienne de son vers, par la structure de ses idées, il sait comme peu de poètes polonais pénétrer dans l'antique passé de la psychique de son pays natal. Tempérament voué aux problèmes politiques de la nation et en même temps penseur tenant les yeux obstinément fixés sur l'énigme de l'existence, éveilleur de la vie nationale, âme aux écoutes, attentive aux frémissements de l'au-delà : Marseillaise sonnant la fanfare à l'étendard du combat tenu entre les mains de Pascal.

Comme pour presque tous les grands poètes polonais, comme pour Mickiewicz, Słowacki ou Krasiński, de même pour Wyspiański le patriotisme était une seconde religion ; mais lorsque tous ses grands prédécesseurs, jusqu'à Sienkiewicz inclusivement, versaient sur les blessures nationales polonaises le baume de l'idéalisme, — Wyspiański, au contraire, apporte à ses compatriotes un cilice qu'il fait revêtir à leurs âmes en expiation des péchés historiques polonais. Toute sa poésie nationale clame après l'indépendance, mais en même temps elle éclate comme un grand acte d'accusation. Il lutte contre la légèreté slave des Polonais. Il lutte contre l'hypertrophie du rêve au détriment de la volonté, il lutte contre les sédiments du féodalisme opportuniste dans la psychique des intellectuels polonais, il lutte contre la mollesse de leur tempérament. Il leur commande

de rejeter au loin même la souffrance, car elle aussi lui semble une effémination. Il est un ascète chrétien, tout hédonisme lui paraît haïssable. Il voit l'idéal de la société dans un dur service pour la patrie. Il fut en même temps St. Bernard le croisé et Thomas à Kempis du patriotisme polonais.

La poésie tissée des symboles nationaux devient compréhensible jusqu'à sa fibre la plus secrète pour la nation dont elle est issue — mais en revanche, traduite, elle n'est concevable qu'en partie aux impressions de l'étranger. *Peer Gynt* d'Ibsen n'est une oeuvre pleine et entière que pour les Norvégiens. Cependant c'est une oeuvre suffisament compréhensible pour les autres Européens, pour nous tous. Car l'art d'Ibsen fait que *Peer Gynt* est intéressant même dans ces fragments qui sont comme une entente secrète entre le poète et sa patrie: la Norvège.

En quoi consiste l'art des drames de Wyspiański?

SES HÔTES LES PLUS DÉSIRÉS...

Ce qui, au premier coup d'oeil, en fait quelque chose d'unique c'est l'éloquence imagée et picturale de ses drames.

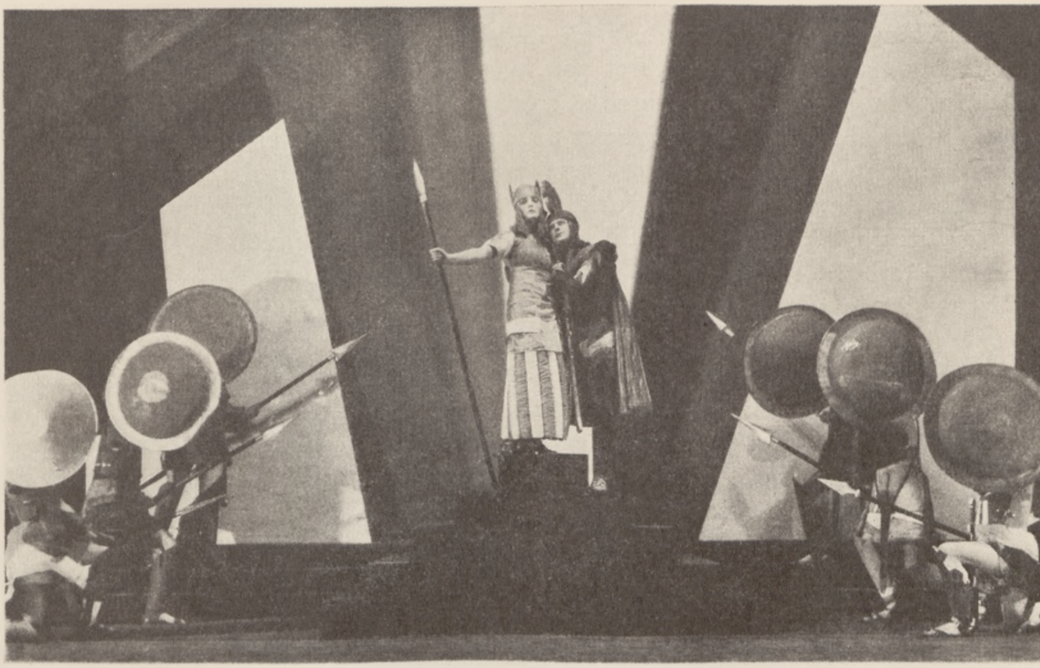
Frédéric Nietsche remarqua que la tragédie antique grecque est née du génie de la musique („aus dem Geiste der Musik"). En suivant cette ligne on peut affirmer que tout le drame moderne européen est né du génie de la littérature; chaque oeuvre scénique de Racine ou de Victor Hugo, de Sardou ou d'Ibsen, de de Flers ou de Pirandello peut être transposée en roman ou nouvelle psychologique. Le drame de Wyspiański ne peut être transposé qu'en sculpture ou en peinture, baignée dans les ondes musicales de son vers.

Ainsi dans *Boleslas le Téméraire* il veut exprimer l'idée que, dans la Pologne du XI siècle, lorsque l'Église catholique en la personne de l'évêque de Cracovie, Stanislas, luttait contre le pouvoir séculier du roi et qu'au cours de cette lutte le roi en vint à assassiner l'évêque, la victoire définitive échut cependant à l'église, car l'évêque fut reconnu comme saint par le peuple tout entier qui en fit même le patron de la Pologne et vénère son cercueil comme une relique. Ce vaste problème, qui appartient plutôt aux traités historiosophiques, ne saurait — semble-t-il — trouver place dans les cadres d'un drame. L'art de Wyspiański, cependant, tente de réaliser cette utopie dramatique.

Dans l'épilogue de la pièce il anthropomorphise cette relique nationale, ce cercueil d'argent de l'évêque, vénéré au cours des siècles, — de telle sorte que, pour un bref mais saisissant moment, il entre sur la scène et, de toute sa hauteur surhumaine, de tout son poids argenté, avance des profondeurs jusque sous la rampe où siège le roi sur le trône, et menaçant, implacable, s'appesantit de toute sa force sur le trône, écrasant sous son fardeau le roi-meurtrier. Un traité renfermé en une vision.

L'historien du théâtre pourrait y retrouver les échos des moralités médiévales qui savaient personnifier pareillement les idées abstraites. Mais rien que l'application des procédés du théâtre médiéval au drame du XI siècle serait déjà un préraphaélisme scénique victorieux.

Ici cependant, dans *Boleslas le Téméraire,* il y a encore quelque chose de plus: il faut prêter une oreille attentive à toutes les suggestions dramatiques préparatoires, d'une subtilité profonde, au ton musical des paroles qui résonnent comme une ballade, à la transposition de notre impression du monde réel dans les mondes imaginaires —



Mise en scène: L. Schiller — S. Wyspiański: „Achilléis" — Décors de Z. et A. Pronaszko
Le Théâtre Bogusławski à Varsovie

pour concevoir combien ce medièvisme dramatique est d'un modernisme logique et combien cette image du cercueil écrasant un homme vivant produit une impression inoubliable.

De même la scène finale des *Noces*, où se déroule devant nous une danse à moitié cataleptique de tous les personnages du drame, est un effet exceptionnel et unique dans le domaine de l'art dramatique. Rien ne saurait résumer d'une manière aussi infaillible l'idée de la pièce que cet état somnambulique des héros. Dans la *Nuit de Novembre*, la *Légion*, la *Délivrance* le poète opère également au moyen d'une tempête d'images. Dans *La Varsovienne* la scène la plus saisissante est une scène muette, un tableau vivant, où le vieux grenadier, mortellement blessé au champ de bataille, entre en scène aux sons du chant national. Rien que la disposition des figures du drame, le relief des événements dans *Boleslas le Téméraire* ou *Les juges* est si éloquent pour le cerveau du spectateur, qu'elle ferait comprendre le sujet par la force seule de sa pantomime. L'image dans l'art théâtral de Wyspiański n'est pas ce qu'elle est d'ordinaire dans l'oeuvre des autres dramaturges: un complément de la parole — elle est une conclusion dramatique d'un fragment ou de l'oeuvre entière.

Il est évident qu'à l'art dramatique ainsi conçu, la seule réalité humaine, le seul monde des hommes vivants et leurs procès psychologiques ne pouvaient suffire. Aussi le monde irréel, le monde mythologique, les apparitions et les esprits, enfin le monde animé des oeuvres d'art, des peintures, des sculptures, des fragments architectoniques, font irruption dans ces drames en toute liberté, de plain-pied, bénéficiant du droit des êtres réels. Pour Wyspiański la limite entre la réalité et la quatrième dimension, entre

la métapsychique et les oeuvres du génie humain s'est effacée. Pour sa spiritualité tout vit, tout vibre, tout parle, écoute et agit.

On peut considérer l'art poétique et scénique de Wyspiański sous les points de vue les plus divers; on peut s'enthousiasmer pour ses oeuvres ou bien considérer ses drames comme une chose étrangère à notre sens artistique — mais aussi bien ses adversaires que les disciples de son génie créateur d'écrivain sont unanimes à reconnaître: qu'il n'y avait pas avant lui dans le drame et il n'y eut pas après lui de poète qui pourrait l'égaler en richesse de la fantaisie.

Les mondes des visions glissent vers lui avec une telle légèreté, s'unissent en de telles conjonctions, ils sont si saturés d'électricité, ils ont une si haute tension et une telle température de braise qu'il n'y a pas un autre artiste qui lui soit à cet égard comparable, ne fut-ce qu'approximativement. Comme au Vatican en présence de l'instinct pictural impétueux de Raphaël on songe que le tempérament de cet artiste aurait couvert des peintures le firmament céleste, si l'étendue de la terre ne lui suffisait pas, de même l'imagination de Wyspiański évoque en nous la conviction que tout ce qui se trouve sous les étoiles et au delà des étoiles donnait devant lui un incessant spectacle. Toute réflexion, toute vision, tout rêve se composait pour lui en scènes dramatiques ou en personnages dramatiques; le trait caractéristique de cette inspiration fut que presque chaque reflèxe psychique du mortel s'alliait en lui avec l'infini. Pour rendre cet infini tangible il invoquait des visions et accueillait le monde d'outre-tombe comme l'hôte le plus désiré.

Ce fut à ce visionnaire, à ce poète d'une incroyable étendue d'inspiration, à cet artiste dont l'oeuvre accomplie en dix années suffirait à remplir le travail d'une génération, à cette âme créatrice soudée comme peu d'autres le furent avec la moelle de la race polonaise — que sa patrie rendit solennellement hommage en 1932 au jour du vingt-cinquième anniversaire de sa mort douloureusement prématurée.

Il laissa après lui un art où régnait une puissance singulière: de changer les choses les plus ordinaires, les plus simples en expression monumentale. Il laissa un art dont le climat moral a la pureté de l'atmosphère des hautes cimes. Il laissa un art dans lequel l'esprit moderne se refléta comme chez nul autre de ses contemporains et peut être même nul autre de ses successeurs.

Adam Grzymała Siedlecki.





Stanislas Wyspiański: L. Solski dans le rôle du roi Jagiello

LA SCÉNOGRAPHIE DE WYSPIAŃSKI

Afin de se rendre compte de l'importance qu'a eu pour le théâtre en général — pas seulement pour le théâtre polonais — Wyspiański comme scénographe et metteur en scène des pièces de théâtre, tant les siennes que celles des autres, il faut prendre en considération les théories et les opinions qui avaient cours dans ce domaine vers la fin du XIX-ème siècle.

Les deux premiers drames de Wyspiański — La *Légende* (1892) et *Méléagre* (1894), publiés à Paris, étaient très peu connus en Pologne. Ce ne furent que ses oeuvres ultérieures, représentées au théâtre, comme *La Varsovienne* (1898), *Lelewel* (1899) et surtout *Les Noces* (Cracovie et Lwów 1901) qui lui valurent sa gloire de dramaturge.

Comment se présentait à cette époque la scénographie européenne?

Partout régnait soit l'ancienne routine des décors banals d'opéra, soit, ici et là, le goût nouveau basé sur un naturalisme très naïf. Ce fut à cette époque qu' Antoine, en mettant en scène *Les bouchers* de F. Icres — fit suspendre à l'étal de véritables quartiers de viande de boucherie, et dans une autre pièce fit placer sur la scène une véritable fontaine d'où l'eau s'échappait en murmurant!

Ce n'est qu'après 1890 qu'on commença à engager à Paris comme collaborateurs scéniques des peintres de talent tels que Toulouse-Lautrec, M. Denis, Bonnard, K. X. Roussel etc. qui introduisirent une ingéniosité réellement artistique et le souffle frais

d'un esprit nouveau dans la scénographie française. En dehors de ces tentatives partout triomphait la sèche routine des décorateurs professionnels du théâtre.

Le principe aujourd'hui universellement admis que chaque pièce exige un cadre scénique exactement approprié à l'esprit de la pièce — était alors presque inconnu. Il arrivait souvent que les théâtres disposant de capitaux suffisants commandaient en bloc des décors tout faits à l'avance pour en avoir une réserve. Il en fut de même en Pologne vers 1900.

En 1905 Wyspiański avait l'intention de poser sa candidature pour diriger et prendre à bail le théâtre municipal de Cracovie. Voilà ce qu'il écrivit, entre autres, à la municipalité de la ville au sujet du „projet des conditions du concours“ pour l'affermage du théâtre concernant les décors:

„Les §§ 20 et 21 sont impossibles et exigent une tout autre conception de cette question, c. à d. exigent une modification de ce texte qui doit être exprimé en d'autres termes, à savoir: les décors comme tels, c. à d. comme décors abstraits n'existent pas. Seules existent „les pièces“ pour lesquelles on fournit des décors. Les décors seuls n'ont aucune valeur, seules les pièces en ont. Aussi l'interprétation du passage concernant les décors, telle qu'elle est conçue dans le § 20 ne correspond pas à la réalité des choses et est simplement incompréhensible.

„Cette conception erronée des décors eut un effet funeste pour l'aménagement du théâtre de Cracovie au point de vue des décors aussitôt après la construction de ce théâtre (en 1893). Ce fut à ce moment qu'on commanda pour 50.000 florins des décors idéals, c. à d. des décors pour des pièces inexistantes dans nulle littérature du monde, p. e. des décors tels que forêt, salle du trône, parc de Schönbrunn, pavillon de chasse etc. — absurdités qui n'étaient bonnes que pour les théâtres d'enfants. Enfin on fit exécuter à cette occasion un fond de décor représentant le château de Wawel — tellement médiocre et mauvais qu'on ne saurait jamais le montrer au public. Pis encore, cette expérience faite pour l'aménagement du théâtre de Cracovie fut appliquée à Lwów. Aussitôt que fut terminée la construction du théâtre de Lwów (1900) on commanda pour ce théâtre pour 60.000 florins des décors idéals pour des pièces qui n'existaient en aucune littérature du monde“.

Ce point de vue de Wyspiański était alors et devait être consideré comme une révélation sinon une révolution.

Wyspiański avait une fantaisie par excellence picturale. Cet artiste polonais de race possédait à côté d'un instinct théâtral infaillible, d'un profond sens du tragique et d'une pure inspiration poétique — un don extraordinaire de vision plastique. Aussi voyait-il en quelque sorte ses drames, au moment même où il les écrivait, avec l'oeil d'un peintre, sur la scène. D'autre part le poète lui-même attachait une haute importance à ce côté plastique pictural du drame.

Voilà un fragment curieux puisé dans les souvenirs de M. Bol. Raczyński.

„Le texte — disait-il — est une question secondaire. La moitié du texte se perd sur la scène. Le spectateur ne s'intéresse en premier lieu qu'au décor, ensuite à l'action, à la musique et finalement à la compréhension du texte... Le spectateur regarde avant tout et n'écoute qu'ensuite“.

Pour étudier minutieusement le fond exactement approprié à une scène Wyspiański n'épargnait ni son temps ni son travail.

„Wyspiański en écrivant *Boleslas le Téméraire* — raconte M. A. Chmiel, archiviste



S. Wyspiański: „La Varsovienne“

Vieux Soldat polonais (1831) esquisse de S. Wyspiański

de Cracovie — discutait longtemps avec moi, au cours de nombreuses soirées, aussi bien les problèmes historiques que les questions topografiques, architectoniques, l'arrangement de la cour royale, des armements, des costumes du roi, des chevaliers, du clergé, du peuple etc. de l'époque de *Boleslas le Téméraire*“. Vu le manque des matériaux archéologiques du XI-ème siècle, Wyspiański introduisait souvent — se basant sur les oeuvres d'art ultérieures, étudiées et dessinées par lui nombre de fois — de nouveaux détails originaux de la mise en scène du drame qu'il élaborait en conformité avec l'esprit de cette époque immémoriale.

On peut se rendre compte de l'importance qu'attachait Wyspiański même aux plus infimes détails lorsqu'il tenait à souligner le caractère, le style particulier du spectacle — du fragment de sa lettre où il mentionne „l'agrafe dans le style montagnard“ pour le costume de Wanda dans la *Légende*. „Peut être auriez-vous la bonté, écrit il dans sa lettre à M. A. Chmiel, — de pénétrer jusqu'à la source c. à d. jusqu'à ce gazda[1] qui les fabrique (forgeron ou serrurier...) et acheter pour moi un exemplaire de chaque espèce. Bien entendu je vous rembourserai tous les frais, car cela pourrait être assez coûteux et il faut que je l'aie. Si d'autre part ces choses n'existaient pas et si on ne pouvait les trouver nulle part — alors je me les composerais moi-même et les ferais exécuter à Cracovie“.

Combien caractéristique cette circonstance que diverses idées scéniques de Wyspiański se cristallisent dans sa conception en une forme réelle sous l'influence des tableaux déjà existants des peintres polonais tels que Simler, Matejko ou autres.

Dans l'oeuvre scénique de sa première jeunesse *Batory à Pskow* Wyspiański groupe les personnages dans la scène finale „comme dans le tableau de Matejko“; ses dernières

[1] Montagnard des Tatras.

paroles, presque avant la mort, renfermaient une recommandation que la scène de la mort de Barbe Radziwiłł dans le drame *Sigismond Auguste* fut modelée d'après le tableau de Simler, et la scène de l'Union de Lublin groupée également „comme sur le tableau de Matejko".

La plupart des drames poétiques de Wyspiański sont avant tout des visions picturales, conçues avec audace et originalité, d'une expression scénique singulièrement profonde. Une telle vision est la pièce *Les Noces* (modelée comme type du théâtre et du spectacle sur les représentations populaires de la crèche de Noël dans le théâtre des marionnettes), *Boleslas le Téméraire*, *La Légion*, *La Nuit de Novembre*, *Acropolis* etc.

Seul un peintre, seul le créateur de ces vitraux saisissants, pouvait exécuter d'aussi magnifiques fantaisies dramatiques.

Seul un poète et un homme de théâtre qui était en même temps un peintre pouvait concevoir comme il l'avait fait à Cracovie une mise en scène aussi ingénieuse du *Cid* de Corneille ou des *Aïeux* de Mickiewicz — considérés „avec certitude" jusqu'à ce moment comme absolument non-scéniques et dont la mise en scène, en tant que produit d'une fantaisie littéraire romantique, était simplement „irréalisable!"

Seul un metteur en scène, un scénographe de l'envergure de Wyspiański pouvait entrevoir une conception scénique aussi nouvelle, aussi inédite du chef d'oeuvre shakespearien que celle qui est contenue dans l'oeuvre de Wyspiański sur *Hamlet*.

Wyspiański-peintre avait, comme scénographe, une idée poétique créatrice et lui subordonnait tous les éléments de la pièce théâtrale. Il considérait tout drame, le sien propre ou celui d'un autre, comme une oeuvre de l'art intégral du théâtre; sa vision poétique-picturale pénétrait partout et créait au moyen des couleurs, de la forme et de la parole non une illusion — mais une nouvelle réalité scénique. Par cela même il est devenu le rénovateur du théâtre polonais.

Adam Mickiewicz n'avait-t-il pas raison lorsqu'il affirmait, dans ses conférences au Collège de France à Paris, que l'art dramatique ne consiste ni en théâtre lui-même, ni en décors, mais qu'au contraire, toutes ces choses prises ensemble doivent résulter d'une pensée poétique unique?

Mieczysław Treter.



S. Wyspiański: „La Légende"

Le Conjureur
esquisse de S. Wyspiański



Mise en scène: Mme S. Wysocka — *S. Wyspiański: „La Nuit de Novembre“* — *Décors de K. Frycz*

Le Théâtre „Polski“ à Varsovie

„LA DÉLIVRANCE“ DE WYSPIAŃSKI

Cette oeuvre fut conçue dans les flammes de l'âme, creuset incandescent où s'accomplit l'alliage poétique. Le poète dont le cerveau visionnaire engendra cette bouillante tragédie renfermait dans son coeur le coeur saignant de la Pologne. Wyspiański dans *La Délivrance* n'exprime pas des pensées, elles bouillonnent, elles brûlent, elles s'affolent en lui, car il scrute et dissèque le problème le plus pressant, le plus essentiellement personnel, fondamental, le problème de sa délivrance, le problème de sa propre liberté, de la liberté de chaque Polonais, de la liberté de tous les Polonais, de la liberté, de la liberté absolue, créatrice, le problème de la Liberté!

Comment l'homme peut-il vivre sans liberté? Serait-ce un homme? Wyspiański ne comprend point la servitude. Lui, Stanislas Wyspiański, est libre! Il frémit d'indignation en pensant à tous les autres Polonais qui subissent l'esclavage. Il n'y a point d'esclavage pour un esprit libre. La liberté existe même sous le joug! La liberté est le plus illustre blason de l'homme, le titre le plus sublime, plus glorieux que la dignité royale! L'esclave c'est l'être le plus abject qui rampe sur le sol. Wyspiański écume de rage même lorsqu'on veut faire de lui l'esclave du patriotisme. Par la voix de Conrad il clame interpellant le dix-huitième Masque: „Pourquoi avez vous le sens de la servitude, de la soumission, de la docilité — et moi non? Pourquoi vous sentez vous soumis au joug et moi non? N'avez vous pas d'âme? ne savez vous pas ce que c'est que l'âme, la force qui est ce qu'elle veut être et qui n'est pas ce qu'elle ne veut point".

Ainsi parle l'homme libre jusqu'à la moelle des os, celui qu'on peut tuer mais dont on ne saurait faire un esclave.

Mais levons après le poète le rideau de la tragédie. Que s'y passe-t-il? Vers quoi aspire le héros?

Vers la délivrance.

De qui?

Le héros aspire à la délivrance de sa nation.

Quelle est cette délivrance? Celle des liens physiques ou des liens spirituels?

Il aspire à délivrer la nation non des liens physiques (car c'est une question de second ordre et de moindre importance), mais à libérer l'âme nationale de la maladie chronique appelée rêverie, sentimentalisme, mysticisme, traditionalisme, en un mot le romantisme (Anatole France dans *La Révolte des Anges* s'écrie en parlant de l'époque de Napoléon et de Châteaubriand „Quelles terribles calamités que la guerre et le romantisme!"). La nation polonaise souffre d'une double servitude. Laquelle de ces servitudes est plus effroyable? Le joug étranger ou l'improductivité slave? Est-ce de mesurer uniquement ses forces selon les intentions? Est-ce la délectation pathologique de sa souffrance crucifiée?

Un abcès de l'âme est plus terrible que les fers qui enchaînent le corps. Il faut avant tout guérir l'âme. Wyspiański voudrait délivrer l'âme polonaise de sa maladie. ("J'appelle classique tout ce qui est sain, disait Goethe, romantique tout ce qui est morbide"). Voyant comme se rétrécit et se contracte dans le romantisme l'âme polonaise, comme diminue le cerveau polonais et plus encore la volonté, comme seul le coeur ambitieux se dilate, s'élargit et bat sourdement pour lui même toujours plus irrégulièrement, Wyspiański évoque du pays des ombres et amène parmi nous Conrad, héros romantique de Mickiewicz, quintessence du romantisme, ce même Conrad qui croyait dans sa noble exaltation que lorsqu'il voudra mille étoiles s'éteindront et mille autres se rallumeront, ce Conrad qui aimait et souffrait pour les millions — Wyspiański l'invoque et lui fait interroger et affranchir la Pologne d'aujourd'hui (d'avant guerre).

Quelle est donc la société que le héros ressuscité du romantisme trouve sur la terre polonaise?

Ce n'est pas une société organisée qu'il y trouve, mais un théâtre.

Non des hommes dans cette société, mais des cabotins au théâtre.

Non des fronts découverts, mais des tristes bouffons masqués. Ces hommes ne vivent pas: ils jouent. Tragedia dell'arte!

Pouvoir les secouer, les bouleverser! Les chasser du théâtre dans la vie. Ne jouez



Mise en scène: Mme S. Wysocka — S. Wyspiański: „La Nuit de Novembre“ — Le Théâtre „Polski“ à Varsovie — Décors de K. Frycz

pas! Vivez! Ne jouez pas sur le thème de la Pologne! Edifiez la Pologne. Voilà ce que le poète voudrait leur imposer.

Mais comment édifie-t-on la Pologne? Voici comment: „Je regarde ce nuage — dit Conrad — je regarde ce nuage qui court sur l'horizon immense et je lui envoie mon salut fraternel. Il est mien ce nuage qui flotte dans l'immensité. Il est mon bien et ma chose, que ni mon voisin, ni mon frère ne peut acheter de moi, ni un voleur m'arracher et me ravir“. Comprenez vous? Ainsi la Pologne est indestructible, elle ne peut être arrachée ni reprise. La patrie ainsi prise en possession est prise dans l'âme pour l'éternité. Et elle doit être prise ainsi non par devoir filial, mais par le choix du libre arbitre (Je ne reconnais nuls devoirs patriotiques! s'écrie Conrad). Le patriotisme doit être libre. Et Wyspiański apprend à ses compatriotes qui se répandent en flots de paroles sur la Pologne que leur patrie ne doit nullement „étonner le monde entier“ (comme le rêvait Mickiewicz), qu'elle ne doit point être un rêve, un véritable mythe parmi les nations — mais qu'elle doit être pareille aux autres nations: un état vivant une vie quotidienne, un état des hommes libres, laborieux, courageux, forts et humainement humains.

Wacław Grubiński.

LES PRIX D'ÉTAT

Sur l'initiative du chef de la section de la littérature et de l'art au Ministère de l'Instruction, M. W. Zawistowski, le Ministère a résolu de décerner trois prix d'état de 2.000 zł chacune, à savoir: le premier pour la plus artistique et la plus profonde conception d'une des oeuvres de Wyspiański du point de vue de la mise en scène, représentée en Pologne dans la période de la célébration du 25-ème anniversaire de sa mort; un deuxième prix pour le peintre-décorateur, qui donnerait le cadre scénique le plus artistique et le plus approprié à l'oeuvre; enfin un troisième prix pour l'artiste dramatique ou l'actrice qui donnerait la création la plus artistique et la plus remarquable d'un rôle dans une des pièces de Wyspiański.

Une commission, désignée par le Ministère et composée d'un artiste dramatique, d'un homme de lettres et d'un critique théâtral, avait fait la tournée dans toutes les villes polonaises où furent représentées, au cours d'un mois, les oeuvres de Wyspiański. Les résultats des impressions recueillies par cette commission furent présentés au ministère sous forme d'un rapport qui lui servit de base pour l'attribution des prix, dont le but est d'encourager les artistes théâtraux de poursuivre des études sur l'oeuvre de ce grand écrivain dramatique, jusqu'à présent encore insuffisamment connu et peu compris.

Le Ministère attribua le prix de 2.000 zł. pour la mise en scène des *Noces*, d'une conception et dans un cadre traditionaliste, au Théâtre National à Varsovie, au doyen des metteurs en scène polonais, Louis Solski; ensuite il décerna des mentions honorables à plusieurs metteurs en scène de la plus jeune génération dans les théâtres de province.

Le deuxième prix de 2000 zl. fut décerné à M. André Pronaszko, peintre décorateur, pour la solution pleine d'originalité du montage scénique et l'harmonisation des éléments picturaux avec les costumes et les effets d'éclairage dans le *Retour d'Ulysse* au Grand Théâtre de Lwów; des mentions honorables furent en outre accordées à quelques jeunes décorateurs des théâtres provinciaux

Enfin le troisième prix de 2.000 zł. fut attribué à l'éminent artiste dramatique Jules Osterwa, actuellement directeur du Théâtre Municipal de Cracovie, pour sa remarquable et brillante création dans le rôle de Conrad de la *Délivrance;* en outre sept autres comédiens furent distingués pour leurs créations dans divers drames de Wyspiański.

Quatre théâtres avec Varsovie en tête représentèrent l'oeuvre fondamentale et la plus originale de Wyspiański *Les Noces;* quatre théâtres — dont Varsovie également — representèrent le drame réaliste *Les Juges;* deux théâtres donnèrent l'oeuvre fragmentaire *Sigismond Auguste*, un théâtre donna l'impressionnante *Nuit de Novembre*, un — le magnifique drame visionnaire *La Délivrance*, un joua *Daniel*, un *Le Retour d'Ulysse*, enfin Cracovie mit en scène en outre deux fragments dramatiques: *Les voeux de Jean Casimir* et *Weimar* et Lwów représenta la scène composée „en marge" de Hamlet et intitulée *La mort d'Ophélie*.



Mise en scène: A. Węgierko — *S. Wyspiański: „L'Anathème"* — *Le Théâtre „Polski" à Varsovie* — *Décors de S. Śliwiński*

L'HOMMAGE DE LA JEUNESSE SCOLAIRE à WYSPIAŃSKI.

La jeunesse des écoles secondaires de toute la Pologne prit une part très vive à l'hommage rendu à la mémoire de Stanislas Wyspiański. A Cracovie la jeunesse des écoles organisa le jour anniversaire de sa mort une retraite aux flambeaux en l'honneur du poète. Des matinées et des spectacles furent organisés dans les écoles de toute la Pologne, auxquels les élèves de tout âge, mais plus particulièrement ceux des classes supérieures, récitaient des fragments des oeuvres de Wyspiański ou donnaient des représentations scolaires, soit des fragments, soit des oeuvres entières. A Varsovie un comité interscolaire, spécialement institué à cette occasion, développa une activité très énergique et efficace qui mérite d'être tout particulièrement signalée. Ce comité auprès duquel s'était constituée une commission artistique d'experts, composée de représentants des théâtres de Varsovie, des critiques, des délégués du corps pédagogique et des élèves, avait choisi, après une élimination minutieuse,

seize fragments des drames de Wyspiański, joués par les élèves des écoles secondaires au cours des épreuves éliminatoires de deux jours au Théâtre „Polski", en partie dans les décors exécutés par les écoliers d'un lycée de Varsovie. Ce tournoi de la jeunesse de Varsovie provoqua un vif intérêt non seulement parmi la jeunesse des écoles, mais aussi dans les milieux officiels et dans le monde théâtral. Le Président de la République honora de sa présence un de spectacles auquel assista également le ministre de l'instruction publique. Le succès du tournoi stimula vivement l'enthousiasme et l'élan de la jeunesse à étudier et à approfondir les oeuvres de Wyspiański.

TRADUCTIONS DES OEUVRES DE STANISLAS WYSPIAŃSKI

„LES NOCES" (WESELE)

drame en 3 actes

Traduction *française* d'Adam Cybulski et G. Lenormand. Théâtre de Stanislas Wyspiański. Paris 1917. (Edition de la Nouvelle Revue Française.).

Traduction *anglaise* de Florjan Sobieniowski et G. H. Pearson. „The Wedding" (en manuscrit).

Traduction *allemande* du dr. Drobner. Kraków. „Die Hochzeit" (en manuscrit).

Traduction *tchèque* du dr. Jaromir Borecky. „Veselka". Praha, édition de l'Académie des Sciences Tchèque dans la collection „Svetove poesie". Joué au Théâtre de Vinohrady à Prague.

„LES JUGES" (SĘDZIOWIE)

tragédie en 1 acte

Traduction *française* d'Adam Łada Cybulski et Lucien Maury. „Les Juges". Paris, 1925, Librairie Stock.

Traduction *anglaise*: certaines scènes ont été traduites par Florjan Sobieniowski avec la collaboration de Catherine Mansfield; les autres sont traduites par Sobieniowski et G. H. Pearson. „The Judges" (inachevé, en manuscrit).

Traduction *allemande* du dr. Alexandre Guttry. „Die Richter". Le Théâtre en Pologne, No III, Varsovie. 1933.

Traduction *tchèque* d'Adolphe Czerny. „Soudce". Praha. Représentée à Prague en 1915 au Théâtre de Vinohrady.

Traduction *croate* du professeur Jules Benesić. „Sudci", représentée au théâtre d'Agram en 1914.

Traduction *bulgare* de Dora Gabe-Peneva „Sadii". Edition de Bibliotèque Polonaise V. III Sofia, 1921.

Traduction *japonaise* de Takahaishi. 1927. Kindaisha.

Traduction *hébraïque*. Wilno 1908.

„BOLESLAS LE TÉMÉRAIRE" (BOLESŁAW ŚMIAŁY)

drame en 3 actes

Traduction *croate* du professeur Jules Benesić. „Boleslav Smjeli". Zagreb 1919, Matica Hrvatska.

„LA DÉLIVRANCE" (WYZWOLENIE)

drame en 3 actes

Traduction *française* d'Adam Łada Cybulski et J. Lichnerowicz, „Délivrance". Paris. Théâtre de Stanislas Wyspiański.

Traduction *croate* du professeur Jules Benesić. „Oslobodnieje" (en manuscrit).

„LA NUIT DE NOVEMBRE" (NOC LISTOPADOWA)

scènes dramatiques

Traduction *allemande* de Stanislas Odrowąż-Wysocki. „Novembernacht", München 1918. Georg Müller. Polnische Bibliothek. Band II. Dramatische Werke.

„LA VARSOVIENNE" (WARSZAWIANKA)

Chant de l'année 1831

Traduction *française* de Leonia Knoll. „La Varsovienne". Paris 1927. Le Monde Nouveau.

Traduction *allemande* de Stanislas Odrowąż-Wysocki. „Die Warschauerin", München 1918, Georg Müller. Polnische Bibliothek. Band II. Dramatische Werke.

Traduction *tchèque* de Jaromir Borecky. „Varsavanka", Praha 1918. Collection „Svetove poesie" Svazek 129.

Traduction *croate* du professeur Jules Benesić, jouée à Agram en 1915, reprise en 1922.

„L'ANATHÈME" (KLĄTWA)

tragédie

Traduction *française* d'Adam Łada Cybulski et Henri Pourrat. „L'Anathème". Paris 1925. Librairie Stock.

Traduction *allemande* de K. Różycki. „Der Fluch". München 1909. Edition R. Etzold.

Traduction *tchèque* d'Adolphe Czerny. „Klatba". Praha.

Traduction *croate* du professeur Jules Benesić. „Klotva", représentée au Théâtre d'Agram en 1921.

„LA LÉGION" (LEGJON)
douze scènes

Traduction *italienne* de Wiktorja Dąbska. „La Legione", édition „Teatro". Torino 1915.

„DANIEL"

Traduction *hébraïque*. Kraków.

„MÉLÉAGRE" (MELEAGER)
tragédie

Traduction *française* d'Adam Łada Cybulski et M. Léna. „Méléagre". Paris. Théâtre de Stanislas Wyspiański.

„PROTESILAS ET LAODAMIE"
(PROTESILAS I LAODAMIA)
tragédie

Traduction *française* d'Adam Łada Cybulski et Lucien Maury. „Protesilas et Laodamie". Paris. 1913. Librairie Académique Perrin et Cie.

„LA MORT D'OPHÉLIE"
(ŚMIERĆ OFELJI)
scène dramatique

Traduction *croate* du professeur Jules Benesić. Zagreb. 1910.

Traduction *ucraine* „Smert Ofelji".

„LES VOEUX DE JEAN CASIMIR"
(ŚLUBY JANA KAZIMIERZA)
fragment dramatique

Traduction *hongroise* de Charles Banyai 1917. Revue mensuelle „Magyar Kultura".

„CASIMIR LE GRAND"
(KAZIMIERZ WIELKI)
rapsode

Traduction *tchèque* du dr. Jan S. Karnik. 1932 Praha. Edition de l'Académie des Sciences Tchèque dans la collection „Svetove poesie".

„HAMLET"
étude critique

Traduction *croate* du professeur Jules Benesić. Zagreb. Matica Hrvatska.





Mise en scène: L. Solski — *S. Wyspiański: „Les Noces“* — *Le Théâtre National à Varsovie* — *Décors de K. Frycz*

LES RÉCENTES PREMIÈRES

C'est un fait qu'on ne peut nier que le théâtre d'après-guerre, à quelques exceptions près, tourne le plus souvent autour de la comédie de moeurs. Bien rares sont, en effet, les pièces dont les auteurs visent d'autres buts que ceux de nous divertir, parfois de nous faire voir une peinture, très en gris, de la société moderne, présentée sous un jour plus ou moins satirique. Eh bien, cette peinture, malgré les efforts des écrivains pour donner à leurs oeuvres un attrait nouveau au moyen d'une variante des péripéties mille fois employées par leurs prédécesseurs, laisse froid le public qui n'y voit qu'un cliché plus ou moins réussi de la vie courante qu'on voudrait oublier au moins au théâtre. N'ya-t-il pas dans ce point de vue de l'homme médiocre un indice des désirs tout-à-fait différents de la réalité des choses qui les remplacent? Des voeux que la littérature d'aujourd'hui tend à satisfaire sans y parvenir? Evidemment, les hommes du XX-ème siècle se passent très bien de la poésie; mais ce qui est certain, c'est qu'ils ont soif des émotions non moins fortes que celles que peut leur procurer le monde imaginaire; seulement ils veulent qu'elles s'adressent non pas à leurs sens mais à leur raisonnement. Ainsi s'explique la préférence que le public donne aux pièces à problème qui ont remplacé les pièces à thèse d'antan et qu'on retrouve dans bon nombre de ces „reportages dramatiques“ si à la mode en ce moment, surtout en Allemagne. Sans nous laisser dépister par la nomenclature qui importe peu, avouons que, ici et là, le fond est toujours le même. Le théâtre contemporain n'a pu, jusqu'à ce moment trouver son chemin d'émancipation. Si, pour répondre au besoin qui se manifeste, il donne la pâture à notre instinct spé-

culatif en s'ingéniant d'être „discutable", d'autre part il n'a pas cessé, aussi bien dans le genre théâtre social que dans la comédie bourgeoise, d'être le „miroir de la vie", ce qui fait que chaque pièce à problème est en même temps une comédie de moeurs.

Puisque nous devons passer en revue les nouveautés du répertoire polonais jouées à Varsovie depuis la date de notre dernière chronique, arrêtons nous tout d'abord sur la pièce de L. H. Morstin (représentée au Théâtre Mały) qui, mieux qu'aucune autre, peut servir d'exemple à notre assertion de tout à l'heure. Cette comédie qui s'appelle *l'Abeille Sauvage* offre un heureux mélange de deux éléments essentiels dont nous venons de parler: la peinture des moeurs contemporaines et le conflit dramatique, qui peut servir de point de départ à des débats passionnants. Il s'agit ici d'une collision entre le devoir et le bonheur personnel. Deux femmes se disputent l'amour d'un mâle. Celui-ci, placé entre son épouse et une jeune femme divorcée qui s'est donnée à lui, croit être sincère en assurant qu'il les aime toutes les deux mais ne comprend rien à la perplexité de leurs sentiments. Comme on le voit, l'idée qui a servi d'étoffe à cette pièce n'est peut-être pas tout-à-fait neuve, mais peu importe car, à vrai dire, il faut douter qu'il y ait des sujets qui ne soient plus ou moins „vieux". Morstin a bien raison de ne point faire attention à ces choses-là; il se soucie plutôt de faire vivre le sujet quel qu'il soit d'une vie intense et individuelle. Il y réussit à merveille, et la manière dont il nous fait voir le contraste entre le degré de sensibilité d'âme chez l'homme et chez la femme, ainsi que les personnages, de deux héroïnes de *l'Abeille Sauvage*, en font preuve. En outre, il y a dans la pièce deux autres rôles qui font honneur à son talent de poète: c'est celui de la soeur cadette de l'amante infortunée (un spécimen très drôle de jeune fille qui s'est éprise des idées nouvelles) et un autre, le rôle du père, qui est peut-être le mieux réussi. Cet homme, qui s'occupe avec passion d'apiculture, „voit clair" et a des opinions très avancées qui lui permettent de tolérer les extravagances de sa jeune enfant, mais, au fond, il ne comprend rien de la vie et ne peut venir en aide à ces malheureuses femmes. Il tient ici la place d'une sorte de raisonneur, d'un raisonneur, cela va sans dire, qui n'a que peu de commun avec ces personnages de la comédie d'il y a cinquante ans qui étaient là pour mener l'intrigue à bonne fin.

Comédies de moeurs également les pièces de Grzymała-Siedlecki, de Kiedrzyński, de Winawer, de Hertz, de Rapacki enfin toutes, qui, font partie du théâtre digestif sans parler de la pièce de Nowaczyński qui, par la note satirique et le milieu qu'elle nous présente, occupe une place à part.

Adam Grzymała-Siedlecki que nous avons cité en premier lieu, est passé maître dans le genre léger. S'égarant de temps en temps sur les sentiers du vaudeville, il n'oublie pourtant jamais sa vraie vocation d'auteur de comédies de caractères. C'est à cette espèce qu'appartient sa nouvelle pièce (*Leur Bru*, au Théâtre Polski), qui nous intéresse non pas tant par l'intrigue, qui se résume en une simple histoire du mariage d'un jeune homme riche avec une fille du peuple, que par les hautes qualités artistiques dont l'auteur a su pourvoir ses personnages. Surtout les parents du jeune étourdi portent l'empreinte d'un comique discret qu'il serait difficile d'égaler. Ils rappellent un peu le couple Galvoisier de „Mademoiselle" de Jacques Deval, mais ils sont plus riches en traits caractéristiques, plus variés et, grâce à cela, nous intéressent davantage.

Stefan Kiedrzyński, auteur de tant de pièces si appréciées, paraît s'être dit que, après le succès de la comédie *Le Bonheur commence demain* (v. N-o 2 de notre „Bulletin"),



Mise en scène: L. Solski — S. Wyspiański: „Les Noces" — Le Théâtre National à Varsovie — Décors de K. Frycz

il serait juste de s'offrir un petit congé sans toutefois se faire oublier du public. De ces vacances partagées entre le repos bien mérité et le travail littéraire, nous connaissons maintenant le fruit, une comédie, jouée au Théâtre Mały sous le titre: *La vie est compliquée*. Ce titre, d'ailleurs, semble avoir porté préjudice à la pièce et nous fait soupçonner qu'un brin de cette complication s'est glissé dans l'arrangement même de l'ouvrage, d'où s'ensuit cet imbroglio qui a remplacé la netteté toujours si chère à Kiedrzyński. Sa dernière comédie qui pourrait bien s'appeler *Le Roman d'une jeune fille pauvre* pèche par excès de détails ainsi que par l'emphase qui ne sied guère à ses personnages dont il faut dire qu'ils sont plutôt de la souche d'un roman-feuilleton. Cela n'empêche l'auteur de *l'Amour sans le sou* de tirer bon parti même des faiblesses que nous venons de signaler. A chaque instant nous apercevons les griffes de son robuste talent qui n'a plus besoin de réclame et qui nous permet d'attendre avec confiance le moment où Kiedrzyński sera de nouveau en bonne forme.

Bruno Winawer qu'on a surnommé, à cause de ses saillies et de la prédilection qu'il montre pour le paradoxe, le „Bernard Shaw polonais", s'est trouvé dans la même situation que son collègue. *Le frelon*, une comédie qu'il a fait représenter à ce même Théâtre Mały, n'ajoute rien à sa renommée justement acquise d'écrivain plein d'esprit, chez qui une mentalité de savant l'emporte sur le coeur (rappelons à titre de renseignement que Winawer s'occupe aussi de science). Tout compte fait, nous devons cette

fois encore dire la même chose qu'au sujet de la comédie de Kiedrzyński: la dernière pièce de Winawer n'est pas sa meilleure pièce; attendons donc le réveil de son incontestable talent qui paraît en ce moment prendre du repos dans le sommeil.

Jean-Adolphe Hertz, que nos lecteurs connaissent bien comme auteur du drame *Sous les ondes*, n'a pas besoin d'excuses. Il a écrit maintenant pour le Théâtre Letni *Le voyage de noce de M. le Directeur* et sur le coup la pièce a enlevé les suffrages unanimes. C'est peut-être la meilleure preuve que, aussi bien à l'heure qu'il est que de tout temps, les moyens artistiques ne lui manquent pas et qu'il sait s'en servir à son gré. Le titre que nous avons cité plus haut fait penser à une farce, mais ce serait tomber dans l'erreur que de croire qu'une grivoiserie se soit infiltrée dans cette pièce qui n'est qu'une comédie très gaie, bien tournée et d'une allure parfaite.

Cette même gaieté communicative que possède Hertz, nous la retrouvons dans le théâtre d'un autre écrivain qui, lui aussi, a su acquérir la sympathie du public. Vincent Rapacki (car c'est de lui que nous parlons) nous a donné *Le joyeux associé*, une comédie vraiment gaie.

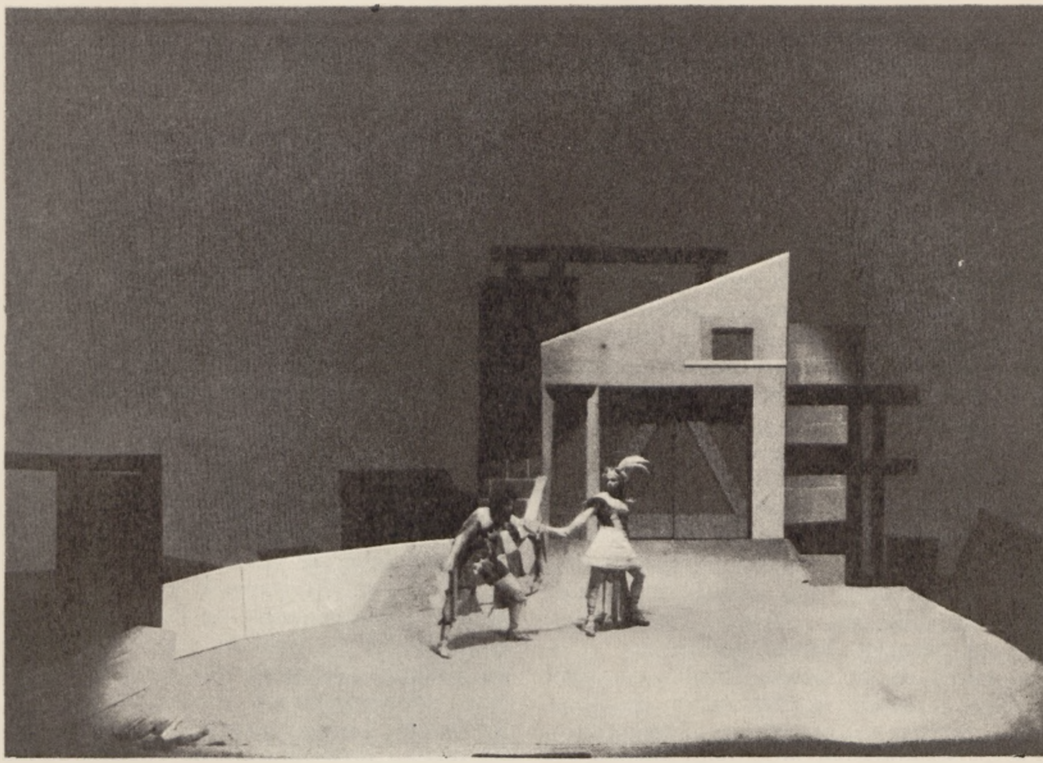
Nous voilà à la fin de la liste des écrivains dont les pièces, comme nous l'avons fait remarquer, ont un cachet général de théâtre léger ou amusant. A présent occupons-nous de la comédie d'Adolphe Nowaczyński qui mérite une attention spéciale, non pas qu'elle leur soit de beaucoup supérieure au point de vue du métier théâtral, mais simplement parce que son sujet, ou, mieux dit: son milieu doit particulièrement éveiller notre curiosité. L'action de cette *Comédie Américaine* (c'est le titre principal; il y a encore un sous-titre en anglais: *The Miracle of Chicago*) se passe dans la ville qui est le centre de l'émigration polonaise, comptant quatre millions d'hommes. Comment Nowaczyński s'est-il mis à l'oeuvre? Pour qui connaît ses volumes antérieurs et la nature de son talent il était évident que la *Comédie Américaine* (représentée au Théâtre Polski) ne pouvait être autre chose qu'une satire à laquelle se mêlent le grotesque, l'imprévu, l'esprit, la verve endiablée et, parfois, l'impossible. L'élément satirique y tient la première place, mais à vrai dire la société polonaise d'outre-mer, quoique présentée en caricature voulue, est traitée d'une façon plutôt inoffensive et avec toute l'indulgence possible; son tableau est drôle mais il approche de la vérité. En revanche celui des milieux anglo-saxons est excessivement poussé au noir, ce qui non-seulement ne correspond pas à la réalité mais en outre ne peut que nuire à la vérité artistique dont Nowaczyński, qui dispose d'un grand talent de pamphlétaire, semble cette fois ne pas avoir voulu se soucier. A l'en croire, tout est mal aux Etats-Unis et il n'y voit que les pires des choses. N'importe! l'impression que nous laisse cette comédie — qui est une comédie de moeurs avant tout — est bonne puisque, au bout du compte, on ne peut contester qu'elle nous divertit et nous enseigne à connaître nos fréres d'Amérique, quoique sous un jour un peu frivole.

Cette tendance des auteurs dramatiques à nous présenter la vie sous ses aspects les plus faciles n'est point goûtée des femmes qui font des pièces de théâtre. Et elles sont assez nombreuses chez nous, sans parler que leur troupe s'est accrue depuis quelques années de plusieurs nouveaux noms de femmes dramaturges, parmi lesquelles nous voyons Mmes Kruszewska et Sophie Nałkowska à qui nous avons consacré une partie de notre chronique dans le précédent numéro du „Bulletin". Cette éclosion des talents mériterait une étude spéciale. Bornons-nous à énumérer les noms des auteurs qui ont fait leurs débuts durant ces quelques derniers mois ainsi que les titres de leurs oeuvres.

Ce sont Mmes: Kuncewicz *(Amour de jeune fille*, au Théâtre Maly), Morozowicz-Szczepkowska *(Le Cas de Monique*, à „l'Institut de la Reduta"), Morawska *(Sosie*, au Théâtre Żeromski), Dąbrowolska *(Le Refuge des Égarés*, sur la même scène). Regrettant de ne pouvoir faire, faute de place, une analyse détaillée de chacune de ces pièces, nous ne pouvons cependant finir sans souligner les deux traits principaux qui caractérisent le mieux l'oeuvre de ces femmes - auteurs et l'opposent en même temps d'une manière décidée à celle de leur collègues masculins. Ce sont: une conception très austère qu'elles ont de la vie, et la limitation, inconsciente sans doute, des matières qui servent de sujet à leurs pièces; celles-ci, en effet, tournent presque sans exception autour des complications amoureuses et du problème de la guerre séculaire entre les deux sexes.

Mieczysław Rulikowski.





Mise en scène: J. Strachocki — S. Wyspiański: „Le Retour d'Ulysse" — Le Grand Théâtre à Lwów — Décors de A. Pronaszko

LES PIÈCES ÉTRANGÈRES EN POLOGNE. (depuis le 1 avril 1932 jusqu'à la fin de l'année).

En jetant un coup d'oeil sur la période écoulée, nous pouvons constater des changements considérables survenus dans la vie théâtrale en Pologne. A la suite de la crise économique de nombreuses scènes ont été obligées de modifier radicalement la ligne de leur répertoire et renonçant au répertoire sérieux et classique, se virent dans l'obligation d'avoir recours soit au répertoire léger français, soit aux pièces sensationnelles et émotionnantes américaines et allemandes; enfin plus d'un théâtre sérieux dut introduire sur ses planches l'opérette et même la revue. Au cours de dernières semaines on peut cependant observer un certain revirement en ce sens que la revue semble avoir vécu, tandis que le succès est réservé soit aux comédies dans une bonne mise en scène, soit aux comédies musicales, ayant un cachet artistique et spirituel, parmi lesquelles il faut mentionner en première ligne *„Jim et Jill"*, comédie musicale anglaise de Clifford Grey et R. Mayer, musique de N. Ellis, qui avait atteint le record du succès au Théâtre Polski à Varsovie, ayant tenu l'affiche pendant plus de cent représentations — chose rare à Varsovie.

Parmi les théâtres qui ont été les plus atteints par la crise il faut citer avant tout le Théâtre Polski à Varsovie qui avait occupé jusqu'aux derniers temps la première place parmi les théâtres en Pologne. A la suite des conditions financières très précaires, n'ayant comme théâtre privé aucune subvention d'état ni de la ville, il introduisit sur la scène, alternativement avec les pièces dramatiques, l'opérette et la comédie musicale du meilleur genre. Le *„Jim et Jill"* mentionné plus haut et la *„Chauve-Souris"* de Strauss, jouée actuellement depuis deux mois, ont été

toutes deux un gros succès artistique et financier.

De nombreux théâtres dans les villes de province, comme Poznań, Wilno, Toruń, Bydgoszcz et autres se virent forcés de sauver leur existence au moyen des opérettes et des revues.

En examinant le répertoire des théâtres dans toute la Pologne on peut remarquer que le nombre des pièces américaines a diminué, par contre a augmenté sensiblement celui des pièces allemandes, qui dernièrement jouissent d'un gros succès non-seulement dans les villes de province, mais aussi à Varsovie. Un des plus grands succès à Varsovie fut la pièce de Karl Zuckmayer *„Le capitaine de Köpenick"* joué depuis plusieurs semaines au théâtre „Ateneum", de même que la pièce féministe de Christine Winsloe *„Mädchen in Uniform"* („Les jeunes filles en uniformes") qui depuis deux mois remplit la salle du Théâtre Kameralny, dirigé par Charles Adwentowicz.

Au cours de la saison écoulée on peut également constater la diminution du nombre des pièces du répertoire classique ou même un peu ancien en faveur des pièces nouvelles.

Parmi les pièces *françaises* de l'ancien répertoire, le Théâtre Polski a reprit *„Cyrano de Bergerac"* d'Edmond Rostand et Wilno représenta *„Le chapeau de paille d'Italie"* de Labiche et Michel, ainsi que *„L'oiseau bleu"* de Maurice Maeterlinck dont la reprise fut un vif succès.

Quant au répertoire *français* moderne on joua presque toutes les nouveautés des théâtres parisiens, tout en donnant des reprises des pièces jouées précédemment dans l'un ou l'autre théâtre. Ainsi on joua au cours de cette période: de de Flers et Caillavet *„L'amour veille"* à Wilno, *„Papa"* des mêmes auteurs à Lwów; de de Flers et Croisset *„In vino veritas"* à Poznań; de Kistemaeckers *„L'espion"* à Toruń, *„Mariette"* de Sacha Guitry à Bydgoszcz; *„Le chef de gare c'est moi"* de Monsey à Wilno où l'on joua également *„Florette et Patapon"* de Hennequin; *„Madame la présidente"* du même auteur fut reprise avec succès à Poznań où l'on donna également *„Knox ou le triomphe de la médecine"* de Jules Romains. *„Kiki"* de Picard fut reprise à Toruń et *„La gamine"* de Veber à Wilno. A Grodno on reprit *„Les plus beaux yeux du monde"* de Jean Sarment et la nouvelle pièce de cet auteur *„Léopold le bien-aimé"* fut jouée à Lodz. Les pièces de Verneuil qui jouissent d'un succès infaillible furent reprises par de nombreux théâtres en Pologne et notamment: *„L'amant de Madame Vidal"* à Cracovie, *„Monsieur Lamberthier"* à Bydgoszcz, *„Azaïs"*, *„Ma cousine de Varsovie"* et *„Un jeune ménage"* à Grodno; ensuite *„Nemo"* au Théâtre d'Eté à Varsovie, à Lodz, Wilno et Grodno; une autre comédie nouvelle de cet auteur, *„Guignol"*, fut jouée au Théâtre d'Eté à Varsovie, ainsi qu'à Lwów et Toruń. *„Bourrachon"* de Doilet eut un gros succès à Lodz, Wilno, Lwów et Poznań après la première de l'année dernière à Varsovie. *„Mistigri"* de Marcel Achard fut joué à Lwów; *„Marius"* de Marcel Pagnol eut un vif succès à Lodz, Lwów, Cracovie, Poznań et Toruń; sa *„Fanny"* fut représentée au Théâtre National à Varsovie. *„Les marchands de gloire"* de Marcel Pagnol et P. Nivoix fut jouée à Wilno et Częstochowa. *„Mademoiselle"* de Jacques Deval qui a remporté un brillant succès à Varsovie au Théâtre Nowy où elle avait eu presque cent représentations fut également jouée à Poznań, Lodz, Katowice et Częstochowa. Sa pièce *„Le bien-aimé"* fut donnée à Katowice. A Wilno on joua la pièce de R. Coolus et A. Rivoire *„Pardon Madame"* et à Poznań la comédie de F. Sander: *„De tout coeur"*. Le Théâtre National à Varsovie représenta au cours de l'été *„Il était une fois"* de Francis de Croisset; le théâtre Ateneum de Varsovie et le théâtre de Wilno mirent en scène le reportage de François Porché *„Le tsar Lenine"*.

Le nombre de pièces *anglaises* représentées au cours de cette période fut assez considérable. Le plus grand succès échoit à G. B. Shaw dont les nombreuses pièces furent jouées en Pologne — et parmi celles-là sa dernière *„Too True To Be Good"* („Trop vrai pour être bon") dont la première eut lieu à Varsovie au Théâtre Polski, avant les autres théâtres en Europe, accueillie avec un vif intérêt par le public et la presse. Elle fut jouée en outre à Lwów, Poznań et Wilno. Le Théâtre Polski à Varsovie reprit ensuite, après dix ans, son *„Pygmalion"* qui fut un brillant succès tenant l'affiche pour une cinquantaine de spectacles. Il fut joué aussi à Toruń. Le théâtre de Lodz donna de cet auteur *„Widovers 'Houses"* („Les maisons des veufs") et *„Misalliance"* („Mésalliance") jouées aussi à Lwów. *„You Never Can Tell"* („Vous ne pou-

vez jamais dire") fut jouée à Katowice. Partout ses pièces eurent un succès considérable; actuellement le public de Varsovie fréquente assidûment la comédie de Shaw reprise récemment au Théâtre Nationale *„Fanny's First Play"* („La première pièce de Fanny"); avec un interêt non-moindre est attendu au théâtre Ateneum *„Major Barbara"*. Toutes les pièces de Shaw sont jouées dans la traduction de Florian Sobieniowski, représentant de l'auteur du „Pygmalion" en Pologne.

Après les pièces de Shaw, le plus grand succès relativement échut à la comédie de W. Ellis *„Almost a Honeymoon"* („Presque une lune de miel") qui avait remporté encore pendant la saison dernière un vif succès au Théâtre d'Été à Varsovie et fut jouée au cours de la période dont il est question à Poznań, Lodz, Katowice, Bydgoszcz et Toruń. Le Théâtre d'Été à Varsovie représenta *„The Counsel's Opinion"* de E. Wakefield ainsi que *„The Wife and The Emerald"* („La femme et l'émeraude") de H. Jenkins, dont le succès fut cependant assez moyen. *„Lady Frederick"* de Sommerset Maugham fut reprise à Poznań à l'occasion des représentations d'Irène Solska, brillante interprète du rôle titulaire. On y reprit également *„The First Mrs. Fraser"* („La première Mme Fraser") avec l'éminente artiste Marie Przybyłko-Potocka en représentations dans le rôle titulaire. *„Magic"* („Magie"), de Gilbert Chesterton, fut représentée au théâtre de Cracovie. A Katowice fut reprise la joyeuse comédie à succès de Brandon *„Charley's Aunt"* („La marraine de Charlie"). Un succès également fut la pièce de R. Mary Lucy *„La fille et l'hippopotame"*, jouée à Poznań, Łodz et Toruń. A Wilno fut représentée de Gr. Vosper *„La pêche miraculeuse"* et à Częstochowa d'Evans et Valentine *„Les tonneaux d'or"*. Les théâtres de Katowice et Grodno ont repris une ancienne farce de M. Glass *„Potash et Perlmutter"*.

Le répertoire classique *anglais* a été fort peu joué durant cette période — seul le théâtre de Lwów donna *„As You Like It"* („Comme vous voulez) et celui de Poznań *„Much Ado About Nothing"* („Beaucoup de bruit pour rien") de Shakespeare.

Les pièces *américaines* de ce temps n'ont apporté rien de neuf ni d'intéressant dans le répertoire des théâtres polonais. On a continué de jouer dans plusieurs villes *„Patsy"* de Conners, record du succès, on a repris *„Broadway"*, à Cracovie on joua *„Street Scene"* („La rue") d'Elmer Rice, jouée au théâtre d'Ateneum à Varsovie; Lwów a donné d'O'Neill *„All God's Children Have Wings"* et repris *„Hau-Hau"* de Hoodges et Percival, jouée également avec succès à Cracovie et Lodz. *„Le génie et l'amante"* de Jerome Jerome fut donnée à Poznań et *„The Bride"* („La fiancée") de Middleton et Oliver à Częstochowa. *„Romance"* („Le roman") de Sheldon, dans l'arrangement de de Flers et Francis de Croisset, fut représenté au Théâtre National de Varsovie.

Plus nombreuses que les autres années sont les pièces *allemandes*, comme nous l'avons déjà remarqué. Du répertoire classique seul le théâtre de Cracovie donna le drame de Goethe *„Egmont"* pour honorer le centième anniversaire de la mort de l'auteur du „Faust". Les deux grands succès des pièces modernes allemandes sont les deux déjà mentionnées *„Hauptmann von Köpenick"* et *„Mädchen in Uniform"*. Elles provoquèrent l'interêt du grand public par le côté sensationnel du sujet, ainsi que par leur curieuse mise en scène et l'interprétation artistique des pièces. Le Théâtre Ateneum à Varsovie représenta de Lampel *„Revolte im Erziehungsheim"* („La révolte à la maison de correction"). Parmi les pièces de Bruno Frank on donna au Théâtre d'Été à Varsovie *„Nina"* et à Lwów *„Sturm im Wasserglass"* („Une tempête dans un verre d'eau"). De Paul Frank *„Ein Rembrandt zu verkaufen"* („Rembrandt à vendre") fut jouée à Lodz de même que sa comédie *„Week-end im Paradies"* („Une aventure au paradis"), représentée également à Wilno et Bydgoszcz. Ensuite à Katowice on joua la comédie de Paul Frank et L. Hirschfeld *„Geschäft mit Amerika"* („Une affaire avec l'Amérique"). A Poznań fut jouée la pièce de Vicky Baum *„Pariserplatz 13"* (Place de Paris 13) et la pièce de A. Engel et J. Herst *„Lumpen im Paradies"* („Le paradis des voyous") ansi que *„Jedermann"* de Hoffmannstal. La vieille comédie de F. Arnold et E. Bach *„Die spanische Fliege"* („Cantharide") eut un grand succès à Wilno, Katowice, Bydgoszcz et Grodno. La farce de ces auteurs *„Hulla ben Bulla"* fut donnée au Théâtre d'Été à Varsovie et à Cracovie et leur pièces *„Unter Geschäftsaufsicht"* („Sous séquestre") à Wilno et Toruń. Le Théâtre

de Lwów donna la reprise de la pièce *„Raub der Sabinerinnen"* („Enlèvement des Sabines") jouée aussi à Cracovie et Toruń. Le théâtre de Lodz, outre les pièces mentionnées, donna *„Die Sache Dreyfus"* („AffaireDreyfus") de Rehfisch et Herzog et *„Dr. Stieglitz"* de Friedmann et Nertz. A Toruń eut lieu la reprise des drames *„Der Kreidekreis"* („Le cercle de craie") de Klabund et *„Der Müller und seine Tochter"* („Le meunier et sa fille") de Raupach. *„Le parfum de ma femme"* de Leo Lenz fut représenté à Cracovie et *„Wiener Küche"* („Cuisine viennoise") de Gottwald et Gribitz — à Wilno.

De Gerhardt Hauptman on a donné à Poznań la pièce *„Hanneles Himmelfahrt"*.

Parmi les pièces *russes* un gros succès furent les représentations du drame d'Alexis Tolstoï *„Le tsar Ivan le Terrible"* au Théâtre National de Varsovie dans une excellente interprétation. Actuellement le Théâtre des Artistes à Varsovie joue avec succès la pièce—reportage *„Raspoutine"* de Tolstoï et Chtchegolew à laquelle la critique fit un très mauvais accueil. Cette pièce fut également jouée à Grodno où l'on représenta aussi la pièce des mêmes auteurs *„Azew"*, donnée également à Lodz et Wilno. L'Ateneum de Varsovie représenta sans succès *„La peur"* d'Afinoguenow et le Théâtre Kameralny de Varsovie le drame de Faiko *„L'homme au portefeuille"*, joué précédemment en province. Le Théâtre Nowy de Varsovie joua avec succès la pièce de Yewreinow *„L'amour sous le microscope"* et le théâtre de Lwów mit en scène la pièce de Tretiakow *„Chine, rugis!"* qui provoqua des critiques diverses.

Parmi les reprises des pièces *russes* en quelque sorte „classiques" il faut mentionner de Merejkowsky *„Le tsar Paul I"* et de Léonide Andreiew *„L'homme qui reçoit des giffles"*, représentées toutes deux au Théâtre Municipal de Cracovie.

Le théâtre *italien* compte cette fois un nombre considérable de pièces. Du répertoire classique on donna au Théâtre des Artistes de Varsovie *„Turandot"* de Carlo Gozzi, dans la transcription du poète connu Emile Zegadłowicz. Parmi les pièces modernes le Théâtre National à Varsovie donna *„Campo di Maggio"* („Cent jours") de Gioacchino Forzano et Mussolini et les *„Frères Castiglioni"* d'Arturo Collantuoni. Le Théâtre Nowy de Varsovie représenta la comédie sentimentale de Camasio et Oxilia *„Addio Giovinnezza"* („Adieu jeunesse"), jouée aussi à Lwów où l'on donna d'autre part de Luigi Pirandello *„Il piacere dell'onestà"* („Le plaisir de l'honnêteté"), jouée auparavant dans les autres théâtres polonais. Du même auteur *„Henri IV"* (Enrico IV) fut donné à Poznań. On a joué à Lwów la charmante fable de Collodi *„Pinocchio"* dans l'arrangement polonais Le théâtre de Grodno reprit de Roberto Bracco *„Amore perfetto"* („Amour parfait") et de G. Forzano *„Il dono del mattino"* („Le don du matin"). Le théâtre de Toruń donna la reprise de Dario Niccodemi *„Scampolo"* et celui de Katowice de *„La maestrina"* du même auteur.

Parmi les pièces espagnoles seule fut jouée *„Circe"* de Calderon à Lodz.

Le répertoire tchèque fournit la pièce de M-me Olga Scheinpflug *„La petite fenêtre"*, jouée à Poznań.

Le théâtre norvégien fut représenté par le conte féerique de Barbara Ring *„Le coeur retrouvé"*, joué à Katowice et Grodno.

Les pièces hongroises ont été jouées en fort grand nombre. Ainsi la dernière comédie de L. Fodor *„Le baiser devant le miroir"* fut jouée à Lwów. *„Roulette"* du même auteur parut au Théâtre d'Été à Varsovie, *„Olympia"* de Fr. Molnar fut jouée à Lwów, *„La nuit de flamme"* de Lengyel, *„Catherine II"* de Lengyel et Biro et *„Dzimbi"* de Zagon — à Poznań. Cracovie donna la pièce de Charles Bakonyi *„Le gant jaune"* et celle d'Istvan Mihaly *„J'ai 26 ans"* fut jouée à l'Ateneum de Varsovie, à Lodz, Grodno et Wilno.

A Lodz fut jouée la pièce juive bien connue *„Dybuk"* d'Ansky.

Franciszka Szyfmanówna.

LES PIÈCES POLONAISES EN PROVINCE.

Le répertoire des théâtres de province fait preuve, tout comme au cours de l'année dernière, d'une grande initiative. Plus d'une fois en représentant une pièce inédite, en lançant un jeune auteur, inconnu la veille, les théâtres de province ont devancé la capitale, qui, sous l'influence prépondérante de la crise, se vit obligée de modifier, en une certaine mesure, la ligne tracée de son répertoire.

Nous avons parlé abondamment par ailleurs des nouveautés, peu nombreuses, des auteurs dramatiques polonais, représentées à Varsovie. Nous ne nous occuperons dans le présent article que des premières polonaises dans les théâtres provinciaux, ainsi que des reprises des pièces polonaises, tant à Varsovie qu'en de nombreux théâtres en dehors de la capitale.

A la tête des auteurs dont les premières ont lieu constamment dans les théâtres de province, il faut mettre *Charles Hubert Rostworowski*, un des plus éminents auteurs dramatiques polonais. Dernièrement fut donnée au Théâtre Polski de Poznań la première de sa pièce „*Au but*", accueillie comme toujours très favorablement par la critique et le public. Cette même pièce fut également représentée au Théâtre Municipal de Cracovie, ainsi qu'aux théâtres de Katowice et de Toruń. Les reprises des pièces de Rostworowski „*La surprise*" et „*Le déménagement*" ont eu lieu à Wilno et à Grodno. A Poznań, outre la première de Rostworowski, ont été mises en scène les premières des pièces: de *Markiewicz* et *Fijałkowski* „*Une affaire d'honneur*", de *Marczyński* „*La carière d'une étoile de cinéma*", de *Marynowski* „*Le divorce*", représentée aussi à Toruń; enfin c'est à Poznań également qu'a eu lieu la première polonaise de la pièce de *Brandowski* „*Sarajewo — 1914*", représentée à Vienne l'année dernière.

A Cracovie fut donnée, au cours de la dernière saison théâtrale, la première de la pièce de *L. H. Morstin* „*L'abeille sauvage*" qui ne parut que plus tard sur la scène du Théâtre „Mały" à Varsovie, ainsi que sur celles de Poznań, Wilno, Grodno et Toruń. De même à Cracovie eut lieu la première de la comédie de *Bruno Winawer* „*Le frélon*" qui ensuite fit le tour des théâtres de Varsovie, Poznań, Lodz, Grodno, et Toruń. À Cracovie également eut lieu la première de la pièce historique *d'Antoine Waskowski*: „*Makryna*". Une des plus récentes premières cracoviennes fut la pièce de la poétesse bien connue, Mme *Marie Pawlikowska-Jasnorzewska*, intitulée „*Le froment égyptien*" accueillie avec faveur par la majorité de la presse et par la plus jeune génération du public.

Le théâtre de Lwów fut le premier à mettre en scène l'oeuvre *d'Andrzej Rybicki* „*Ainsi fut-il et ainsi sera t-il*" *(Le jugement)*. A Toruń fut donnée la première de *N. Jezierski* „*L'inventeur*".

* * *

Le plus grand succès des pièces polonaises ce fut certainement l'excellente comédie de *Stefan Kiedrzyński* „*Le bonheur commence demain*", qui, après une brillante carrière à Varsovie, (environ 70 représentations), fit une tournée triomphale à travers les théâtres de Poznań, Cracovie, Lodz, Lwów, Wilno, Grodno, Toruń et Częstochowa. Parmi les anciennes comédies de cet auteur fut reprise à Grodno „*La femme, le vin, le dancing*"; dans cette ville également fut donnée la dernière pièce de Kiedrzyński „*La vie est compliquée*" dont nous parlerons ailleurs.

La pièce *d'Adam Grzymała-Siedlecki* „*Leur bru*", après sa première à Poznań (Théâtre Polski) fut ensuite représentée à Varsovie et Lodz.

„*L'autre nom de l'amour*" pièce de *Stanislas Miłaszewski*, qui avait eu un très vif succès au cours de la dernière saison sur la scène du Théâtre „Nowy" à Varsovie, fut représentée ensuite à Poznań et à Lwów; la dernière pièce de *Georges Szaniawski* „*Le piano*" fut jouée à Poznań; „*La Pépinière*" de *Jean Adolphe Hertz* fut donnée à Poznań et la pièce du même auteur „*Sous les ondes*" — à Wilno. La pièce de *G. Beylin* „*Le mari de mademoiselle*" fut donnée à Poznań. Le drame de *Sophie Nałkowska* „*Le jour de son retour*" fut représenté au Théâtre de Lwów. A Toruń on joua „*Le grand jour*" de *Stefan Krzywoszewski*; dans cette ville de même furent données les reprises: de la comédie de *Sigismond Kawecki* „*Pair — impair*" ainsi que de sa farce „*Papa se marie*". L'intéressante pièce de M-me *Marie Morozowicz-Szczepkowska* „*Le cas de Monique*" qui avait eu le plus vif succès à Varsovie dans l'interprétation de la troupe de la „Reduta", fut représentée à Toruń. A Lwów on joua avec succès „*Le médecin sans gîte*" *d'Antoine Słonimski* et l'Ateneum de Varsovie donna la reprise du „*Nègre de Varsovie*" de cet auteur. Parmi les pièces de *Thadée Rittner* à Cracovie et Lwów fut reprise la pièce „*Les loups dans la nuit*" et à Poznań, Katowice et Toruń „*Jacques le simple*". Le théâtre de Katowice représenta „*Nina*" de *Leopold Kampf* et celui de Toruń „*Le fils du roi*" de *Lucien Rydel*. Le puissant drame

de *Żeromski „Sułkowski"* fut dernièrement représenté au Théâtre de Cracovie et la *„Rose"* de Żeromski — au théâtre de Częstochowa qui, récemment fondé sous la direction du peintre-décorateur connu *Iwo Gall,* se développe d'une façon très prospère et mérita une mention honorable du ministère de l'instruction à l'occasion du concours pour la représentation des pièces de Wyspiański.

Cracovie, Lwów et Poznań ont donné la reprise du vieux vaudeville populaire de *Krumłowski „La reine du faubourg"* et Cracovie en outre celui de *Turski „Les gars de Krowodrza"*. Le Théâtre de Poznań a repris *„Cendrillon"* dans une mise en scène très réussie; ce même théâtre représenta la pièce de *Smólski „Le boxeur errant"* et celle de *Łopalewski „Laisse cela, Amélie"*. Le *„Tsarevitsch"* de *Gabrielle Zapolska* fut représenté au Théâtre municipal de Grodno, qui donna également la pièce de *Czyżowski „Virtuti Militari"*, représentée aussi à Cracovie.

* * *

Parmi les pièces du répertoire ancien et en quelque sorte classique, le nouveau „Théâtre des Artistes" à Varsovie mit en scène la pièce populaire avec danses et chants de *Kamiński* et *Kurpiński „Les Cracoviens et les Montagnards"*, jouée aussi à Cracovie.

Le théâtre de Wilno représenta la pièce de *J. I. Kraszewski „La chaumière hors du village"*, Grodno et Toruń la comédie *d'Abrahamowicz* et *Ruszkowski „Le mari par politesse"* et Katowice la farce de ces auteurs *„Le mariage de Phonphon"*. Le théâtre de Lodz représenta *„La jeune fille-épouse"* de *Joseph Korzeniowski*. Parmi les pièces de Fredro furent représentées: au Théâtre Polski de Poznań *„Les voeux des jeunes filles"* et *„Un grand homme pour petites affaires"*; Cracovie et Katowice donnèrent *„Les dames et les hussards"*, Wilno et Grodno *„La vengeance"*, Toruń *„Oh! que se passe-t-il!"* et le théâtre de Częstochowa *„Monsieur Jowialski"*.

Les *„Aïeux"* d'Adam Mickiewicz furent repris avec succès à Lwów, ou l'on représenta également de Jules Słowacki *„Le rêve d'argent de Salomé"* et *„Samuel Zborowski"*. Cracovie inaugura la nouvelle saison théâtrale par la mise en scène de l'oeuvre poétique de Słowacki *„Fantazy"* et le théâtre de Grodno donna son *„Kordjan"*.

* * *

Il convient de consacrer une mention spéciale, en parlant du répertoire des théâtres en province, aux représentations des pièces de Stanislas Wyspiański. De toutes les villes polonaises c'est Cracovie, ville natale de Wyspiański, qui tient la première place dans ce tournoi en l'honneur du grand écrivain décédé. On y représenta actuellement *„Les Noces"*, la *„Délivrance"*, ainsi que les fragments dramatiques *„Les voeux de Jean Casimir"* et *„Weimar"*. Lwów honora la mémoire du maître par une intéressante mise en scène du *„Retour d'Ulysse"* et d'une scène écrite en marge d'Hamlet sous le titre *„La Mort d'Ophélie"*; Wilno représenta *„Sigismond Auguste"*, de même que le théâtre „Nowy" à Poznań. Le Théâtre „Polski" à Poznań mit en scène *„Acropolis"* qui eut un succès considérable. *„Les Juges"* ont été représentés, outre au théâtre de l'Ateneum à Varsovie, aussi à Lublin, Toruń, Częstochowa et Grodno. *„Les Noces"* furent jouées, outre Cracovie et Varsovie, à Lodz et Bydgoszcz. *„La Nuit de Novembre"* fut mise en scène aux théâtres de Katowice, Toruń et Grodno. Enfin *„Daniel"* fut représenté par la troupe du théâtre du nom de Żeromski à Varsovie, dans une mise en scène moderne qu'il faut considérer comme totalement manquée.

Fr. S.



STANISLAS WYSPIAŃSKI

L'ANATHÈME

TRADUIT DU POLONAIS
PAR A. DE ŁADA ET HENRI POURRAT

PERSONNAGES:

LE PRÊTRE
LA MÈRE
LA JEUNE
LE MAIRE
LE SONNEUR
LE VALET
LA SERVANTE
L'HERMITE
LE CHOEUR DU PEUPLE VILLAGEOIS

L'action se passe au village de Greboszow près de Tarnow.

DÉCOR:

Au presbytère.

Le fond de la scène est tout du long masqué par une maison sur soubassement; devant le logis, jardinet clos d'un lattis. Au milieu de l'habitation porte du corridor ouverte avec vue de part en part; à droite et à gauche, deux fenêtres par quoi l'on voit les chambrettes du curé et dans ces chambrettes, face aux fenêtres, les portes menant vers les pièces qui font suite.

De la porte d'entrée un sentier vient, sur le devant de la scène, à la portette du jardinet, qui, partagé de la sorte en deux, est du côté gauche hérissé de perches d'ou pendent les lambeaux desséchés de fèves grimpantes en passe de périr; devant les fenêtres buissons de passeroses fleuries et éteintes, tout en tiges aux haillons de feuilles rôties par le soleil.

A droite commence une planche de pommes de terre; on voit seulement quelques rangées, et elles s'arrêtent près de la haie d'enceinte; à côte, tout derrière la haie, la grand'route. Sur la gauche, à quelque distance, on voit la petite église de bois ombragée par les rameaux géants des tilleuls. Au fond, derrière le logis du curé, le sol s'élève lentement, doucement d'abord, puis assez raidement, pour finir en une butte, dont la haute bosse se dessine au-dessus du toit de chaume de la maison; par là-bas un sentier tortu s'en va aux champs vers la friche. Le long de la planche aux pommes de terre, il y a des gens du village, hommes et femmes, et ils piochent. La Jeune paraît sur la porte du presbytère et regarde un moment vers ceux qui travaillent.

Ceux-ci, l'ayant aperçue, interrompent la besogne; ils s'arrêtent appuyés sur leurs hoyaux.

LA JEUNE: Hé là-bas, on s'endort sur le travail!
Sus donc! lambins!
Qu'est-ce tant ce binage?
Ce serait-il votre coup d'essai, vieilles gens,
que vous ne savez vous y prendre?
Allons, du coeur à la besogne!

LE CHOEUR: Des mottes caillées franc, — on dirait du caillou
que l'on n'arrive pas à écacher;
pas moyen de les mettre en miettes.

LA JEUNE: Ho, elles se laisseraient bien écacher,
mais que vous tapiez dur! — Barguigneux!!

LE CHOEUR: Habillez-nous ainsi qu'il vous plaira!
La terre s'est butée et ne lâchera mie.

LA JEUNE: La terre est toute souple sous la main de l'homme;
et donc, à qui la glèbe?

Elle descend les degrés du soubassement et s'en vient vers le devant.

Empoignez-moi ces houes! — Quoi? C'est cela,
le bêché d'aujourd'hui? Gâte-besognes!
Jeans-chiens, fainéants!
Des triques, qu'il faudrait, pour vous donner l'avance!

LE CHOEUR: Ça, faites cesse à vos reproches!
Votre cri, la maîtresse, ne sert de rien;
nous aussi n'avons en idée que le travail,
mais, de par le congé de Dieu,
la terre s'est caillée de sécheresse;
voyez comme partout,
tout au long, tant que vont les plates-bandes,
la verdeur dans les tiges s'est fanée.

LA JEUNE: Congé, pas congé,
mots en l'air, radotage!
Et menterie à vous!
C'est vous qui n'avez pas le coeur à la besogne!
Qu'a-t-elle à y voir, la sécheresse?

LE CHOEUR: A quoi bon tant de noise?
Nous sommes bien faits au travail.
Mais puisque vous voilà tant en combustion,
ma foi, nous remercions pour lui!

LA JEUNE: D'autres viendront, allez, car je leur donnerai
deux fois autant qu'à vous!
Ils me le feront bien!...

LE CHOEUR: Menterie à toi, radotage!
Personne ne viendra chez toi
pour ce binage!
Chez vous, céans, le travail porte honte à l'homme!

LA JEUNE: Race de chiens, diseux de mauvais dires!

LE CHOEUR: Race de chiens toi-même et ta portée chiennaille!
Prends-les, toi, tes hoyaux,
et pioche-moi toi-même ton caillou!

Ils lui jettent aux pieds les hoyaux.

LA JEUNE: N'importe où se trouvera bien bon tâcheron;
ils ne font certes pas défaut,
qui nous viendront biner, et pas besoin de vous!

LE CHOEUR: Nul ne viendra, nous ne laisserons pas,
non, nous ne laisserons pas faire, — maudisseuse! —

LA JEUNE: Ça, hors d'ici, rustres hargneux!

LE CHOEUR: Rustre toi-même! Hé, qu'es-tu d'autre?
Tu as induit le monde au mal!
Femme de péché, — Dieu te punira!

LA JEUNE: Hors du champ, langues de vipères!

Du côté de l'église on entend une sonnerie plusieurs fois répétée. Les villageois s'en vont, laissant là le travail; une servante d'entre les gens du curé, qui depuis un moment s'affairait dans le corridor, s'approche de la Jeune.

LA JEUNE: Y crois-tu, toi, aux songes?

LA SERVANTE: Non.

LA JEUNE: N'est-ce pourtant vérité, ces choses du rêve?

LA SERVANTE: Oh si bien.

LA JEUNE: Et comment n'y crois-tu pas, toi?

LA SERVANTE: Hé! parce que moi je ne rêve rien.

LA JEUNE: Tiens...

LA SERVANTE (Elle essaie le sol du piochon.)
Il est recuit, ce terreau, jusqu'à l'âme.
La terre ne lâchera mie. Du caillou!

LA JEUNE: Ma foi!

LA SERVANTE: Et qu'avez-vous rêvé?

LA JEUNE: (Elle se tait. Elle parle):
Rien, — seulement je dois bien me garder
que quelqu'un là ne me maudisse,
car pour le coup deviendrait vérité
ce que m'a fait savoir mon rêve.

LA SERVANTE: Et que vous a-t-il fait assavoir, votre rêve?

LA JEUNE: Cela que lui ne m'a point voulu dire.
Ce sur quoi j'ai défense de le questionner.

LA SERVANTE: Alors il ne devise plus, lui,
avec vous?

LA JEUNE: Il ne fait que se lamenter sur moi;
il ne sonne pas mot, il s'écarte de moi;
et moi, le coeur a failli m'éclater.

LA SERVANTE: Eh bien donc, il faut prendre garde.

LA JEUNE: Promptes sont les gens au mauvais dire;
que coûte aux gens la médisance,
et de faire passer un qulqu'un par les langues?
Vois-je pas comme n'importe quel rien du tout
se jette contre moi! —
Et moi pour autant je devrais trembler,
de crainte qu'il ne me maudisse! —

LA SERVANTE: Ce rêve, vous n'en ferez point récit?

LA JEUNE: Et toi, rien, tu ne rêves
rien?

LA SERVANTE: Ho, une fois couchée, tout échinée,
je dors toujours jusqu'au matin,
comme une souche,
sans que rien me donne frayeur.
Vous entrez en épouvante pour le mauvais rêve?
Il vous a fait assavoir quelque chose?
Dites!

LA JEUNE: Je sais, — ce que je sais!

On entend à nouveau une sonnerie du côté de l'église. La Servante a ramassé cependant les hoyaux jetés à terre et elle les emporte par le corridor, disparaissant de l'autre côté de la maison; la Jeune demeure là un bout de temps, en souci, puis s'en va vers le presbytère, entrant à son tour dans le corridor pour disparaître dans un cabinet.

Du côté de droite, le Valet s'en revient par la grand'route au presbytère; dans le moment, sur la porte, en soutane noire et barrette, avec un livre, le Prêtre sort, se dirigeant vers l'église, le Valet l'arrête, le Prêtre à sa voix se retourne sévèrement.

LE VALET: Je venais demander
comment qu'il faut le mettre en tas, ce bois
qu'on nous l'a acheté.

LE PRÊTRE: On va causer nous deux
d'autre chose, présentement, — écoute, toi,
si tu me vas traîner la nuit
chez les filles du village, dehors!
Fais réparation du tort à Kashka!

LE VALET: ...Ma foi, moi, révérence parler,
je me soucie peu d'elle, Votre Seigneurie.

LE PRÊTRE: Tu as fait tort, répare ta sotte faute.

LE VALET: Si j'ai fauté, elle pareillement!

LE PRÊTRE: La pitié pour l'enfant ne te remuera
pas?
Fais-toi conscience d'arranger tout à ton pouvoir.

LE VALET: Au vrai, elle m'en rompt bien assez
la cervelle.

LE PRÊTRE: Tu mettras tout au mieux en la prenant.

LE VALET: Pour femme? Alors elle me montera
dessus.
Puis, moi je n'en ai pas assez, de bien.

LE PRÊTRE: Ce bien ne fera pas bonne fin, dis-le toi;
elle en a un peu, de mis de côté.

LE VALET: La fine mouche en fait la frime sans
m'attraper.
Et moi, tout mon vaillant sur mon dos, quasiment.

LE PRÊTRE: Bien en prend de causer avec un
finasseur.
Paillard, remets-toi en l'esprit l'horrible Enfer;
tu as vu l'image du Jugement sous le porche;
ton âme, tu l'abandonnes au Diable!

LE VALET: Pourquoi, en l'air, appeler le Mauvais,
comme ça, comme qui dirait, par folleté;
il faut cracher, de crainte de nuisance.

LE PRÊTRE: Le blasphème te grouille dans la bouche!
Des sortilèges? O tête où il fait toujours sombre.
— Tu voulais quelque chose?

LE VALET: ...Que je l'aurais rangé
avec les autre brasses ce bois de sur le char.

LE PRÊTRE: — On te dira, céans, à la maison!
Et ça vous fauterait! Voyez donc!
Il ne redoute pas le châtiment de Dieu!

LE VALET: Ca, je ne l'ai point avancé. La maîtresse
dira qu'en faire de ces brasses de bois?

LE PRÊTRE: Vois à tes affaires! Ne viens pas, toi,
marmonner là devant moi de maîtresse!

Il hèle l'autre qui s'en va.

— Hé! Qu'elles restent! par après on les charroiera.

LE VALET: Où?

LE PRÊTRE: La maîtresse le saura dire.
(Le regardant s'en aller): Est-il empatouillé!

De derrière le logis, à gauche, sort la Servante; elle s'approche du Prêtre, lui baise la main; le Prêtre se retourne vers elle.

LA SERVANTE: Arrêtez, je vous prie, rien qu'un tout
petit mot.

LE PRÊTRE: Quoi encore?

LA SERVANTE: Voici que je serais prête même
à donner pour l'église un peu du mien
pourvu que seulement...

LE PRÊTRE: Tu tracasses sans cesse,
ce qu'une fois j'ai dit, je n'en démordrai pas.

LA SERVANTE: Mais l'enfant, il faut bien qu'il ait
le saint baptême.

LE PRÊTRE: Pour sûr!

LA SERVANTE: Que Sa Grâce, allons, rabatte de sa
colère!

LE PRÊTRE: Je dois agir ainsi, pour que ce soit leçon!
— Un bâtard!

LA SERVANTE: Ah! bon! Tant d'embarras?
Et d'autre marmots se pavanent baptisés,
bien que tout mêmement bâtards...

LE PRÊTRE: Tais-toi!

LA SERVANTE: Je dois!
J'ai déjà bien assez pleuré jusqu'à cette heure.

LE PRÊTRE: Te l'es-tu pas cherchée toi-même, cette
peine?

LA SERVANTE: C'est que je veux purifier l'âme de
l'enfant.

LE PRÊTRE: Oui, oui, c'est là le point!

LA SERVANTE: Alors, vous êtes consentant?

LE PRÊTRE: Je permettrai.

LA SERVANTE: Dieu vous le rende!

LE PRÊTRE: Les hommes procréent
en aveugles,
par le péché un chacun est souillé
tant que l'esprit de Dieu ne le conforte pas.

La Servante s'en va toute joyeuse; du côté de la clôture de l'église s'approche le Sonneur; le Prêtre le hèle d'un ton sévère.

LE PRÊTRE: Qu'aviez-vouz à sonner les cloches de
la sorte?
Pourquoi cela?

LE SONNEUR: Au petit jour?

LE PRÊTRE: Ne me fais pas du fin! Qu'as-tu à te
tapir?
De qui donc cette belle idée?

LE SONNEUR: Le maire m'a demandé.

LE PRÊTRE: Mais le maire n'a pas à se mêler des
cloches!

LE SONNEUR: Le maire eut des raisons.

LE PRÊTRE: Et toi tu étais chaud
au tapage.

LE SONNEUR: Il s'agissait de mander la commune,
alors j'ai sonné le tocsin.

LE PRÊTRE: Tu dis le tocsin?

LE SONNEUR: Que la sécheresse devient calamité.

LE PRÊTRE: Baste, je ne vais pas, moi, vous en
chanter pouilles,
et alors la commune?

LE SONNEUR: Elle se réunira là,
à l'échalier, et céans se présentera
devant le prêtre, pour une requête.
LE PRÊTRE: Pour de nouvelles oraisons.
LE SONNEUR: Des oraisons, puis peut-être autre chose...
LE PRÊTRE: Et pourquoi le maire m'évitait-il, hier?
LE SONNEUR: C'est qu'il a envoyé avant-hier, à la nuit,
voyez-vous, Votre Grâce, à l'hermitage,
vers l'Homme des aumônes.
LE PRÊTRE: Pourquoi ça?
LE SONNEUR: Pour qu'il nous vienne et conjure le mal.
LE PRÊTRE: Qui? Ce sorcier! — Des magies, des sorcelleries!
Là, sous mes yeux, au seuil de cette église
d'où montent les prières de la Sainte Foi!
Abjection! —
LE SONNEUR: L'hermite, un homme tout sainteté.
LE PRÊTRE: Il connaît et pratique la magie.
LE SONNEUR: Que Votre Grâce ne le réprouve pas.
Un homme, je dis,, tout sainteté; pénitente
est sa vie, là-bas, dans la chapelle forestière;
aux gens, souventes fois, il a porté secours,
bien qu'ils eussent perdu leur foi en l'assistance.
LE PRÊTRE: Et pourquoi donc doit-il venir, présentement?
LE SONNEUR: Pour cette sécheresse qui réduit tout à rien;
Pour le soleil qui nous rôtit tout de son feu.
LE PRÊTRE: L'Église prie, — mais c'est l'Ire de Dieu,
Sur ce peuple mutin, ce peuple impénitent,
ce sont ses anathèmes. —
LE SONNEUR: Ils vont venir tous maintenant;
et je désirais dire cela, que le prêtre
permette que les choses se fassent.
LE PRÊTRE: Ca, jamais!
Je défends magies et sorcelleries,
je les défends aux glorieuses portes du temple!
Et pour toi, moi, j'ai l'oeil sur toi,
car tu pratiques les commères
qui rôdent par ici prédisant l'avenir;
les têtes des paysans leur en tournent
et dans ces tentations les coeurs s'enivrent;
la voilà, votre foi?
LE SONNEUR: Voyez-vous, Votre Grâce, c'est que tout cela,
ces façons de faire, de conjurer,
c'est notre foi de dans les temps.
LE PRÊTRE: Foi de païens, — ô Christ! —
Je porterai plainte devant l'évêque.
LE SONNEUR: Eh bien, je ne sais pas ce qu'il y aura,
quand l'évêque viendra, voyez-vous, votre Grâce...
LE PRÊTRE: Il y aura son anathème sur le bourg.
LE SONNEUR: Pour les gens, c'est tout un, sans celui de l'évêque,
l'anathème de Dieu leur est assez déjà, —
mais pour d'autres, il en ira pis. —
L'évêque apprendra...
LE PRÊTRE: Quoi?
LE SONNEUR: Par des plaintes.
LE PRÊTRE: Assez!
LE SONNEUR: Ma foi, c'est vérité!
Ah, j'avise — le maire qui amène son monde.

Le Maire entre, faisant signe à la foule de s'arrêter derrière la clôture du cimetière et de l'église.

LE MAIRE: Votre Grâce nous écoutera peut-être?
LE PRÊTRE: Ah! le maire! — Une affaire devant moi?
LE MAIRE: Affaire, pas affaire.
LE PRÊTRE: Asseyez-vous.
LE MAIRE: Je resterai debout.
LE PRÊTRE: Qu'y a-t-il?
LE MAIRE: Comme qui dirait une plainte.
LE PRÊTRE: Alors, déduisez-la.
LE MAIRE: Que par le village courent
des histoires.
LE PRÊTRE: Des racontars!
LE MAIRE: En leurs racontars ils feront bien naître
d'une brebis blanche un bouc noir, ces caqueteurs;
je dirai que paysan, quel qu'il soit,
tournera mal par de mauvais exemples.
LE PRÊTRE: Vous êtes donc en office?
LE MAIRE: Je dis, comme ça, que
pour la Saint-Jean d'été, maintenant, il y aura
quasiment une grande année
que ces deux amoureux se sont couplés céans
à la cure.
LE PRÊTRE: — Je sais, et je les en reprends sévèrement.
LE MAIRE: Seulement
la commune entend que cela change,
car ce ne change pas, bien que le prêtre parle.
LE PRÊTRE: Du bouc rétif, comment venir à bout,
que faire? des chardons sauvages!
LE MAIRE: Oui, le chardon prend son croît à vos seuils;
pour l'arracher, il faudrait une main solide,
car ce n'est pas ce qui manque, ces ronces.
LE PRÊTRE: Vous parlez de qui, — vous, le maire?
LE MAIRE: De Kouba et de Kashka.
Qu'il y a chez Kashka un enfant sans baptême,
et que Kouba ne fait point épousailles.
Les gens content...
LE PRÊTRE: Vous rapportez!
LE MAIRE: Qu'ils ont pris exemple sur vous.
LE PRÊTRE: Voilà de noirs et de gros mauvais dires.
LE MAIRE: Comme Dieu m'est vivant, j'en ai regret
de devoir parler tel langage,
mais voyez, Dieu nous voit, c'est mal, ce qui se passe
LE PRÊTRE: Paix-là! rien de vous à moi, la commune!
Pour ce qui est de moi, Dieu jugera.
LE MAIRE: Pour ce qui est des siens, l'aîné répond,
il faute double quand il faute.
LE PRÊTRE: Ne me débitez pas des jugements en l'air,
ils ne sont pas vôtres, les procès de l'âme.
Du nôtre, nous ne laisserons nul se mêler!
LE MAIRE: Eh bien, donc, Votre Grâce, il est triste pour nous
que nous connaissions mieux que vous ce qui est vôtre!
LE PRÊTRE: Je vous houspillerai pour cela, vous si prompts
à me juger, ô pauvres rustres.
LE MAIRE: Votre Grâce est bien des nôtres, pourtant,
alors cette tache sur nous, ce nous est honte.
LE PRÊTRE: Ah! Dieu vous châtiera, gens sans pitié.
LE MAIRE: Vous, la faiblesse à tous les coups vous perd;
il n'est bruit que de vous dans les dires des gens,
et dans l'endroit pas un seul...qui vous aime!
Sans cesse, quoi, vous semoncez le monde
vous régentez en bien haut ton, — et qui vous écoute?

LE PRÊTRE: On est plus chaud à écouter l'esprit mauvais;
l'esprit mauvais qui vous brouille les âmes.
LE MAIRE: Écoutez donc — cette sécheresse
qui depuis tant de jours dessèche tous nos champs,
hein, Votre Grâce, qu'est-ce?
LE PRÊTRE: L'anathème sur vous!
LE MAIRE: Mais de par vous!
LE PRÊTRE: Dieu!
Vous me fendez le coeur, de contrition.
— — — — — — — — — — — —
Je récite les oraisons, Dieu changera.
LE MAIRE: Dieu changera quand et quand son vouloir.
Dévêtez ce que vous avez pris de terrestre
sur vous!
Rejetez-le loin par les champs!

Entre l'Hermite, en froc de bure de l'ordre de Saint-François, ceint d'une corde nouée; un vieillard tout blanc à demi-voûté, nu-tête et complèment chauve; les yeux enfoncés et comme ne voyant pas. — Derrière lui viennent en foule la commune, les anciens, gros paysans et pauvres métayers.

L'HERMITE: Bonjour à vous, la commune, et à vous, le Maire...
LE PRÊTRE: D'où m'arrivez-vous en mon logis?
L'HERMITE: De loin, de loin, ce me paraît,
de ce monde là-bas où l'âme
ainsi qu'une étoile s'embrase.
LE PRÊTRE: Sachez donc que l'église dénie son permis
à ces pratiques que vous faites.
L'HERMITE: Malheur, pasteur, à qui porte condamnation,
réprouvant comme erreur ce que de siecle en siècle
honore et par sa secrète frayeur vénère
la mémoire de l'homme.
LE PRÊTRE: Il n'est qu'un seul Honneur, qu'une seule Frayeur;
c'est l'Honneur de l'Église et la Crainte de Dieu.
L'HERMITE: Dieu, donc, l'envoie, la frayeur mystérieuse,
et pour qui est en faute elle est prémonition,
bien qu'à celui-là, déchirer les sombres rets,
et regarder la Vérité au fond des yeux,
et avouer sa faute, soit difficile.
LE PRÊTRE: Que dites-vous?
L'HERMITE: Je dis que je sais d'où vient la désolation
qui gâte là vos champs de ses chaleurs;
je dis, moi, que la Foudre est proche!
LE PRÊTRE: Vous voulez, je vois bien, vous faire jouet de moi
par ces mystères?
L'HERMITE: Je dis que tu connais la frayeur mystérieuse,
toi-même qui te fais ici par tes paroles
jouet de cette gent.
LE PRÊTRE: Je repète le Verbe en Dieu des Livres divins
qui en mes mains sont déposés
scellés de leurs sept sceaux.
L'HERMITE: Le sceau de ces mystères a été rompu;
au-dessus de ton sort vient d'être placardé
le feuillet des jugements de Dieu.
LE PRÊTRE: Tu oses l'alléguer, sauras-tu l'établir?
Creuses tes imaginations et creux tes dires,
et je prends ta tête en pitié, vieil homme.
L'HERMITE: Gémis sur toi, non pas sur moi,
tu as rompu tes voeux, tenté par le Malin;
ce propre jour tu connaîtras le châtiment.
LE PRÊTRE: Je ne crains guère menace de va-nu-pieds.
L'HERMITE. Et je suis là, moi, seulement pour toi.
LE PRÊTRE: Ce n'est pas moi qui t'ai mandé, mais la commune
tout feu pour écouter ces vieux pères de campagne.
L'HERMITE: Que je vous sois venu, c'est là mon assistance;
elle n'est rien de plus, — mais ta prompte querelle
ne m'a pas laissé dire...
LE PRÊTRE: Que veux-tu donc, — à l'instar d'un devin —
faire un prône?
L'HERMITE: Patience, je dirai, et tu en trembleras
car en ces maux sont cachées des vérités telles
que si, avec des filets on les en ramène,
le coupable, à les voir, se trahira lui-même.
LE PRÊTRE: Qui, ce coupable? Et où tout cela mène-t-il?
Tu es venu pour déduire d'où vient cet anathème,
et d'où cette brûlante sécheresse.
La misère, nous la voyons apertement;
mais, bien que tu te vantes d'en connaître les causes,
tu ne parles pas clair.
L'HERMITE: Il faut que grandes soient ces fautes
devers lesquelles s'étend le bras de Dieu;
et pas besoin de chercher tant au loin,
elles sont là! — et vous crèvent les yeux!
LE PRÊTRE: Une oppression me barre l'haleine,
maîtresse de mon souffle.
...qui est-il, ce coupable?
L'HERMITE: Qui? Toi-même!!
. . . .
— Il faut que sous le bleu suffoquant de la nue
la fumée monte en colonne d'offrande,
que l'élément du Feu né de la Terre,
s'aille confondre à la chaleur céleste,
— jusqu'à ce que la voûte ardée par le soleil
soit voilée tout de deuil par ces nuées fumeuses.
Accoupler quatre boeufs aux cornes noires,
et deux brasses de lourdes souches
leur faire charroyer sur un champ écarté,
en jachère, et vide,
et d'où ne se voient pas les maisons du village.
LE PRÊTRE: Tais-toi, maudit!
L'HERMITE: Mais bien toi, le maudit!
qui portes à ton front marque de l'anathème!
LE PRÊTRE: Quelle marque?
L'HERMITE: La Peur.
LE PRÊTRE: Tais-toi, horreur!
Les Prières ranimeront l'esprit divin.
L'HERMITE: Dieu n'écoute plus tes prières.
LE PRÊTRE: La Repentance encor pénétrera les cieux.
L'HERMITE: Vois, pour toi, la pitié des cieux demeure sourde,
la Perdition menace avec la Sécheresse!

Il sort, et les paysans s'écartent devant lui; il s'en va vers l'église.

LE PRÊTRE: Vous me fendez le coeur de contrition,
mon sort devant mes yeux penche dans la Balance,
et mon Bonheur fait mirage devant mes yeux...
LE CHOEUR: Dévêtez ce que vous avez pris de terrestre
sur vous, rejetez-le loin par les champs!!
LE PRÊTRE: Anathème sur moi! —
O Destinée! Ce destin! ce destin! —
LE CHOEUR: I. Le terroir se dessèche,
la glèbe se craquèle,
le bel épi se va fanant,
c'est le bras rigoureux

des jugements de Dieu;
le coeur nous transit d'épouvante.
II. Les rayons brûlent, brûlent,
enflambés jusqu'à l'âme,
le soleil est comme en folie,
signe calamiteux
des jugements de Dieu
qui d'en haut nous vomit ses flammes!
III. O Juge effrayant,
relâche ton ire
et accomplis notre espérance.
Comme tu nous baillais tes dons en abondance,
dispense la Merci à notre Repentance,
je suis là, pécheur, à gémir.

LE PRÊTRE: Purifie mon âme, ô Dieu saint,
vers toi j'élève ce coeur;
et le Mal, ton Pouvoir le surmontera bien.
Miséricorde, je t'en prie.
Je suis entré dedans le tourbillon
des manquements de l'homme
et j'ai vécu longtemps dans les souillures,
tout contrit vers toi j'élève le front,
confesse-moi comme ton serviteur.
En des désirs brutaux le sang m'a emporté
à des liaisons qui me garrotent,
et me voilà pareil à ces gens mis aux fers,
moi qui devais être ton bouclier.
Mais, ô Père! regarde au secret de mon coeur;
arrache de ce coeur les serpents du péché,
pitié, dans l'amertume et les sanglots, pitié...
Toi qui mis le reniement de Pierre en oubli,
voire la trahison de Judas l'Iscariote,
dispense l'indulgence, épanche la merci!

Les dernières paroles, il les dit agenouillé; puis il se lève et s'en va, la tête baissée, vers l'église.

LE CHOEUR: Il faut que grandes soient ces fautes
devers lesquelles s'étend le bras de Dieu.
Il s'agenouille et supplie vainement,
Dieu n'entend plus ses prières stériles,
et la pitié des cieux pour nous demeure sourde,
la Perdition menace avec la Sécheresse;
. . . .
Où trouver assistance, que faire?

LE MAIRE: Faire ce qu'a enjoint l'homme de la forêt.

LE CHOEUR: Le prêtre va tancer et nous en réprouver.

LE MAIRE: Il faut en hâte et pendant que pour la minute
le prêtre est à l'église,
accomplir tout, vitement!

LE CHOEUR: Accoupler quatre boeufs aux cornes noires;
et deux brasses de lourdes souches
leur faire charroyer loin sur un champ écarté,
en jachère, et vide,
et d'où ne se voient pas les maisons du village.

LE MAIRE: Je sais pareil champ le long de la route,
des éteules en friches,
envahies de longtemps par les mauvaises herbes,
le champ de la cure.

LE CHOEUR: Oui, là-bas; le chiendent y pousse dru;
depuis nombre d'années on n'y laboure pas.

LE MAIRE: Il nous faut prendre et souches et fagots,
les lier de paille
et apprêter toute sorte de bois.

LE CHOEUR: Il ne permettra pas qu'on se serve du champ.

LE MAIRE: Il faut faire au vouloir d'un autre.
Tout maintenant
accoupler les deux attelages;
et chacun du sien quelques arbres
jusqu'à tant qu'on ait ramassé deux brasses;
il faut bien honorer la Foi ancienne;
le prêtre, il n'y a pas à l'écouter.

LE CHOEUR: Et chacun du sien quelques arbres
jusqu'à tant qu'on ait ramassé deux brasses;
il faut bien honorer la Foi ancienne;
au-dessus du prêtre est le doigt de Dieu.

La Jeune est sortie du corridor, et, arrêtée entre les vantaux qu'elle a ouverts à moitié, elle écoute depuis un instant.

LE CHOEUR: Il faut faire au vouloir d'un autre:
accoupler les deux attelages,
et charrier deux brasses à ce champ là-bas,
sur la friche.

LE MAIRE: Trêve de propos, — un quelqu'un entend.

LA JEUNE: Ho bien, vous parlez en assez haut ton.

LE MAIRE: Toi qui te souilles d'une honte impudique,
tu ne ferais que bien, la fille, de te taire.

LA JEUNE: Allons, voilà que le maire s'en prend à moi
parce que ça ne vous va pas que j'ai percé
ce qui se trafique céans.

LE MAIRE: Il se trafique de l'ennui pour vous;
il se trafique que je te semonds
de taire ce que tu as entendu;
car il convient que l'offrande se fasse
sur la champ dessus dit, celui-là de la cure.

LA JEUNE: Oui, faites votre compte que j'obéirai,
puisque vous êtes un matois, qu'il vous suffise;
moi, je dirai tout.

LE MAIRE: Nous ferons nos besognes;
toi, l'accrêtée, tu portes haut la crête;
mais quand tu traîneras comme mendiante,
car on te chassera d'ici,
pour le coup tu te souviendras de ta bêtise,
et du péché et de la coulpe.

LA JEUNE: Il est aisé d'habiller les fautes d'autrui,
et vous y êtes portés, mais prenez garde
de devenir la cause
de quelque malheur pour des gens!

LE MAIRE: Il se fait temps que tu prennes raison
et loin d'ici t'en ailles par pays!

LA JEUNE: Je m'en irai quand en viendra saison;
ce sera vous, alors, qui demanderez où?
Tout cela n'est pas votre affaire.
Qui sait, sur les chemins pour y chercher du pain!
Et peut-être que j'ai déjà compris
tant soit peu de ces dires;
seulement, moi je me sens butée dur
à me défendre jusqu'au bout,
et donc toutes les remontrances,
loin et de tout mon coeur je les rembarrerai;
vous m'êtes aujourd'hui, déjà, vous, là, le maire,
le second porte-parole du sort,
alors qu'est-ce qui doit se faire?

LE MAIRE: Deviser avec toi, c'est honte à qui s'y prête,
ne t'enquiers pas sur qui le châtiment de Dieu.
Il n'est pas loin, l'effet de l'anathème.

LA JEUNE: L'anathème?

LE MAIRE: Qui gâte nos guérets par cette sécheresse,
tant que nos blés périssent de chaleur.

LA JEUNE: De ces calamités qui donc ça serait cause?

LE MAIRE: Celui-là dont les oraisons montent en vain
devers le ciel embrasé de soleil.

LA JEUNE: Les oraisons sont donc stériles? Dieu n'entend plus
celui-là dont les oraisons montent en vain
devers le ciel embrasé de soleil?

LE CHOEUR: Ha, la pitié des cieux demeure sourde,
la Perdition menace avec la Sécheresse?
Une offrande, il le faut, une offrande!

La commune avec le Maire s'éloigne; quand ils se sont dispersés, on voit, demeuré devant le presbytère, le Sonneur qui regarde la Jeune, et s'apprête pareillement à s'éloigner.

LA JEUNE: Partis,
écoutez, vous, le vieux,
Une oppression me barre l'haleine,
maîtresse de mon souffle.
Quelle offrande?
LE SONNEUR: Un bûcher sur la friche,
qu'il faut brûler.
LA JEUNE: Et après, quoi?
LE SONNEUR: Les champs seront sauvés de cette sécheresse
et le blé de ce feu.
LA JEUNE: Le feu brûle, si faut-il qu'il en aille ainsi,
et cela passera quand Dieu y mettra fin.
LE SONNEUR: Le feu, la main même de Dieu l'allume,
la sécheresse vient de Dieu.
LA JEUNE: Oui — mais pourquoi si rude châtiment?
LE SONNEUR: Pour le péché.
LA JEUNE: De qui?
LE SONNEUR: Du prêtre!
LA JEUNE: A moi le péché et à moi la peine!
Donc, eux, — ils veulent — quoi?
LE SONNEUR: Dresser le bûcher et le brûler sur la friche.
LA JEUNE: Et vous pensez que cela aidera?
Voyons?
LE SONNEUR: Cela que le bois soit brûlé?
LA JEUNE: Eh oui, bien sûr. — Rien que du bois en offrande?
LE SONNEUR: Le dit est tel de ce que veut la Foi ancienne.
LA JEUNE: Pourquoi le prêtre alors dénie-t-il son permis?
Qu'est-ce bien que du bois se brûle?
Dites?
LE SONNEUR: Je le pense pareillement; — aidez-nous donc,
vous, — à faire ce qu'il convient,
et le malheur vous en évitera peut-être.
LA JEUNE: Alors il est pour moi, le Malheur.
LE SONNEUR: On le dit.
LA JEUNE: Que si l'offrande se doit faire,
que si Dieu même envoie ces châtiments,
du moment que l'ancienne Foi veut un bûcher
et que vous tous me dites cause de ces maux
pour m'être ainsi dans la faute souillée
d'un péché tout mortel,
peut-être alors de moi qu'il faut l'offrande?

Le sonneur s'en va; par côté s'affaire le Valet qui attend seulement que le Sonneur s'éloigne pour s'approcher de la Jeune.

LA JEUNE: Ecoute un peu, Kouba, il m'irait fort
de savoir ce que le Maire va entreprendre.
LE VALET: Ah oui, de fait aussi on chuchote de vous force choses,
mais vous ne savez pas touchant quoi.
LA JEUNE: Mieux de moi-même je sais ce que je sais,
qu'importe leur parlage; il y a cela d'autre
que je sais.
LE VALET: Que Kashka, qui m'a malmené
devant le prêtre rapport à ce baptême,
a dégoisé...
LA JEUNE: Il se peut! Et cela t'est échu à bon droit.
LE VALET: Eh bien, non à moi, mais à vous; elle braillait
que vos petits, quoi, se pavanent baptisés,
alors que le sien traîne au rebut,
elle leur voulait mal aux vôtres, devant lui.
LA JEUNE: Aux miens? Du mal?
Cette chienne des rues!
LE VALET: Et jetant l'huile sur le feu du tout son coeur.
LA JEUNE: Et je garderais pareil être?
LE VALET: Et quoi, rien de tout;
une mauvaise langue en peut faire, du mal.

Le Valet se retire, ayant aperçu la Servante, contre qui, violemment, se tourne la Jeune.

LA JEUNE: Alors donc, toi, céans, devant les maîtres,
tu médiras de moi? Fille de rien!
De ce que mes enfants profitent!
LA SERVANTE: Vous êtes toujours et partout à écouter
LA JEUNE: O guenipe, ô souillon,
c'est donc ainsi qu'on revaut son manger?
LA SERVANTE: Hé, je suis là, non pas gratis, mais pour l'ouvrage.
LA JEUNE: Gare ça, toi, devant mes enfants.
LA SERVANTE: Le mien passe premier quand j'ai à le défendre.
LA JEUNE: Trousse-moi ton baluchon, et dehors, je te chasse!
LA SERVANTE: Voyons, remettez vos esprits,
maîtresse, — pardonnez une sotte parole.
LA JEUNE: Ce t'était dû de longtemps, — chienne!
LA SERVANTE: Mais n'habillez donc pas les gens,
et vous, qu'êtes-vous bien?
LA JEUNE (*Elle la frappe*): Voilà pour toi, traînée.
LA SERVANTE: O Jésus! (*Elle tombe par terre*).
LA JEUNE: Ramasse-toi pour filer, allons, — ouste!
Va t'en faire le saut où tu voudras.
LA SERVANTE: Dieu est en haut!
qui gardera mémoire de ce tort qu'on me fait.
LA JEUNE: Tu te les es, ces torts, toi-même mitonnés,
et sur ta propre peau c'est temps que tu les sentes!
LA SERVANTE (*Se relevant*): Sois, toi et tes enfants, maudite!
Que tu as su chavirer tout mon sort.
LA JEUNE: Lâche!... Qu'a-t-elle dit, — ô Mère Sainte!

Quand la Servante a déguerpi, la Jeune demeure là comme immobilisée, puis par le sentier elle s'avance jusqu'aux portettes du jardinet, qu'elle ouvre. Et elle recule... muette, car tout d'un temps ouvre les mêmes portes une vieille femme à demi voûtée, — en fichu noir tiré sur les yeux, — qui pour marcher s'aide d'un bâton. La vieille s'avance, heurte du bâton contre la haie, entre dans le jardinet: la Jeune recule devant elle.

LA MÈRE: La même maison, le même clos.
LA JEUNE: Chercheriez-vous quelqu'un? — Vous vous reposerez?
LA MÈRE: Tant de planches de fleurs et comme elles poussaient!
Qu'ont celles-ci à s'étioler jusqu'aux racines?
LA JEUNE: La sécheresse nous gâte le bien.
LA MÈRE: Comme cela, vous êtes peut-être d'ici,
vous, la jeune?
LA JEUNE: Eh oui, d'ici, et vous d'où, bonne mère!
LA MÈRE: Vous venez de dire juste, la belle;
le maître qui céans a demeurance
est mon mien fils.
LA JEUNE: Le desservant?
LA MÈRE: Cinq ans
que je n'ai point vu le fils; et c'est bien long;
il a écrit, là-dessus donc j'ai fait voyage.
LA JEUNE: C'est vous, la mère, vous.

LA MÈRE: Eh oui, je m'atourne à la campagnarde, car je fais le travail des champs.
Et vous êtes depuis longtemps ici?
LA JEUNE: ...Le coeur me saute.
LA MÈRE: Vous êtes si mignonne, et honnête, et gentille,
— êtes-vous mariée?
LA JEUNE: Déjà venue,
LA MÈRE: Parlez donc!...
LA JEUNE: ...Le coeur me pèse.

La Jeune s'enfuit, se cachant dans le corridor, inquiète, effrayée. Le Valet arrive de vers l'église, et s'approche de la vieille.

LE VALET: Sa Grâce vient dans l'instant.
LA MÈRE: On a fait
déjà nouvelle...?
LE VALET: La messe tirait à sa fin tout juste...
LA MÈRE: On a dit
...au fils, au prêtre, à Sa Grâce,
que la mère?
LE VALET: Qu'elle est arrivée en visite!
Vous êtes comme nous, la maîtresse, des champs?
LA MÈRE: Bien sûr, le fils est mon orgueil, voilà!
LE VALET: Et vous nous resterez quelque peu...?
LA MÈRE: Dame, je verrai.
Mais qui donc est cette belle jeunesse
qui m'a là donné le bonjour?
LE VALET: Eh bien, la Jeune,
qui est venue, — et qui est restée.
LA MÈRE: Elle se met en frais à coup sûr pour un jeune,
elle guigne quelque mari, — hein?
LE VALET: Baste pour ça.
Ce n'est pas moi qu'elle guigne, toujours.
LA MÈRE: Elle a déjà son affaire?
LE VALET: Eh, entendez-moi donc, — le sang n'est pas de l'eau.

Il se retire sous le mur du presbytère et puis s'en va; car au même moment le Prêtre arrive en hâte de l'église; déjà il est auprès de la Vieille, et lui baise la main. La Vieille le prend dans ses bras tout penché.

LE PRÊTRE: Mère, maman! Que cela est donc doux de vous donner là le bonjour.
LA MÈRE: De vrai, pourtant, il me faudrait être fâchée;
même pas me déchagriner avec des lettres.
LE PRÊTRE: C'est difficile d'écrire.
LA MÈRE: Et d'où venait cela,
Que c'était facile jadis?
LE PRÊTRE: Eh bien, le coeur sans doute m'a manqué.
LA MÈRE: Il est vrai que l'écrit, c'est, quelqu'un d'autre
qui le lit; moi, je ne suis pas savante;
mais André sait, lui, ton cadet;
et c'est toujours une parole, une nouvelle,
je suis là à l'espérer comme l'oiseau bleu.
LE PRÊTRE: Comment est votre santé? Et le frère? — déjà grand?
LA MÈRE: Il se pourrait, quelque beau jour, qu'il vienne ici.
LE PRÊTRE: Chez moi, vous voulez dire? — Pas cette année?
LA MÈRE: Que non; — tu auras plaisir à être avec lui.
Le gars aime l'honneur, il a bien profité,
et les choses se sont éclaircies dans sa tête,
il ne porte pas honte.
LE PRÊTRE: Étudie-t-il?
LA MÈRE: Il étudie,
Il veut se faire prêtre.
LE PRÊTRE: Et vous, qu'en dites-vous?
LA MÈRE: Voilà que les filles tournent autour de lui comme mouches d'été, au point que moi, j'ai peur.
LE PRÊTRE: De quoi?
LA MÈRE: Oh! je devise, et pour autant j'aurais voulu
que lui s'en prenne à son petit domaine,
car je pourrais voir encore les enfants,
peut-être, de son mariage?
LE PRÊTRE: Il va sur ses combien, le gars?
LA MÈRE: Déjà, ou peu s'en faut
il doit avoir seize ans; comme toi, oui, tout comme,
je me souviens quand tu avais cet âge,
alors tu étais encor plus bouc que ton frère.
LE PRÊTRE: Maman!
LA MÈRE: Qu'as-tu donc à être ainsi à la gêne?
Est-ce que tu te sens fâché?
LE PRÊTRE: J'ai crainte pour le frère,
mieux, je pense, serait qu'il labourât la glèbe,
au lieu de... — que voulais-je donc dire, — ...
LA MÈRE: Peut-être bien, — peut-être bien,
Mais toi tu as l'air tout déconforté;
qu'est-ce donc que tu as glissé dedans ta lettre,
c'est là ce qui m'a fait venir.
LE PRÊTRE: Plus tard je vous dirai.
Vous voilà pour cela...?
LA MÈRE: Vous avez oublié,
de vrai, mon fils, ce que portait l'écrit;
je l'ai pris avec moi et je l'ai là caché,
sous mon corsage.
LE PRÊTRE: Non pas. Je sais, je connais, je dirai.
Mais seulement plus tard.
LA MÈRE: C'est donc si dur à dire?
LE PRÊTRE: Il faut d'abord, maman, me faire la promesse...
LA MÈRE: Mais bien sûr...
LE PRÊTRE: Que vous pardonnerez,
que...
LA MÈRE: Mon fils...
LE PRÊTRE: Mère, prends mon sort en pitié.
LA MÈRE: Peut-être vais-je apprendre du malheur?
LE PRÊTRE: Le malheur s'est ouvert ce coeur; il l'accable, le brise.
LA MÈRE: Ce coeur? il le brise?
LE PRÊTRE: Entrez.
LA MÈRE: Je m'assois là; — oh, rien, la route
m'a fatiguée, — les jambes ne me portent plus.
LE PRÊTRE: Ho, j'avais oublié de faire préparer
la réfection; mais voici qu'on la sert;
On apportera tout ici; je m'en irai,
un instant, déposer ces habits consacrés
et le missel.
LA MÈRE: Tu as l'air si honnête,
dans cette robe, et que cela te va,
doublé de soie, de si bonne façon,
c'est la première fois
que je te vois là dans ton clos,
en ton domaine!
Tout fait contentement, ta vie, ton bien, ton sort.
LE PRÊTRE: Le Sort change à la volonté de Dieu.
LA MÈRE: Je n'avais autrefois qu'à aller à la ville,
aux écoles, alors tu m'étais plus voisin.
LE PRÊTRE: Ainsi tout ce qui fut s'éloigne,
ainsi fuit vitement, de plus en plus rapide,
le passé sans retour.
LA MÈRE: Aujourd'hui te voilà curé, Dieu permettra
que peut-être plus haut je te voie te pousser.
LE PRÊTRE: Je ne désire pas, — mère — j'en fais l'aveu,

la faiblesse est en lutte avec moi dans mon âme;
et pour moi déjà cette étoile des étoiles ne brille plus!
Car moi, voyez-vous, moi...

LA MÈRE: Grand Dieu!...

LE PRÊTRE: Je me suis couvert d'une souillure honteuse!
Permettez-moi de m'en aller.

LA MÈRE: ...Tout est noir à mes yeux...

Le Prêtre achève les dernières paroles tout en s'éloignant de la Vieille; sur le seuil du corridor il s'agenouille, le visage tourné vers sa mère, et le doigt posé sur les lèvres, penche la tête sous la honte; puis il écarte les bras, les posant sur l'embrasure de la porte, comme s'il voulait, du signe saint du silence, protéger toute sa maison; après quoi, vite, il se lève et s'en va. La mère n'est pas encore revenue de son étonnement que l'on entend dans le corridor la voix impérieuse de la Jeune; elle paraît sur le seuil, tout derrière elle le Valet porte une table.

LA JEUNE: La table sous l'auvent!

LE VALET: Ici, que je la place.

LA JEUNE: Tu porteras les chaises du salon!

LE VALET: Deux chaises!

LA JEUNE: Trois!

LE VALET: Comment trois?

LA JEUNE: Voyez-vous! Ce ne te convient peut-être pas?
Bougonne seulement!

LA MÈRE: Hé, vous avez tout à fait la gouverne.

LA JEUNE: Je prends soin.

LA MÈRE: Vous êtes céans dame de maison?

LA JEUNE: On me dit que vous demeurerez avec nous?

LA MÈRE: Je ne vous ferai pas compliment de cela,
qu'étant une jeunesse, ici vous soyez seule.

LA JEUNE: Peut-être que quelqu'un m'a noircie devant vous?

LA MÈRE: C'est vous qui prêtez flanc, vous-même à moi,
s'il y a quelque vérité dans le reproche.

LA JEUNE: Vérité; la vérité; je répondrai pour elle.

LA MÈRE: Hé, vous avez bonne langue; étant jeune,
pas étonnant que vous alliez de la façon;
mais ce n'est point céans qu'est votre demeurance,
cherchez ailleurs.

LA JEUNE: D'où donc vous voilà-t-il si prompte?
Qu'avez-vous à me dire? et me connaissez-vous?
Est-ce que vous savez ce qui me tient ici?
Ce qui me lie!!! et avec qui!!?

LA MÈRE: Autant que je le sache, il n'y a pas céans
d'amant pour toi!

LA JEUNE: Moi, me vouloir chasser?
Et cela vous, qui, je croyais, un jour
prendriez mon propre parti
pour mes enfants!!

LA MÈRE (Criant): Enfants de qui?!!

LA JEUNE: Il vient, qu'il ne vous le cache donc pas!

Elle achève les derniers mots courbée devant la Vieille, s'agenouille presque, et, ayant entendu des pas dans les chambrettes, s'enfuit en hâte dans le réduit.

Au même instant sur la porte apparait le Prêtre en long surtout de toile blanche et grand chapeau de paille.

Le Valet cependant a apporté les sièges, le Prêtre et la Mère s'assoient à table en face l'un de l'autre.

LE PRÊTRE: Il vous faut maman, tant soit peu de vin, pour vous remettre.

LA MÈRE: Ou bien plutôt me lever, ne pas boire, et partir.

LE PRÊTRE: Mais qu'avez-vous, tant vous voilà défaite
pour un seul mot, comment pourrais-je dire
avec du coeur ce qu'auparavant vous vouliez connaître,
je remettrai à quelque autre jour.

LA MÈRE: Le front me brûle...

LE PRÊTRE: Qu'avez-vous!? vous tremblez!

LA MÈRE: J'ôterai ma coiffe,
que la tête me brûle.

LE PRÊTRE: Mais vos cheveux sont blancs,
pauvre maman.

Elle a dénoué les rubans de la coiffe qu'elle enlève et pose sur ses genoux; elle a découvert ses cheveux gris tout blanchis, allant jusqu'au cou, coupés court, à la campagnarde.

Entre la Jeune portant sur un plateau trois verres remplis de vin.

LE PRÊTRE: Elle porte le vin;
prenez un verre, allons, buvez.

Le Prêtre et la Mère se lèvent, tous les trois saisissent les verres; le Prêtre trinque avec la Jeune, non avec la Mère; la Mère, voyan ça, attache les yeux tout grands dessus son fils, chancelle sur ses jambes, — pose son verre sur la table; tombe sur la chaise, défaille.

LA MÈRE: Alors vous l'êtes!

LE PRÊTRE: Maman! elle se pâme! De l'eau!

La Jeune, qui dans l'instant s'est enfuie, passe maintenant par la fenêtre une cruche avec de l'eau; le Prêtre asperge d'eau le front et les tempes de la Mère, lui donne à boire un peu de vin. — Lentement la Vieille revient à elle; le Prêtre s'assoit.

LE PRÊTRE: Eh bien, cela va-t-il pas mieux?

LA MÈRE: Mieux quelque peu. Par contre
je sais que, tout certain, le fils ne m'aime pas.
D'abordée, avec une vagabonde qu'il fraye,
qu'il va trinquant, d'abordée, de son verre;
à la mère, il ne porte plus d'honneur aucun.
Ainsi donc, vous êtes ensemble.
Moi, point si sotte,
j'y ai pensé souvent; la prière chassait
la mauvaise pensée; eh bien, c'est vérité;
la vérité, je la tiens là, devant mes yeux.

LE PRÊTRE: Faites excuse, maman, de ce que, n'est-ce pas,
ce n'est pas votre verre que j'ai choqué d'abord,
car elle, ici, n'est pourtant point une servante,
et voilà ce qu'il fallait bien que vous sachiez.

LA MÈRE: Auparavant tous les autres l'ont su,
et ils ont souvenir comme ils s'en sont gaussés,
cette...!
Puis, qu'il en aille ainsi, je passe après, deuxième,
je ne te suis plus rien, tu m'as brouillé le coeur.

LE PRÊTRE: O maman, écoutez, non, vous ne savez point
ce que nous est cette vie en commun,
quelles terreurs en secret me bourrellent,
devant ce que je sais, sans point de faute,
qui nous attend un jour dans l'autre monde.

LA MÈRE: L'autre monde, c'est vrai... vous, vous voulez en avoir connaissance.
Qu'entends-tu dire, quoi, mon fils,
qui peut savoir cela qui nous attend?

LE PRÊTRE: Là-bas est discernée la moindre de nos fautes,
et là-bas on mesure aux péchés leur mesure;
bien que la vie porte retard au châtiment,
les pécheurs savent trop qu'il viendra quelque jour.

LA MÈRE: Pour qui le châtiment? A qui donc cette peine?

LE PRÊTRE: La main de Dieu le dirigera bien!
ou pour elle ou pour moi, l'Enfer.

LA MÈRE: Pour toi?

LE PRÊTRE: Vous prenez peur, maman?

LA MÈRE: J'écoute, rien, quelques larmes qui ont coulé.

LE PRÊTRE: Que le monde lui soit de son vivant, à elle,
un monde de soleil,
qu'à tout le moins, donc, elle y trouve ce seul ce
seul coin,
tranquille, bon venant,
et où ne lui soit pas jalousé le bonheur.
LA MÈRE: Je vois déjà ramper hors de leur cache
les spectres de visiteurs infernaux,
et ils s'arrêtent là, devant ces portes...
LE PRÊTRE: Elle aura seulement de son bonheur
sur terre
ce que lui peut donner la main humaine;
qu'elle s'enchante un peu de ces joies
passagères.
A elle de demeurer avec les damnés
pour une éternité dans les feux infernaux;
à elle et aux enfants.
LA MÈRE: Oh! tes enfants à toi,
ton sang à toi.
LE PRÊTRE: Appât de mirages!
L'amour paternel, cet amour sacré,
n'appelle pour moi qu'affreux anathèmes,
étant réprouvé...
LA MÈRE: Mon coeur effrayé tressaute dans
l'épouvante,
cependant les enfants et elle te sont chers.
LE PRÊTRE: Elle a vécu dans l'amitié tout contre
moi.
LA MÈRE: Celui qui donne bénédiction
et nourriture aux générations
vous a-t-il pas donné là ces enfants,
comment donc, ces infortunés,
les pourrait-il jeter dans les Abîmes?
LE PRÊTRE: Mère, il est des livres écrits,
en eux les lois divines sont marquées,
et condamné se trouve en ces feuillets
le mal consommé dans la faute.
LA MÈRE: O les terribles livres! ô leurs sentences!
Comment donc se soustraire à ces arrêts?
LE PRÊTRE: Les prophètes ecclésiaux les ont écrits;
l'Esprit les dit dans des tempêtes de tonnerre,
et pour qui a fauté force est bien de périr.
LA MÈRE: La folie de la peur t'égare-t-elle pas?
Comment l' Esprit divin serait-il si cruel?
La Clémence convient pour ce qui est des hommes.
LE PRÊTRE: Je crois en la vérité sainte du Seigneur;
je crois que j'ai brisé la foi de mes serments;
le chagrin des remords foule ma conscience,
les mauvaises terreurs vont se multipliant;
et me voici triste à jamais.
LA MÈRE: De quel poids t'ont chargé ces serments
de mensonge?
LE PRÊTRE: Quiconque en ce bas monde,
par d'effrayants serments
a fait voeu au Seigneur de conserver son âme
en une pureté sans tache,
et qui plus tard, révoquant ses siens voeux,
ment à cette grâce de Dieu sur lui,
Dieu lui envoie les plaies de sa vengeance,
et ses enfants et son amour, il les rechasse
dans le feu des âmes marries:
la voilà, mère, ma misère.
LA MÈRE: Donc tout autre que toi récolte le bon-
heur
en cet amour sacré de ses enfants,
et ton bonheur à toi se défait tout
pour le mal d'un anathème maudit!
Pourquoi n'as-tu plutôt, t'étant mis à l'araire,
comme ton pauvre père éventré les labours?
LE PRÊTRE: Dieu entendait que je fusse son serviteur
et a donné à mon âme d'ouir
le choeur des psaumes saints.
LA MÈRE: Ah! pourquoi ça te souhaitai-je la prêtrise,
les dignités et les honneurs,
ah, que n'as-tu plutôt connu cette mésaise
de notre vieux domaine mal pourvu
et y vivant la vie toute simple des gens,
trouvé là ton bonheur
en jouissant des contentements de la terre.
LE PRÊTRE: Le feu des étincelles saintes m'enlevait,
être des consacrés, des ministres des grâces,
lancer haut, des urnes d'argent,
vers les voûtes peintes des temples
les fumées bercées de l'encens,
et octroyer de par devant les autels d'or,
lorsque tombe à genoux un peuple craignant Dieu,
le signe pacifiant de la bénédiction.
LA MÈRE: D'un grand service, au vrai, tu pris les
charges,
mais le coeur te manqua pour y persévérer.
LE PRÊTRE: Dieu m'a jalousé les palmes de la victoire
LA MÈRE: L'épouvante ôtera l'illusion qui demeure;
tu nourris pour leurs âmes et pour ton bonheur
de ces inquiétudes qui tuent.
LE PRÊTRE: J'aurai tout juste de mon bonheur avec
eux
ce que mes yeux en prendront sur eux trois...
Parfois au-dessus d'eux s'embrasent
les traînées des feux de l'Enfer,
devant mes yeux tout se fait noir,
j'entends sur moi les pleurs de l'anathème.
LA MÈRE: Leur affreux destin te pourchasse.
LE PRÊTRE: Mon âme sur eux se lamente.
LA MÈRE: Et de saints voeux n'aideraient-il en rien,
ou l'amère repentance, la pénitence,
les épreuves du feu?
Est-ce à jamais le tourment pour leurs âmes?
N'y a-t-il point d'espoir?
LE PRÊTRE: Éternelle la perdition où ils iront.
Et pour eux trois aucun espoir ne reste;
la sentence portée, elle est déjà gravée,
à moins que je ne leur sacrifie une chose.
LA MÈRE: Et cela, cet espoir, c'est quoi?
LE PRÊTRE: C'est mon Bonheur,
et que je ne me voue à l'horrible supplice.
Ha, mon bonheur, est-ce lui, là, tout saccagé?
Et dois-je moi-même pour moi
forger la hache?
LA MÈRE: Et donc, comment dois-tu renverser ton
Bonheur?
Comment cela doit-il être défait,
afin que soient sauvées ces âmes?
LE PRÊTRE: Il faut faire une chose atroce:
une offrande!...
LA MÈRE: Le malheur rampe vers le seuil
de ta chaumière. O mon fils, mon fils!
A cette heure, je vois tout clairement.
LE PRÊTRE: O mère les lumières s'éteignent dans
l'âme,
et la pensée s'égare en des chemins perdus.
LA MÈRE: A cette heure, ô mon fils, je vois tout
clairement,
le malheur rampe vers le seuil; sur ta maison,
d'éblouissants tonnerres vont s'abattre!
LE PRÊTRE: Deux brasses de lourdes souches,
les charrier sur un champ écarté,
en jachère et vide,
et d'où ne se voient pas les maisons du village.

LA MÈRE: J'ai vu pareil champ le long de la route,
des éteules en friche,
envahies de longtemps par les mauvaises herbes.
LE PRÊTRE: C'est là, oui... le chiendent y pousse dru,
depuis nombre d'années on n'y laboure pas.
Oh! loin de moi, cette pensée!
La monstrueuse et la diligente pensée
à quoi ne peut rien mon vouloir;
chaque fois que je vais par là, elle revient.
LA MÈRE: Tu y avais pensé, déjà...
LE PRÊTRE: Il faut construire un échafaud de lourdes souches,
et dans ce puits jeter du bois
et des bûchettes de sapin...
LA MÈRE: J'ai vu deux brasses toutes prêtes
rangées ici dans l'appentis.
LE PRÊTRE: Qu'ils montent donc sur le bûcher...
Moi dire cela d'eux, horreur.
O mère, mère, les enfants, elle,
alors seraient sauvés.
LA MÈRE: Le feu vivant les devrait dévorer,
ils devraient, eux, ainsi que des cierges vivants,
brûler en d'affreuses souffrances.
LE PRÊTRE: Mère, ô mère, les enfants, elle,
alors seraient sauvés.
Moi, dire cela d'eux, c'est effroyable.
Le lui dévoiler?...
LA MÈRE: Le frisson m'a traversée.
Que jamais donc elle n'apprenne
du moment que tout ton bonheur est menacé
avec le salut de ton âme;
qu'ils aillent donc dedans la perdition,
eux...
Et qu'ils vivent le temps qui leur reste marqué.
LE PRÊTRE: Oh! à vivre avec eux, je ruine ma paix,
serf de mes pensements, je reviens à tous coups
à la terreur, aux épouvantements
de ce qui les attend dans l'autre monde.
LA MÈRE: O ce Sort, ce Destin,
ô ce tort de toujours fait à l'homme!
LE PRÊTRE: Ce qu'il évite, ce devant quoi il fuit,
le désir le lui vient traîner devant les yeux,
le désir dérobé au recès de son coeur.
LA MÈRE: De toujours cet affeux tort fait à l'homme,
et gravé sur chaque front par le souci.
LE PRÊTRE: Demeure chez moi, mère aimée,
peut-être qu'avec toi, qu'auprès de toi, peut-être
la paix entrera dans cette maison.
LA MÈRE: Mon fils, mon fils, non, de par Dieu,
il me faut m'en aller, ne me demande pas.
LE PRÊTRE: Loin, cette femme, loin, je saurai l'éloigner,
bien loin, ses enfants avec elle,
et je leur donnerai provisions et chevance.
Demeure, mère.
LA MÈRE: Prie pour néant,
il ne te sied de vivre avec ni moi, ni elle;
l'anathème de Dieu amoncelle ses foudres
sur toi, est-ce que mes prières les détourneront?
Les destinées vont se trouver remplies.
LE PRÊTRE: Que dis-tu, mère, alors en ma maison
pourquoi tes regrets maternels t'ont-ils menée?
LA MÈRE: Ils me menaient, les regrets de mon coeur;
aux regrets, aujourd'hui tu ajoutes les craintes,
par ta faute déraisonnée.
LE PRÊTRE: De la déraison des humains, sais-tu la cause?
Sois-moi donc réconfort,
prends en pitié le sort d'un misérable.
LA MÈRE: Ce qui te gêne, ce qui te fait mal,
a pénétré ton coeur de sanglante façon,
à cela nul remède.
LE PRÊTRE: Les jours traînent pour moi comme chose de rêve,
en ce traître penser qui me prend dans ses rets,
qui m'accable, qui m'asservit;
comment m'arracher de ce gouffre?...
LA MÈRE: Adieu, mon fils, et que Dieu sauve
de tout malheur ta maison et ton clos;
il n'est pour moi que de m'en retourner
à mon endroit, là d'où je suis venue;
ce que j'ai vu et ce que j'ai vécu
du reste de ma vie a défait toute paix.
Avant de m'en aller, laisse que je regarde
la mignonneté de tes petits innocents,
et que je les caresse sur les joues,
que je baise leurs têtes et que je les serre
contre ce coeur saisi de crainte...
Et si des pleurs me brasillent aux yeux,
ne les regarde pas, car comme de brûlures,
je souffre de ces pleurs qui ne peuvent couler
sur leur Misère...

Elle se tait tout court car au même instant on entend battre une porte dans les chambrettes; la Jeune, qui pour écouter s'était glissée de la porte intérieure jusqu'au milieu de la chambre, s'est enfuie soudain vers le fond de la maison; le Prêtre entre dans le corridor à sa recherche. De derrière le coin du logis par ou elle s'en était allée, apparaît la Jeune; elle se jette à genoux devant la Vieille, lui embrasse les pieds.

LA JEUNE: J'ai tout entendu, madame la mère,
souffrez qu'ainsi je vous appelle.
LA MÈRE: C'est donc toi qui reçus mon fils dedans ton lit,
comment t'aimer ou comment te maudire?
LA JEUNE: Ne me maudis donc ni ne m'aime,
mais toi qui sais déjà les arrêts du Seigneur,
souviens-toi de la condamnée dans tes prières.
LA MÈRE: Qu'aurais-tu décidé, dis, pauvre malheureuse?
LA JEUNE: Le Tout-Puissant a porté ses Arrêts.
LA MÈRE: Pourquoi de par ton fait mon fils perd-il son âme?
LA JEUNE: L'amour de mes enfants doit tout seul me mener.
LA MÈRE: Mais que veux-tu, démente?!
LA JEUNE: Le vouloir est de Dieu.
LA MÈRE: Tu veux périr! Brûler! Mon fils! Mon fils!

Elle veut courir vers le corridor; la Jeune lui barre la route.

LA JEUNE: Oh! arrêtez, vieille, mère, madame;
non, non...
J'entendais parler d'autre chose,
et c'est vous seulement qui l'avez dit première;
en des champs étrangers, des endroits étrangers,
je veux m'en aller loin d'ici.
LA MÈRE: Tu veux t'en aller?
LA JEUNE: Sur l'instant.
LA MÈRE: Aujourd'hui même?
LA JEUNE: Cependant que vous vous préparerez
pour la route, moi, je ramasserai mes hardes
enfermée dans le cabinet;
je ne veux pas qu'il sache.
LA MÈRE: Où iras-tu?
LA JEUNE: Par pays,
aux plus loin. Ne dites point que j'ai été ici;
je l'entends qui revient.

Elle sort en courant; du corridor revient le Prêtre.

LE PRÊTRE: On m'a dit qu'elle faisait les chambres par là;

serait-ce ici? Les portes sont ouvertes!
Mère!

LA MÈRE: J'ai entre-bâillé la fenêtre,
le courant d'air peut-être a débarré la porte.

LE PRÊTRE: Seulement je ne l'ai rencontrée nulle part.
Ni dans le corridor, ni dans le cabinet.

LA MÈRE: Pendant un grand moment pourtant, j'ai eu les yeux
sur les fenêtres, et je n'ai vu personne.

LE PRÊTRE: Je tremblais déjà qu'elle n'eût ouï
ce que nous avons dit; il y a là deux portes,
elle pouvait sortir par elles; ô mère la frayeur,
la peur vivante m'avaient pris le coeur,
si elle nous avait ouïs, Seigneur mon Dieu!

LA MÈRE: Mais la voici qui vient, laisse-nous toutes deux;
fais atteler les bêtes, prépare-toi aussi,
tu me feras la reconduite vers la ville.

Le Prêtre s'en va du côté de la grand'route; de la porte du corridor sort la Jeune amenant deux petits enfants, une fillette de cinq ans et un garçonnet de trois ans, vêtus à la campagnarde, nu-pieds.

LA JEUNE: Voici, je les amène, eux qui sont nés de l'amour.

LA MÈRE: Et cet amour les couvre d'anathèmes:
ô, demeure en suspens, bras des dures sentences,
pour que je les bénisse.

LA JEUNE: De dessus eux puisses-tu effacer la marque des malédictions!
Tout innocents les voilà condamnés;
comment les sauverai-je?...

LA MÈRE: Je les veux caresser, caresser, mignoter,
ces petites joues tout en fleur,
ces bouchettes rouges, ces mirettes claires,
mon coeur s'épanche à grand'hâte en tendresses.

LA JEUNE: Jamais leur père ni ne les mignarde,
ni ne les caresse, ni ne les aime,
aussi mon coeur se déchire de peine,
et il sanglote, éternellement triste.
Aimez-les, c'est grande grâce que vous leurs faites.

LA MÈRE: Mon fils les aime, et chèrement les aime,
mais seulement leur sort l'angoisse,
de vrai, tout le village voit-il pas
en quelle guise vous vivez?

LA JEUNE: Ceux du village voient, débitent et racontent,
eh bien, Dieu aussi considère.
Par le congé de Dieu s'est fait ce qui s'est fait,
et se fera ce dont Dieu fait demande.

LA MÈRE: Tu vas t'en aller, — ce dis-tu — tu t'en ira? loin?
Où ça?

LA JEUNE: J'ai des parents là-bas, par delà la rivière;
et chez eux je m'arrêterai.

LA MÈRE: Et puis après, plus loin?

LA JEUNE: Plus loin... par la route lointaine, après,
et jamais plus de retour.

LA MÈRE: Je soufflerai à mon fils un mot de cela,
mais quand nous serons pour nous séparer.

LA JEUNE: Vous êtes bien bonne.
Je voulais vous en prier; seulement
n'en parlez point ici, rien que quand il sera
departi avec vous;
pour que je puisse avoir le temps de préparer
mes affaires.

LA MÈRE: Tu penses qu'il te retiendra.

LA JEUNE: Que non pas.

LA MÈRE: Il est porté à ce que toi, tu partes.
Il ne veut point de toi auprès de lui, céans.
Il le disait lui-même.

LA JEUNE: Il l'a dit!

LA MÈRE: Il ne s'y enhardit point, paraît-il,
devant toi, — car, d'un certain biais, tu es sa femme
et il te doit de bons comportements.

LA JEUNE: Moi non plus, je ne m'enhardirais point à dire
qu'il me faut m'en aller, et pourtant il le faut!

LA MÈRE: La carriole déjà que l'on m'a préparée.

LA JEUNE: O mère, mon Dieu, veille sur mon âme, adieu.

LA MÈRE: Adieu, et vous, vous, mes petits!
Oh, mon vieux coeur se veut fendre de peine.
Posez-moi vos petits bras sur le cou,
et baisez-moi, — un instant encore, un instant. —
O ces pleurs qui me brûlent!

LA JEUNE: La malédiction sur vos larmes, la malédiction!

Elle arrache les enfants aux embrassements de la Vieille, prend le plus jeune par la main, entraîne l'autre à la suite, et disparaît vitement dans le corridor. Du côté de la grand'route revient le prêtre habillé pour le voyage avec un sac de cuir et une canne.

LE PRÊTRE: Je voulais vous demander, mère,
si devant vous elle ne s'était point trahie?

LA MÈRE: Comment cela?...

LE PRÊTRE: Elle écoutait?... Non?

LA MÈRE: Je ne crois pas.
Et quand ç'aurait été, elle n'a pas compris,
puisqu'elle veut seulement s'éloigner d'ici.

LE PRÊTRE: Elle a dit? Quand? Ainsi, elle veut d'elle-même.

LA MÈRE: Dans quelque temps, sois en repos.

LE PRÊTRE: Mon repos? Dieu! c'est bien en vain!

LA MÈRE: En route encore nous en deviserons;
je veux devant le soir être rendue en ville.

LE PRÊTRE: Un voyage plus long s'annonce pour demain.

LA MÈRE: Ce qui sera, Dieu seul le sait.

Depuis un temps déjà on entendait le roulement d'une carriole qui vient s'arrêter sur la grand'route devant le presbytère; le Prêtre et la Mère, ayant passé les portettes du jardin, s'en vont à main droite, vers la grand'route. La Jeune sort et regarde du côté où ils sont partis, et d'où maintenant on entend le roulement de la carriole s'éloigner de plus en plus. De derrière le logis, du côté de l'église, sort le Valet qui s'approche de la Jeune; la voyant toute absorbée à regarder, il regarde aussi la grand'route où déjà le roulement ne s'entend presque plus.

LA JEUNE: Ainsi que dans le rêve, en un moment, tout a levé.

LE VALET: A peine débarquée et déjà départie.
Que la vieille n'ait un peu demeuré,
ce doit pourtant vous faire quelque chose?

LA JEUNE: Et les gens du village? En sais-tu rien
de ce qu'ils manigancent? Tu y étais?

LE VALET: Ils ont entassé deux brasses de bois,
avec des boeufs ils ont charroyé deux chars
et ils ont dressé le bûcher.

LA JEUNE: Sur le champ vide, sur la friche.

LE VALET: Adonc vous le savez?

LA JEUNE: Cours me mander chez moi le maire,
que j'aurais un mot à lui dire.

LE VALET: Le Maire aussi, ma foi, doit avoir quelque chose,
car il ne se tient pas bien loin.

LA JEUNE: Je sais ce qu'il me veut,
appelle-le donc. Et reste-moi sous la main;
j'aurai besoin de toi.

Le Valet appelle quelqu'un derrière lui, du geste; un instant après entre le Maire.

LA JEUNE: Peut-être bien, le Maire, avez-vous quelque chose
à dire? Pour ma part, je mijote, ma foi,
une parole.

LE MAIRE: Moi, c'est rapport à cet achat, dont l'autre jour
j'ai fait marché, les fagots, les falourdes;
je voulais les enlever aujourd'hui.

LA JEUNE: Je sais, oui, j'ai quelque peu entendu;
eh bien, voilà, tout est préparé là,
il n'est plus que de l'enlever.

LE MAIRE: Va donc pour tout de suite.

LA JEUNE: Je vois bien que cela aussi il vous le faut
pour votre bûcher de là-bas.

LE MAIRE: C'est affaire qui presse.

LA JEUNE: Et moi, voyez-vous, ce vouloir,
j'ai enfin reconnu qu'il ne peut pas faiblir
et je me suis dit que moi-même
je vous aiderai donc à porter les fagots
sur ce champ de là-bas.

LE MAIRE: Oh! à quoi bon?

LA JEUNE: C'est que
c'est le champ de la cure;
du moment que j'irai, moi donc, et avec moi
quelqu'un pour les porter, il n'y aura plus rien
qui donne des soupçons; nul de ceux de la cure
n'ira le dénoncer au prêtre.

LE MAIRE: Alors enfin vous?...

LA JEUNE: Qu'importe bien ce que je pense;
que tout aille à votre désir.

LE MAIRE: Eh bien, soit, alors vous irez
avec quelqu'un d'entre vos gens?

LA JEUNE: Hé, Kouba ira, qui le portera.
J'y veillerai, — que tout soit prêt tantôt,
et quand bien, oui quand bien ce sera le moment,
alors on allumera tout.

LE MAIRE: Demain à la pointe du jour,
J'y bouterai le feu moi-même,
et puissent tout de bon les colères de Dieu
prendre fin.

LA JEUNE: Soit, pour demain.

LE MAIRE: Alors vous y allez tout de suite?

LA JEUNE: A l'instant.

LE MAIRE: Parce que le prêtre reviendra
à la vêprée.

LA JEUNE: Oui.

LE MAIRE: Demeurez avec Dieu.

Le Maire en partant voulait donner la main à la Jeune en signe d'accord, mais celle-ci, l'ayant deviné, sans faire semblant de rien s'est reculée de quelques pas, de sorte qu'il ne lui a plus paru à propos de s'approcher d'elle; en prononçant les mots „avec Dieu" il a seulement, déjà détourné, soulevé son chapeau; puis il a enfoncé les mains dans les poches de sa veste et il est parti.

Le Valet, qui tout ce temps s'est tenu proche de l'étable, maintenant interroge la Jeune:

LE VALET: Il va falloir emporter quelque chose.

LA JEUNE: Tu prendras ces deux charges toutes prêtes;
rangées là, dessous l'appentis.

LE VALET: C'est qu'elles sont diantrement lourdes.

LA JEUNE: Geindre, un grand corps pareil; — allons donc vite!

LE VALET: Et où ça? Chez le maire?

LA JEUNE: Le maire aurait désir
que ce soit autre part; — oui, tu le porteras
là où le maire en a désir,
sur ce champ là-bas, celui de la cure,
là où l'on charroie un bûcher.

LE VALET: Vous êtes donc entrée en entente avec lui.

LA JEUNE: Oui, oui.

LE VALET: Vous n'allez pas croire la chose?

LA JEUNE: Va pour que je la croie,
ah! et va pour que tout se fasse.

LE VALET: Oui, et le prêtre après, va me tancer, moi.

LA JEUNE: Raconte que je te l'ai commandé.

LE VALET: De fait le prêtre a dit déjà tantôt
que vous me commanderiez.

Il regarde avec inquiétude vers les chambres et le corridor.

Kashka a ramassé
déjà toutes ses hardes, et la voilà déjà!
Pour moi de même il va temps de monter.

LA JEUNE: Tu as peur de Kashka.

LE VALET: Mais oui bien, j'en ai peur.
Dès qu'elle me verra, quel coup de gueule,
que tout est de mon fait.
Et pour la chose, comment l'arranger?

LA JEUNE: Tu m'entends! tu fourreras tout dans le mitan
de cette manière de puits
fait de pièces de bois.
Tu comprends! — tout, fagots et tortillons de paille.

LE VALET: Eh, je comprends;
mais tout cet embarras, je ne le comprends pas.

LA JEUNE: Et puis encore: n'y va point par la route;
prends par le raccourci! par la courette!
Ici, par le fond du jardin!

Au cours du propos, déjà, le Valet a porté les charges de bois, les a hissées sur un tronc d'arbre, du tronc sur son dos, et s'en est allé par le chemin indiqué après avoir fait le tour du logis; au bout d'un instant on le revoit là-haut, plus haut que la maison, passant le long de la butte en rempart, jusqu'à ce qu'il disparaisse par la friche. Du corridor sort la Servante vêtue d'un fichu dans lequel elle tient un tout petit enfant, elle a sur le dos un ballot avec sa couette et quelques hardes. Ployée sous le poids, elle s'approche de la Jeune, lui baise la main, commence à dire puis s'interrompt soudain et s'éloigne; la Jeune appelle après elle.

LA SERVANTE (Donnant l'adieu. Demeurez...

LA JEUNE: Kashka, tu m'as jeté une malédiction.
Maintenant tu t'en vas?

LA SERVANTE: Et après? baste.

LA JEUNE: C'est que je t'ai chassée tout mêmement
qu'un chien.

LA SERVANTE: Ça, comme un chien.

LA JEUNE: Alors je suis tout en malaise.
Kashka!

LA SERVANTE: Qu'a-t-on bien à faire tant cas de moi,
soudainement?

LA JEUNE: C'est que, vois-tu, tu m'as maudite.

LA SERVANTE: Ho, parole humaine, — le vent
l'emporte.

LA JEUNE: Mais Dieu entend chacune d'elles.

LA SERVANTE: Mettez en oubliance.

LA JEUNE: Il y a par là
Quelques bouts de robes qui sont trop petits
pour mon plus jeune, cela t'ira
quasiment pour le tien.
Tu les prendras? Je veux que tu les prennes,
c'est préparé.

LA SERVANTE: Hé, mais pour sûr,
pourquoi n'accepterais-je pas?

La Jeune tout en parlant s'est pour un instant engouffrée dans les pièces, dans sa chambre, et en rapporte un gros ballot de vêtements à elle et à ses enfants qu'elle place par terre devant la Servante.

LA JEUNE: Pour le tien — et ceci pour toi.

LA SERVANTE: Tant, ce tout?

LA JEUNE: Seulement ne défais pas le ballot
là, pas la peine;
je te donne le tout.

LA SERVANTE: Qu'avez-vous donc?

LA JEUNE: Mais à tout le moins, sur le seuil
parle autrement.

LA SERVANTE: Demeurez avec Dieu.

Dès qu'ayant compris, la Servante lui a donné ce salut en Dieu, — la Jeune, n'attendant pas que l'autre s'approche, rentre en hâte dans le corridor et disparaît dans sa chambre. La Servante fait

asseoir l'enfant par terre, jette le faix à bas de son dos, et réunit les deux ballots pour pouvoir les emporter; du côté de l'église survient l'Hermite.

L'HERMITE: Tu plies bagage pour la route?
LA SERVANTE: Sais-je bien?
Peut-être encore que je demeurerai.
L'HERMITE: Mais de prendre l'enfant pour courir les chemins,
c'est pitié.
LA SERVANTE: Baste, un pareil enfant.
L'HERMITE: Vois-tu, tout va tout uniment; — ainsi qu'au champ
ces blés poussant pour un chacun,
ainsi que ces fruits au verger
d'aucunes fois venant à grand'foison...
LA SERVANTE: Eh bien, pas cette année.
L'HERMITE: Ainsi que le plus petit vermisseau ou moucheron,
vit librement...
LA SERVANTE: Les gens ne sont pas des bestioles.
L'HERMITE: Voire, — voire?
Pour moi, je vis à ma façon:
en bonne entente avec les bestioles,
et Dieu voit mon royaume d'un bon oeil.
LA SERVANTE: L'entente est facile en un hermitage,
mais essayez céans, en ira-t-il ainsi?
Moi aussi, je ne suis pas d'aujourd'hui.
L'HERMITE: Peut-être pour cela qu'il ne se marie pas.
LA SERVANTE: Kouba? je ne sais pas.
Qu'avez-vous donc à me venir
faire là des question ?
L'HERMITE: Peut-être quelque chose, alors?
LA SERVANTE: Eh, bien plus tard, un jour,
on vous fera visite.

La Servante ayant ramassé ses affaires s'en va vers la grand'route. Des portes du presbytère sort la Jeune revêtue d'un blanc costume de fête un peu à la citadine: elle porte sur son bras son plus jeune enfant et mène l'aîné par sa menotte; les enfants mêmement sont comme elle vétus tout de blanc et parés, ils ont sur leur tête de petites couronnes d'épis.

L'HERMITE: Dieu soit avec vous.
LA JEUNE: Dieu est dessus moi.
L'HERMITE: Vous allez, ce dit-on, seule là-bas.
LA JEUNE: Un don est dû à Dieu,
je lui porte l'offrande, et la conduis moi-même.
L'HERMITE: De quelle sainteté s'illuminent vos yeux, ô jeune femme.
LA JEUNE: Vanité qui brûlera, se consumera,
que ma jeunesse.
L'HERMITE: La faute est à autrui;
vous, vous avez poussé comme le sang le veut
comme dans le hallier la fleur, la plante, l'herbe,
verdissante et riante.
LA JEUNE: Il vient temps que je sache ce que Dieu maudit,
et temps que je devienne sa digne servante,
que je bride le sang.
L'HERMITE: Personne ici n'attend quoi que ce soit de toi.
LA JEUNE: Je ferai d'autant mieux tout ce qui me regarde.
L'HERMITE: Personne ne t'instigue à quoi que ce puisse être.
LA JEUNE: Pourtant déjà la commune entière le sait.
qu'elle est tout de mon fait, l'ire de l'anathème,
L'HERMITE: Personne ne poursuit un châtiment sur toi.
LA JEUNE: Je me donne toute à la sainte foi.
Le Ciel devant l'Enfer ici-bas tient la garde.
L'HERMITE: Eh bien, au-dessus d'eux il est encor
la Force pacifiante du pardon
qui sait réduire à néant tout péril.
LA JEUNE: Vous-même l'avez dit: faut-il pas une offrande?
L'HERMITE: Une offrande des vivants produits de la terre.
LA JEUNE: Mais vous n'avez compris qu'à demi la parole,
il faut donner ce qu'a mis bas la gent des hommes.
L,HERMITE: Où allez-vous?
LA JEUNE: Là-bas; vous, vous restez à mi-chemin.
L'HERMITE: Vous les menez parés, parée de blanc vous-même.
LA JEUNE: Petites âmes pures, que les anges de Dieu
prendront en sauvegarde.
L'HERMITE: Or ça, de quel chemin viens-tu donc de parler
où moi, pour ainsi dire je demeure à mi-route?
LA JEUNE: Dans le ciel du Seigneur je me rêve un royaume,
cela comment le dire?
L'HERMITE: Pour ta raison je suis en inquiétude, ô femme.
LA JEUNE: Par delà les vantaux de ces portes dorées,
courir au paradis.
L'HERMITE: Tes esprits s'embrouillent, pauvre malheureuse,
au contre-coup de périls mensongers.
LA JEUNE: Mensonger était mon bonheur;
les périls ardents m'ont atteinte;
voici le temps que tout va s'accomplir.
L'HERMITE: Quelle force égarée te soulève?
Veille à ce que le mauvais ne te détourne pas.
LA JEUNE: Dieu au dessus de moi demeure mon seul roi!
Vous, dehors...
L'HERMITE: Pauvre égarée,
de qui donc parles-tu?
LA JEUNE: Je suis la condamnée
L'HERMITE: Où mènes-tu ces enfants?
LA JEUNE: A l'offrande.
Je veux qu'une grande chose se fasse,
là-bas.
L'HERMITE: Un crime?
LA JEUNE: Pour un péché mortel.
L'HERMITE: Un crime!
LA JEUNE: Et moi je brûlerai, les enfants brûleront!
L'HERMITE: Horreur!
LA JEUNE: Le bûcher déjà est tout prêt.
L'HERMITE: Le bûcher!!
LA JEUNE: Selon vos paroles.
L'HERMITE: De vivantes offrandes!
LA JEUNE: Vous l'avez dit,
et moi je suis la cause de ces anathèmes.
L'HERMITE: Dieu trouble la raison de ceux-là qu'il maudit!
Tu as défié Dieu, — toi, une criminelle!
LA JEUNE: Hors d'ici, vous, ne me barrez pas Dieu,
de mon mauvais destin je suis la moissonneuse;
que m'es la vie à moi, la répudiée?
L'HERMITE: Toi répudiée? Ainsi de si dure façon!
LA JEUNE: Tous les mépris vont à la méprisée.

L'HERMITE: Tu cours après ta mort? Ton sort, quel sort d'horreur!
Quel destin d'horreur, ton destin.

LA JEUNE: „Rejetez-le loin par les champs",
j'ai ouï la sentence, et le coeur me battait
comme fléaux sur l'aire; je sais tout du bûcher;
par cela seul je sauverai mon âme,
car de cela ont traité par écrit des livres,
livres qui sont de Dieu.
Où que je me tourne, épouvantée toute,
des semblants affreux partout me poursuivent,
la nuit et le jour, dans ma vie réelle
d'aucuns me pourchassent, et je vois tout près,
près de mon visage, oh, là, leurs visages,
ha, déjà, déjà, leurs bras dessus moi
en ronds resserrés, leurs mains haut levées,
ils jettent sur moi pierrailles, cailloux.
Je me sauve en vain, ils me chassent, chassent,
à l'autel en vain je cherche refuge,
ils sont là, clamant: Mort, Mort, Perdition!

L'HERMITE: Les Puissances du Mal sont venues après elle!

A mesure que parle la Jeune, l'Hermite recule dans l'épouvante et dispara t du côté de l'église. La Jeune, quand il est parti, passe le regard sur le jardinet, sur tous ses entours, avance pas par pas, très lentement, menant toujours l'aîné par la menotte et portant le plus jeune sur son bras.

LA JEUNE: Prends en pitié ces miens petits enfants
dans leurs petites blouses blanches,
voilà que je les ai habillés des dimanches
et que moi-même aussi j'ai fait toilette.
Dans leurs cheveux j'ai tressé des épis.
Parce qu'ils ont été conçus dans le bonheur,
et parce que le sort mauvais pèse sur eux,
j'ai dans le champ coupé l'épi doré
Et je n'ai plus qu'un court moment à vivre,
Prends-les chez toi, prends-les dedans ton ciel
où le soleil doré bout au mitan des flammes,
par delà les vantaux des portes du Jardin.
Poûr ton éternité donne paix à mon âme.
Ne toucheront elles pas ces cieux bleus,
mes larmes,
ne te joindra-t-elle pas, Toi, ma plainte?
Elle s'accroche à ces blanches nuées;
tout enrobée du linceul de misère,
vois, devant tes trônes elle se lève.
Ces habits ne sont que misère devant toi,
ces affiquets, cette mienne richesse;
mais vois comme pour toi mon coeur s'atourne,
afin que tu m'entr'ouvres les portes débarrées.
Vivante, par le feu vivant je passerai,
soutenant la douleur et l'ardeur effrayante
sois-moi donc pitoyable.
Mon amour va se faire aujourd'hui mon bourreau
et cependant en lui j'ai vécu sans mensonge;
oui, j'ai vécu ainsi que les pigeons de Dieu,
ainsi que dans le bois les herbes foisonnantes,
soudainement le sort en mystère m'appelle,
en sorte que mon coeur brûle aux feux d'épouvante.
Salut à vous, salut à toi,
les Joies et l'Allégresse,
je te salue, Soleil,
que donc encor je repaisse mes yeux,
pour la dernière fois je regarde vers toi.
Voilà qu'en condamnée je m'en vais au bûcher,
et, terre, je me déferai parmi la cendre;
je vais pécher de mon dernier péché,
celui-là de la mort,
qui effacera la mémoire de tous les autres.
Tu prononces, ô juge très juste,
sur moi, la Jeune, une horrible sentence,
celle du feu vivant;
dispense à mon âme purifiée
ton éternité de lumière
ton ciel du paradis.
Ce corps brûlé et tout réduit en cendres,
le vent le balaiera emmêlé à la poudre,
aux quatre coins du ciel,
et l'âme alors, ainsi qu'un pigeon blanc,
souffre,
que du foyer cendreux elle s'essore
vers les clartés qui ne finissent pas.

Elle s'en va lentement faisant le tour de la maison; elle a laissé ouverte la porte du presbytère, avec vue de part en part, de sorte qu'on la voit au moment qu'elle passe par la tourbière de l'autre côté du bâtiment.

Au bout d'un instant on la voit encore, allant le long de la butte en rempart jusqu'à ce qu'elle disparaisse par la friche.

Un moment après, on entend de loin le roulement d'une carriole se rapprochant de plus en plus; d'une carriole lancée à toutes guides; on distingue comment, proche le presbytère, sur la grand-route, ce roulement violent cesse soudain; la carriole s'est arrêtée; on entend quelqu'un sauter brusquement à terre, courir vers le presbytère, c'est le Prêtre. Il atteint en grand'hâte les portettes du jardin, par le sentier gagne la porte, entre précipitamment dans le corridor; on le voit à travers les fenêtres faire en courant le tour des chambres; n'ayant trouvé personne, par la porte du corridor, il sort à nouveau dans le jardin. Du côté de l'église, l'Hermite arrive en hâte, de loin déjà lui faisant des signes.

LE PRÊTRE: Et pourtant elle n'y est pas...

L'HERMITE: A la fin, tu reviens, pourvu que ce ne soit trop tard!

LE PRÊTRE: Que dites-vous? j'ai poussé les chevaux au grand galop.

L'HERMITE: L'inquiétude me tenaille.

LE PRÊTRE: L'inquiétude, la peur m'ont rechassé ici.

L'HERMITE: Il faut veiller sur elle.

LE PRÊTRE: Elle s'en est allée en quelque endroit.

L'HERMITE: Envoyer après elle, courir.

LE PRÊTRE: Ses hardes sont éparpillées parmi sa chambre,
en allée?

L'HERMITE: Oui, chassée!
Vous qui l'avez chassée, la malheureuse!

LE PRÊTRE: Elle-même disait qu'elle s'écarterait
de moi, comment se mettre à la traverse
de ce qu'elle requérait, elle?

L'HERMITE: Toute en effroi, elle se tenait devant moi,
la lueur des Enfers
se posait là, brûlante, sur sa face,
...elle tremblait.

LE PRÊTRE: Ici, avec vous, en propos?
Parlant de quoi?

L'HERMITE: Des feux de la Salvation,
des tourments du purgatoire, salut des âmes,
une menace dans la voix!

LE PRÊTRE: Un affreux semblant de cercueil, devant mes yeux
se dresse, qui prête force à mes soupçons.
Elle a dit encor que...

L'HERMITE: Parle!!
O honte! Et c'était tes propres paroles,
qu'elle disait?

LE PRÊTRE: Ton langage est bizarre, impertinent
alors que moi je suis là dans la frayeur.

L'HERMITE: Vous autres entendiez vous débarrasser d'elle.

LE PRÊTRE: De qui? Elle a entendu
Elle sait? Qu'arrivera-t-il?

L'HERMITE: Tu es coupable de la mort de cette femme.
LE PRÊTRE: Rien, je tremblais à cause de ce bûcher
que vous aviez ordonné d'élever.
Non rien, maintenant non, plus rien,
mais, de ce qu'elle sait, cette angoisse incessante!
Non, plus rien, maintenant.
L'HERMITE: Le bûcher est dressé, là-haut.
LE PRÊTRE: Quel bûcher!!!
Où? là-bas! Sur la friche?
Vous avez! En dehors de moi?
L'HERMITE Il se tait.
LE PRÊTRE: Dieu vivant, mais elle! où?
L'HERMITE: Chassée par vous, abandonnée.
LE PRÊTRE: Mensonge! leurre! Pour vous abuser!
L'HERMITE: A notre prière elle a bien voulu
veiller au bûcher qui est sur ton champ,
dans la friche.
LE PRÊTRE: Elle y est allée!!! Dieu!
Là-bas, à elle, aller, courir, au plus vite!

Depuis un instant déjà on voyait le Valet venir lentement de là-haut, de la butte, par le sentier même qu'il avait pris pour partir; faisant le tour de la maison, il arrive à la façade du presbytère et s'arrête devant le Prêtre, jetant par terre les liens de paille et écoutant bouche bée ce que le Prêtre peut bien avoir à crier ainsi à l'Hermite.

LE PRÊTRE: Ha! d'où viens-tu?
C'est à temps! après la malheureuse, après elle,
dans la friche! mais vole!!
LE VALET: Bien, oui, j'y fus, dans la friche, en passant premier,
et juste à mi-chemin j'ai croisé notre dame.
LE PRÊTRE: Tu y as été, pourquoi faire?
LE VALET: A son commandement.
LE PRÊTRE: Et où est-elle allée!?
LE VALET: Elle allait là-bas où, devant, j'avais porté
ce qu'elle m'avait commandé.
LE PRÊTRE: Quoi? Son commandement!
LE VALET: Ces charges, deux de celles,
donc, que le Maire a achetées.
LE PRÊTRE: De bois? de ces fagots?
LE VALET: Ah! le diantre de poids!
LE PRÊTRE: Le feu! l'Offrande!
LE VALET: Hé donc, elle n'entend pas rien brûler, madame.
LE PRÊTRE: Que sais-tu bien? Quoi, comment ça!
LE VALET: Oh! elle est atournée de blanc, de ses dimanches,
et tous les trois ils s'en allaient ainsi,
tout en chantant.
LE PRÊTRE: Ce costume de mort. Ce chant...
Pour ce qui est d'allumer, en parla-t-elle point?
LE VALET: Que demain le Maire allumerait le bûcher à l'aube.
LE PRÊTRE: Elle mentait peut-être?
LE VALET: Mais seule elle n'en viendrait pas à bout.
Et moi, c'est quasiment de force,
qu'elle m'a renvoyé.
LE PRÊTRE: Et maintenant!
LE VALET: Ell est restée seule là-haut.

Le Sonneur se précipite, essoufflé, tout joyeux; il est arrivé du côté de l'eglise, et tout le temps du bras désigne derrière lui, vers la butte, , la friche.

Sur la crête en bosse, au-dessus de la butte, monte une épaisse colonne noire de fumée.

LE SONNEUR: Le bûcher est tout en feu, Votre Grâce!
LE PRÊTRE: Ah! ah! tout est en feu!
LE SONNEUR: On voit d'ici, par là-bas sur le toit d chaume
sur la faîtière, au-dessus du bouquet,
tout droitement ça monte vers le ciel,
en un nuage obscur de bouffées noires!
LE PRÊTRE: Au plus vite, avec moi, là-bas!
Vous tous!
LE SONNEUR: O Votre Grâce! et qu'y a-t-il? pourquoi?
mais que ça brûle, en quoi ça porte-t-il dommage,
ce petit peu de chose à vous!
LE PRÊTRE: Tais-toi, vieil homme!
LE SONNEUR: La fumée monte droit, telle que de l'offrande
d'Abel, tout comme c'est marqué dans l'Écriture.
Que peut faire cela? Et qu'a donc Votre Grâce
à être en crainte, ainsi, que ce peu de fumée
s'élève vers le ciel?
Mais regardez, monsieur le desservant,
comme déjà c'est tout comme un miracle!
et sur ce ciel jusqu'à présent brûlant,
s'égaillent des nuées, ah, comme elles pullulent,
peut-être bien la pluie se va lâcher.
LE PRÊTRE: Que conte-t-il! Je prends racine dans le sol,
d'épouvante.
LE SONNEUR: Ah! c'en est une joie; permettez, pour ce coup;
la Maire arrive, il vous priera lui-même.

Entre le Maire tout rayonnant — et il s'arrête devant le Prêtre, les mains sur les hanches. Depuis quelques instants on entend du côté du village, à diverses distances, de vagues cris de joie: ho, là-haut! ho? — qui par la suite se rapprochent de plus en plus du presbytère.

LE PRÊTRE: Vous, partez-moi d'ici, le Maire,
et sur l'instant,
vous qui m'avez désobéi,
vous qui peut-être, Dieu ne veuille!
avez laissé le Crime s'accomplir.
LE MAIRE: Nous sommes là dans notre bon droit à cette heure,
et derrière moi il y a la commune,
pour qu'enfin maintenant vous laissiez faire
ce qui se fait, car il le faut,
comme vous le voyez vous-même sur ce ciel,
et le reste, vaine querelle de paroles.
Car il le faut!
LE PRÊTRE: Que dire...? ô Maire, elle,
là, une créature en passe de périr!
LE MAIRE: Vous devez faire erreur, sans doute;
de fait j'ai vu, moi, la maîtresse,
et comment donc... mais de quoi s'agit-il?
LE PRÊTRE: Maire, prenez des hommes
au plus vite là-bas! courir, voler!
Ah! vous ne savez rien!!
LE MAIRE: Votre Grâce, qu'avez-vous en vous qui vous brûle?
Tant vous vous débattez dans la frayeur,
parce qu'elle est partie, que vous l'avez chassée,

Passant l'oeil sur l'assemblée.

et vous autres, pourquoi vous tenez-vous ainsi?

Commençant à comprendre.

serait-ce parce qu'elle aurait — contre sa vie...?

Les yeux collés sur le Prêtre.

O Votre Grâce, quoi, mais, que se passe-t-il?
Quel Esprit noir vous vient enchagriner?
LE PRÊTRE: Maire, voici que la voix me défaille,
la main de Dieu allume le bûcher.
LE MAIRE: Que dites-vous, là-bas?
LE PRÊTRE La voix lui manque.

LE MAIRE: Elle est partie? emmenant les enfants!
LE PRÊTRE: Elle va se brûler!
LE MAIRE. Epouvanté, il se tait. Les paysans cernent le presbytère.
LE PRÊTRE: Qu'est-ce là?
LE MAIRE: Mais la commune est accourue de crainte
que vous ne vous mettiez à la traverse,
elle est venue pour veiller au bûcher
LE PRÊTRE Immobilisé.
Là-bas, il faut à l'instant envoyer des hommes.
LE MAIRE Tout près du Prêtre.
Votre Grâce! Présentement pas un
n'obéira, ils font mur, eux.
et ils ne laisseront passer personne.
LE PRÊTRE: Criez!
LE MAIRE: Mais criez donc vous-même!
Ah! de vrai, l'anathème est sur nous aujourd'hui.
LE PRÊTRE: Hé, les gens... écoutez!
LE MAIRE: Hé, la commune!
LE PRÊTRE: Hé, écoutez!
LE MAIRE: Hé! le prêtre qui cause!

Le Maire et le Prêtre s'efforcent de dominer de la voix les vivats „hay ho ho! ho ho!" des paysans qui alors se ruent en masse épaisse vers le presbytère et de leur chaîne barrent la route à tous ceux qui voudraient courir vers la friche.

LE PRÊTRE: Les gens, à l'instant — courez vite
là-bas, à la friche, au bûcher!!
De ce logis céans est sortie une femme
avec ses deux enfants,
et peut-être en ce moment-ci que le Destin
de ces trois-là est en balance.
Hé, les gens, regardez du long de mon visage
les larmes dérouler, — je tremble d'épouvante,
car voilà que moi-même en d'atroces paroles
j'ai remontré devant elle ce qui l'attend,
pour le péché, dans l'autre monde,
le péché d'anathème avec moi consommé...
Et maintenant, les gens, voici qu'elle, peut-être,
elle en personne et les enfants...

Il tombe en faiblesse.

Aux dernières paroles du Prêtre, la commune enfin fait entièrement silence pour écouter; quand le Prêtre s'affaise, pâmé, les gens l'attrapent sous les bras; nombre de ceux du village et parmi eux le valet du curé, courent par la butte et disparaissent derrière cette butte du côté de la friche.

Et de la friche, de la colonne de fumée, arrivent en volant trois colombes.

LE CHOEUR: I. O, trois petits oiseaux qui volent,
là-bas de la friche, et blancs par merveille,
des colombes, ma fine,
quelle clarté leur fait briller les ailes
d'une lueur d'argent?
II. Qu'est-ce! voyez, ils se sont arrêtés,
tournant en l'air ils volètent ici,
où le logis du desservant se dresse,
quelle clarté jaillit de leur plumage!
III. Ils se sont posés là sur la faîtière,
battant, claquant de leurs petites plumes,
et vers la mère, et sous ses ailes,
ces oiselets se vont nicher tous deux.
La mère pigeonne les amignote,
par des baisers apaise leur piaulis,
fait de son petit bec aller leurs petits becs,
en leur donnant un orge nourricier.

Le Prêtre conduit par les gens avance sur le devant de la scène et regarde vers la butte d'où sans cesse encore la fumée s'envole en tourbillons.

LE MAIRE: Ils sont partis déjà, ils seront tantôt là,
donc à la fin prenez un peu de calme.
— — — — — — — — — — — — —
LE PRÊTRE: Où donc ainsi regardez-vous, vous tous

L'HERMITE: Un présage: voici que là ces trois oiseaux,
ces pigeons, dans leur vol, arrivent du bûcher,
surgis de la noire fumée;
signe qu'il y a des personnes sauvées,
là-bas.
LE CHOEUR: Présage, entendez-vous, un présage, des Signes!
Ils se sont posés là sur la faîtière,
battant, claquant de leurs petites plumes,
et vers la mère et sous ses ailes,
ces oiselets se vont nicher tous deux.
L'HERMITE: Elle vous salue par la sainte paix,
cette colombe, ce courrier,
de ce que Dieu arrêtera plaies et désastres
et mettra fin aux anathèmes.
Voyez, déjà un fort vent qui se lève,
grosses de plus en plus les nuées volent;
les arondes effarouchées fuient de leurs nids
et vite, ras le sol, filent en tourbillons.

Sifflement des hirondelles.

LE PRÊTRE: Un courrier!
Des messagers! — La Paix! — C'en est donc fait!
La fin de l'anathème?
LE MAIRE: Comme vos yeux luisent étrangement
et dans l'instant soudainement s'embrument!
Il parle — il souffle fort — hé là, m'entendez-vous?
Votre Grâce, il vous faut reprendre coeur,
là-bas en haut regardez seulement
vers ces blancs oiselets.
LE CHOEUR: Regardez, Votre Grâce, oui, là, les deux petits
en aise et joie aux plumes maternelles.
LE MAIRE: Des fumées du bûcher ils sont venus ici
portés par l'air; ils ont tourné en rond
au-dessus de ta tête
et là-bas ils se sont posés; c'est bon présage
que le deux tiens sont mêmement sauvés.
LE PRÊTRE: Ainsi vous dites qu'eux
se sont tirés de ce bûcher,
arrivant en volant de ces noires fumées?
LE CHOEUR: Comme ils luisent, voyez, de leur petit plumage,
alors qu'ils sont sortis de ces brûlants décombres!
Vers vous, voyez, qu'ils battent de leurs ailes,
les voyez-vous, vous, qu'ils saluent?
C'est vous qu'ils saluent, vous.

Un instant de silence absolu, d'attente, lorsque le Prêtre ayant aperçu les pigeons, attache, étonné, le regard sur eux, tandis que, les esprits absorbés, il rougit et pâlit dans le moment.

D'en haut, de la butte, soudin le Valet dévale tout courant, en mortelle frayeur; il pousse jusqu'au Prêtre et tombe à terre, respirant péniblement, enfin d'une voix affreuse il crie:

LE VALET: O Jésus, Jésus! Jésus!

Le Prêtre a déjà compris, avant que le Valet soit tombé devant lui, et au même instant, ayant levé la tête, il voit les pigeons du toit de chaume battre des ailes, et s'apprêter au départ, d'une aile impatiente.

LE PRÊTRE: Adieu à vous, oiseaux, ô messagers
des saintes campagnes du ciel,
âmes de ceux qui me sont chers, colombes!
Ah! je connais, je devine, je sais!
Délivrés à la fin des tourments de vos corps,
et rendus purs par votre sacrifice,
oiseaux du ciel, envolez-vous au ciel.
Adieu à vous! envolez-vous au Ciel, petites âmes!
Ames de pureté... je vous bénis,
en déliant du signe de la croix
votre pauvre vie d'ici-bas.

Et l'Éternité luit
au-dessus de vos douces têtes, mes enfants!
LE CHOEUR: Amen.
O merveilles! voyez, ils s'envolent au ciel;
au ciel,
là-bas, de plus en plus haut, haut de plus en plus.

Le Prêtre, le moment de ravissement une fois passé, devant lui par terre, aperçoit le Valet; il l'empoigne et le secoue violemment.

LE PRÊTRE: O Jugement, ô châtiment! Homme, mais parle!
LE VALET: O Jésus! Quoi, quoi? quoi?
Que voulez-vous, là-bas, ces embrasés!
LE PRÊTRE: Là-bas...

Il veut courir.

LE VALET (Couché sur le sol, il l'attrape par ses vêtements.)
N'y allez pas, non!
Vous, non!
Dans les flammes, là-bas, ces damnés qui se tordent,
et ce gros vent dansant dans la fumée!
Elle! O Jésus!
Les enfants, dans cette fournaise,
elle les a jetés,
et elle hurle, elle meugle, en démence,
et sa chemise blanche sur son corps,
et ses fichus avec son blanc jupon,
déchirés tout en loques.
A travers champs — elle court — la Vampire
...elle a arraché un tison de ce bûcher,
aussi les paysans la poursuivent là-bas,
parce qu'elle a, comme ça, fait menace
de brûler le village,
et droit ici, aux paillis des maisons
elle filait...
LE MAIRE: Attrapez-la! Et vivement.
LE VALET: Hé, on la poursuit bien,
alors elle vous court ainsi qu'avec des ailes,
faut lui barrer le chemin ici-même.
LE MAIRE: Volez! vole, cours donc!
LE VALET: Voyez-vous, pas possible.
C'est que moi j'ai pris peur des Puissances Mauvaises;
et tout partout se posent
de telles nuits de grosses nuées noires.
LE MAIRE: Il va y avoir un orage.
LE VALET: Il nous vient.
LE CHOEUR: Elle nous vient, la nuit engloutisseuse.
LE PRÊTRE: Vain est le fait de se débattre,
la lamentation, les complaintes, les larmes,
il n'y a point de fin aux souffrances de l'âme.
LE CHOEUR: Elle nous vient, la Nuit engloutisseuse,
toujours plus fort la tourmente se lance,
cassant les branches desséchées;
vous voyez, voici l'Ouragan,
et l'orage va s'arrêter sur le village!
LE PRÊTRE: Vains les gémissements, les plaintes et les larmes,
il n'y a pas de fin aux souffrances de l'âme!
LE CHOEUR: Oh! comme il se débat et crie à plein gosier,
maintenez-le de par-dessous les bras.
LE PRÊTRE: Moi, l'homme, moi, le père misérable,
j'ai renié mon sang,
et mes enfants à moi meurent dans la souffrance.
J'ai livré mes enfants! aux flammes, au bûcher!
Le Désespoir m'arrache les entrailles!
Ce sort! ce Sort! ce Sort!
Ainsi, ma Foi, que fut-elle pour moi?
Songe, Songe, superstitieux Charme!
L'Enfer et le Ciel volent en éclats
s'abîmant dans les profondeurs.
O Seigneur! toi, au-dessus du flot trouble
qui juges implacablement,
dis, de quels châtiments suis-je donc digne
autres que ceux que je contemple!...
LE CHOEUR: Qu'est-ce qui fait lueur parmi les brandes?
Qu'est-ce, là-bas, qui court par le chemin?
Comme la torche envoie des étincelles,
en allumant une avalanche brasillante!
Oh! c'est elle qui court, c'est la Déraisonnée,
toute pareille aux possédés,
de son brandon quels éclairs elle taille;
et comme elle fait tête aux paysans,
droit ici elle vole!

Il fait de plus en plus sombre; de la butte d'en haut on voit une partie de gens dévaler en panique, enfants et jeunesses; d'abord après eux, sur les bosses de la butte, paraît la Jeune, en haillons de son costume blanc, avec un pieu flambant au poing; elle s'arrête un instant et dévale, poursuivie par les paysans qui courent sur ses talons. Entendant arriver au village, elle se jette dans l'enclos de l'église; ils l'en chassent, de sorte que poursuivie sans cesse, elle vole par le devant même de la scène, se jette dans les portettes ouvertes du jardin, se fraie avec son brandon un chemin à travers les gens épouvantés et arrive sous le presbytère.

Au ciel des éclairs.

LE CHOEUR: La foudre brille, en là-bas, des nuages,
l'empoignerez-vous donc!
Ici, par là, ici!
LA JEUNE (Elle se tient sur les marches devant le presbytère élevant le brandon en flammes, et d'une grande voix):
Gens! il est des livres écrits;
en eux les lois divines sont marquées,
et condamné se trouve en ces feuillets
le mal consommé dans la faute...
LE PRÊTRE Il tente de s'arracher aux gens qui le maintiennent.
LE MAIRE: Tenez-le par les bras!
LE CHOEUR: Il se démène et se débat dans sa souffrance.
LE MAIRE: Menez-le dans les chambres.
LE CHOEUR: L'horreur au seuil le rejette d'un haut-le-corps.
LE MAIRE: Maintenez-le d'ahan.
LE CHOEUR: Il force, le déraisonné.
LE PRÊTRE: Le damné! le damné! Les paysans le lâchent; hors de sens il s'arrête là, au milieu, se tourne soudain du côté de la grand'route, sort en courant.
LE CHOEUR: Elle nous aveugle d'étincelles!
La Vampire! elle va tout brûler le village!
LA JEUNE: O flammes, portes du Paradis!
Seigneur, que ces feux vous agréent!
LE CHOEUR: La Vampire, la diablesse!
Saisissez-vous donc de cailloux!
de pierrailles, de mottes!
Tapez-la, là, d'ici!
Entourez-la vous tous en demi-rond,
contre le mur!
LA JEUNE: C'est bien par là, ma route!
Vous, ne me barrez pas Dieu!
LE CHOEUR: Hé, là-bas! fermez les portes!
ou elle passera par la courette!

Au moment où la Jeune se jette vers la porte du presbytère pour s'échapper par le corridor, quelqu'un, qui l'avait devancée, vient soudain du dedans de fermer les vantaux et de pousser les verrous; de sorte que la Jeune demeure acculée contre les vantaux par les paysans. Ceux-ci alors reculent de quelques pas devant la façade de la cure où ne se tient plus que, toute seule, la Jeune.
Ils empoignent les mottes plus dures que pierres de la planche bêchée et l'en couvrent.

LA JEUNE: Ha chiens! Maîtres chiens!

Elle tombe sous les coups.

Ha chiens! ils vont m'assommer!
Mais Dieu vous brûlera d'un feu de soufre!

LE CHOEUR: Tiens, tiens, voilà pour toi, voilà!

LA JEUNE: La pierraille croule sur moi, Jésus, Marie!

LE CHOEUR: Elle est tombée, elle gît là blessée,
elle se signe en se barbouillant toute de sang,
ho! elle meurt!...

LA JEUNE. Elle gît effondreé sur l'escalier de la cure; d'un dernier effort elle se signe, du sang de la blessure faite à son front traçant sur elle une croix, et meurt. L'ouragan se lève, fait claquer les portes. La foudre s'abat, toute proche.

LE CHOEUR: Un coup de foudre! aux maisons du village!
Pas loin d'ici, c'est par là, c'est tout près!
Sur ma maison, dessus ma grange à paille!
Dessus mon aire! Au milieu de mes meules!

Panique.

L'HERMITE: Regardez, ce cadavre où le sang fait corail
nous attire les coups de foudre!
Du haut du ciel une terrifiante Puissance
vient sanctifier celle qu'on a maudite!

LE CHOEUR: Oh! le hameau brûle d'un feu de soufre!
Enfuyez-vous, enfuyez-vous!

Coups de tonnerre

Comment fuir! Au secours! La Trombe!
O Dieu, nous allons tous périr!

L'HERMITE: Donnez du front contre la terre!
Dieu parle! C'est le Verbe!

FOUDRES.

STANISŁAW WYSPIAŃSKI

DIE RICHTER

TRAGÖDIE

DEUTSCHE NACHDICHTUNG
VON A. v. GUTTRY

PERSONEN:

SAMUEL, SCHANKWIRT
NATHAN, } SEINE SÖHNE
JOAS, }
BETTLER
JEWDOCHA, SEINE TOCHTER
DER URLAUBER, IHR BRUDER
JUKLI, HAUSIERER
FEIGA, EINE ALTE JÜDIN
ZWEI BAUERNMÄGDE
LEHRER
SCHULZE
RICHTER
APOTHEKER
GENDARM
PFARRER

ORT DER HANDLUNG: EIN POLNISCHES DORF.

Abend. Eine geräumige Schenkstube mit niedriger Balkendecke; die Wände grau getüncht, voller Risse, schmutzig; längs des Bodens eine schwarze Bordüre; gestampfter Lehmboden. Im Hintergrund, in der Mitte der Wand, eine niedrige Tür, die zum Hausflur führt; am Ende des langen, dunklen Flurs ist eine zweite Tür sichtbar, die auf die Landstrasse führt. In der hinteren Wand, links von der Tür, ein grosses vierteiliges Doppelfenster; dahinter der Alkoven; das Fenster ist, vom Alkoven aus, mit einem Leinenvorhang verhängt. In der Wand links eine Tür zu diesem Alkoven. Die Wand rechts von der Mitteltür und die ganze rechte Wand nehmen braun lackierte kleine Schränke ein mit vielen Schubladen und Fächern; vor den Schränken ein mit Blech beschlagener freistehender Ladentisch; grün bemalte Holzschranken grenzen diese ganze Ecke ab. Ganz vorne rechts eine kleine Tür zur Kammer. An den Pfosten der Schranken hängen verrostete, schwarz angelaufene Lottotafeln aus Blech, darauf mit Kreide angeschriebene Zahlen; an einem Eisenfuss ein Schild mit einem kleinen schwarzen Doppeladler auf zitronengelbem Untergrund. Links, ganz vorne, ein Tisch umgeben von Bänken mit Rückenlehnen aus gedrechselten Säulen; alles grünlackiert. Vor den Schranken steht ein kleiner Zuber, eine Giesskanne, Mulden. An einem Pfosten der Schranken hängt eine Küchenlampe, die den ganzen Raum nur schwach erhellt. Über der Tür zum Flur ein nachgedunkelter Oeldruck, ein Jugendporträt des Kaisers, in weisser Uniform, ein scharlachrotes Band quer über der Brust.

SAMUEL (Gross, breitschultrig, in einer weiten, gelbbraunen Atlasjoppe, — nussbraunen Sammthosen, weissen Strümpfen, schwarzen Spangenschuhen. Gebräuntes Gesicht, von grauem Haar umrahmt, gelbe Stirne, gelockte Pejes; auf dem Kopf eine grosse Pelzmütze).

(Er sitzt über Büchern, schreibt und rechnet).

JOAS (Blickt ihm ins Gesicht).

(Vor ihm auf dem Tisch liegt eine Geige, deren Saiten er mit den Fingern leise zupft.)

NATHAN (tritt ein, die Tür zum dunklen Flur bleibt offen).

SAMUEL (klappt die Bücher zu, legt die fettfleckigen Papiere und Quittungen in eine Schatulle, die er mit einem Schlüssel verschliesst und in den Alkoven trägt).

(Nach einer Weile sieht man durch das Alkovenfenster im Nebenraum die bronzenen, von der Decke herabhängenden Schabbesleuchter aufleuchten.)

JEWDOCHA (tritt ein und besprengt den Lehmboden mit Wasser aus einem Blechtrichter; fegt den Raum mit einem Reisigbesen; ihr Kleid ist bis zu den Knien geschürzt, die Aermel an den Ellbogen aufgekrempelt; ein Kopftuch, im Nacken geknotet, bedeckt völlig Stirn und Augen).

NATHAN (in einer schwarzseidenen, hohen steifen Mütze und einem mit Kotspritzern befleckten grauen Judenrock, darunter eine schwarze Joppe; eine goldene Uhrkette verbindet die beiden Westentaschen; die schwarz gestreifte graue Hose ist über den Schaftstiefeln aus Rohleder hochgekrempelt; das Haar schwarz, dicht, kraus, die Pejes unter der Mütze versteckt; er setzt sich auf den Tisch, an der Stelle, wo vorher die Bücher des Alten lagen; die schmutzigen Stiefel stemmt er gegen die Bank, stützt die Ellbogen auf die Kniee, den Kopf in beide Hände, und verfolgt mit den Blicken Jewdochas Bewegungen).

JOAS (kniet auf der Bank, stützt die Ellbogen auf den Tisch, den Kopf in die Hände, die Handflächen bedecken beide Wangen; über die Geige gebeugt, blickt er mit weit geöffneten hellen Augen auf Nathan; sein Haar ist rotblond, mit goldenem Schimmer, tief im Nacken trägt er ein schwarzes Sammtkäppchen; die Pejes in Locken gedreht. Durchsichtige Haut, weiss und rosig; er trägt ein weisses Hemd, am Halse mit einer Schleife aus rotem Band geschlossen; die offenen Hemdsaermel lassen einen mageren, schwachen Körper sehen; weite, kurze, nussbraune Sammthosen, die Hosenträger über Kreuz geknöpft; blosse Beine. gestickte Pantoffel ohne Absätze).

JOAS: Vaters Antlitz wird milde,
und es schwindet die Narbe
auf seiner Stirne, das Mal;
aus der Tage hastender Qual
führt er das Sinnen in lichte Gefilde,
birgt es in seiner Stirne zur Ruh';
in seine Hand gebettet die Wange,
streicht sinnend er den krausen Bart
und lauscht.
Versink ich in Vaters Auge — berauscht
mir Freude Herz und Sinn,
und ich spiele.

NATHAN: Wie dumm du noch bist.
Er überschlägt den Gewinn!

JOAS: Bruder, — ich bin wie ein Seher;
ich schaue in Tiefen des Herzens
und lese all die Gedanken,
die auf Vaters Stirne geschrieben,
und weiss, dass sie gerecht sind.
Wenn aber, — verhüt es Jehovah,
ein schlimmer Gedanke sich einschleicht,
erleidet auch mein Herz das Weh.
Jäh bricht dann ab mein Spiel,
und ängstlich herbeistürzt der Vater,
legt mir auf seine Hände
und fragt:
Was ist dir? Joas!!? — Zu Ende
mein Spiel, ...verstummt meine Geige.

NATHAN: Meinst gar, dass Gott zu dir spricht?

JOAS: Dass Gott durch mich warnt, eh' sie tagt,
seine Strafe, die dereinst hereinbricht.

NATHAN: Hast Du den Herrgott in Pacht,
du Nichtsnutz?

JOAS: Er hält furchtbare Wacht.
Und Seinen Namen sollst du nicht eitel nennen,
der dich einst richtet!

NATHAN: Bist Richter du? Willst in Zorn entbrennen
gegen mich, deinen Bruder? — Viel kann dein Bruder dich lehren,
wie diese Welt ist.

JOAS: Seh ich's denn nicht?

NATHAN: Eine Wolfshöhle — hier! Dort — unermesslicher Raum!

JOAS: Vielleicht auch dort nur viel Höhlen der Wölfe?

NATHAN: Die weite Welt!

JOAS: Ist sie auch schön?

NATHAN: Gewaltige Städte!

JOAS: Wie Jerusalem, umhüllt
vom Rauch der heiligen Opfer?

NATHAN: Grosse Gewässer, darüber gespannt
Brücken aus Stein.
Ganze Wälder von wogenden Archen,
steilaufragend, übereinandergetürmt die Häuser,
Wohnstätten,
und hoch darüber Schwaden von Rauch,
Opferrauch meinst du? himmelempor
geballt,
doch aus Fabriken, und diese pfeifen und dröhneu,

und es zischt und es rauscht,
und es fallen die Hämmer,
und niemals verstummt das Spiel deinem Ohr,
von Reichtum und Elend, — von Freiheit und Ketten...

JOAS: So ist Sieg dem Guten über das Böse gewährt,
und Gott denkt der Seinen und wird sie erretten!

NATHAN: Ein jeder lebt für sich und wehrt
nur sich, und es fällt der Schwache!

JOAS: So gibt Gott selbst sein Schwert
dem Starken, wie er es einst David geliehen?

NATHAN: David? Mein Bruder! Dort gibt es neue Propheten,
und grössere noch als David!

JOAS: So sind sie heilig?!

NATHAN: Sie haben versucht
David die Harfe zu entreissen.

JOAS: Oh Bruder, dann sind die Propheten verflucht!

BETTLER (in Lumpen aus grober Sackleinwand gekleidet, mit Rosenkränzen behängt; trägt eine Ledertasche; dunkler, verwilderter Bart, langes, fettglänzendes Haar).
(Spricht mit Jewdocha im Flur.)

BETTLER: Segne Gott dich liebes Kind,
dass du mich hier eingelassen!

JEWDOCHA: Kamt Ihr nicht, ein Lied zu singen?
Will euch vor dem Haus jetzt bangen?

BETTLER: Kam ans Haus, ein Lied zu singen;
Blut und Träne furcht die Wangen.

JEWDOCHA: Blut aus euren Augen lohet
auch am Haar ein blutig Band.

BETTLER: An der Schwelle Tod mir drohet
und dir Gottes Hand.

SAMUEL (aus dem Alkoven herauskommend, zu Jewdocha):
Scher dich weg!
(Jewdocha geht.)

SAMUEL: Was willst' hier, du Vagabund?
Schaust mich an so wutentbrannt?
(Joas geht in den Alkoven, Nathan durch den Flur ins Feld.)

BETTLER: Wollt' sehen wie die Nattern hausen.
Hast mich nicht erkannt?

SAMUEL: Ja und nein. Wer's noch denkt?
Eine alte Geschicht'.

BETTLER: Fluch hat mir Erinnerung geschenkt!
Und Zeit vergisst sie nicht...

SAMUEL: ...bist du der Hofbauer?

BETTLER: ...Hofbauer... unermessen heilig Los!
Triebst mich doch von Hof und Glück!

SAMUEL: Geht, — Ihr seid trunken, — geht nur bloss.

BETTLER: Trunken von Qual, kehr ich zurück!

SAMUEL: Bosheit, Tücke in deinem Auge lauert.

BETTLER: Und dein Herz jetzt in Angst erschauert.

SAMUEL: Hast du nicht selbst deine Habe verkauft?

BETTLER: Weil du, Wucherer, mich gepeinigt, geblendet.

SAMUEL: Weil du selbst die Deinen verkauft ohne Scham.

BETTLER: Weil du mein Kind in Knechtschaft geschändet.

SAMUEL: Weil ich die Waise zu mir nahm.

BETTLER: Weil du ihr aussaugst das Blut und die Kraft,
wie du auch mir einst mein Gut hast entwendet.

SAMUEL: So nimm sie und troll dich, alter Schächer.

BETTLER: Nicht eh' du gibst, was du ihr geraubt.

SAMUEL: Von dir soll sie's nehmen, der alles vergeudet
und jetzt hinter'm Zaun wird verenden.

BETTLER: Gottes Hand schützte mich, — Gott
wird Rache mir senden.

SAMUEL: Du willst dich rächen?

BETTLER: Schon halt ich dich, Sünder!

SAMUEL: Willst wieder Ketten?

BETTLER: Du wirst sie tragen!

SAMUEL: Wie willst du mich treffen?

BETTLER: Auch du hast Kinder!

SAMUEL: Kinder! — Listig bist du, Fuchs, —
verschlagen —
Will die Sprache mir versagen? —
Für die Kinder stets ich brachte
alle Opfer...
wie willst du dich nun erkühnen...

BETTLER: Du sollst sühnen!

SAMUEL: Was weisst du? Was willst denn du?!

BETTLER: Nur den Lohn!!

SAMUEL: Gut, ich zahle, — für den Sohn!
Nimm...

BETTLER: Fordre es in gleicher Münze, —
Du hast einst mir alles genommen,
Jetzt aber ist die Zeit gekommen
da zwischen uns, wie einst, wird alles aufgehellt.

SAMUEL: Du aber hattest mir nachgestellt!

BETTLER: Ich wollte dich töten.

SAMUEL: Und hast im Kerker geschmachtet!

BETTLER: Ich hab dich schon immer verachtet. —
Im Kerker erst fand ich mein Gewissen:
doch du, du hast mir alles entrissen,
gestohlen das Vieh aus meiner Hürde
und Weib und Kind, — und mir gelassen die Bürde.

SAMUEL: Schwarz auf weiss stand's im Vertrage.

BETTLER: Unrecht hatte es gebucht.

SAMUEL: Selber gabst du Wort und Hand.

BETTLER: Dafür sei sie nun verflucht!

SAMUEL: Hör' mich, — wär' selbst Recht auf deiner Seite,
hilft's dir nicht! — Pfauchst du auch
wie eine wilde Katze —
bist doch zahm und frisst dein Brot.
Hast mir mit Strafe und Ketten gedroht
und sagst, du nimmst kein Geld?

BETTLER: Nein.

SAMUEL: Und nahmst doch immer.

BETTLER: Ich war gemein.

SAMUEL: Und jetzt?

BETTLER: In mein Gebet schloss ich's ein;
schlug und schlug an meine Brust, hab'mein Herz zerstückt,
und las darin, und es ward mir zum Geheiss:
wer, Mensch, du auch seist, — wer du auch seist,
meine Waffe halt ich gezückt
wider dich.
Sieh her, — dies heilig Bild
am Rosenkranz, — vom Ablassfest...

SAMUEL: Ein Stück Blech!

BETTLER: Und dieses hier —

SAMUEL: Was soll dies alles?

BETTLER: Alles heilig, geweiht
gegen Satan und böse Geister,
wenn einst die Todesstunde nah.

SAMUEL: Bist selbst ein böser Geist!

BETTLER: Bin gefeit!
Wirst sehen, welch Unheil ich dir bringe
für diese arge Schmach,
wenn für Hof, Wiese, Acker und alle Dinge
ich dein Glück zerbrach!
Am Bettelstab wirst du dich besinnen,
dem Unglück wirst du nie entrinnen,
denn ich bin das Unglück
und hier ist mein Haus!
(Entfernt sich in den Flur und verschwindet.)

NATHAN (kommt vom Flur herein).
SAMUEL: Bist fertig schon mit deinem Pakt?
NATHAN: Mit Jewdocha?
SAMUEL: Nicht Jewdocha.
NATHAN: Gestern unterschrieben den Kontrakt.
SAMUEL: Dass man dich nur nicht prellt.
NATHAN: Wieso denn?
SAMUEL: Weil die Dirne sich zu dir gesellt.
NATHAN: Die wird nichts verraten.
SAMUEL: Verräter kann auch ein anderer sein.
NATHAN: Der Alte?
SAMUEL: Sei auf der Hut, — lass ihn nicht ein.
NATHAN: Pah! — dieser Trunkenbold.
SAMUEL: Ihr Vater!
NATHAN: Vater? Dann muss man ihn kaufen.
SAMUEL: Geht nicht. Du aber achte,
der Dirne nicht ins Garn zu laufen.
NATHAN: Das eine ist wichtig:
dass sie miteinander nicht sprechen.
SAMUEL (zögert, — auffordernd): Wichtig für dich: gleich aufzubrechen.
NATHAN: Na — und sie?
SAMUEL: Mit ihr sich vergleichen.
NATHAN: Vergleichen, — und dann — —
SAMUEL: Wird sie dich nicht mehr umschleichen.
NATHAN: Also wird sie schweigen. Dann fahr ich fort.
SAMUEL: Für den Alten — Gefängnis der richtige Ort...
NATHAN: Wie aber hier diese Sache beginnen?
SAMUEL: Man muss denken...
NATHAN: Bedenken...
SAMUEL: Ausführen.
NATHAN (plötzlich): Ich?
SAMUEL: Du! — !
NATHAN: Und mit viel List...?
SAMUEL: ...beschuldigen.
NATHAN: Wen?!...!
SAMUEL: Nu — wen?
Einen Unschuldigen.
NATHAN: Macht nichts... — Wisst ihr einen?
SAMUEL: Du also würdest — ?! — ?
NATHAN: Nu, — freilich, — warum auch nicht?
SAMUEL: Und wird nicht Furcht die Hand dir lähmen?
NATHAN: Nein. — —
SAMUEL: Fürchtest nicht Gott...?
NATHAN: ...'nen Augenblick... Die Furcht muss man bezähmen.

(Entfernen sich in den Alkoven.)
(Aus dem Flur kommen Bettler und Jewdocha.)

BETTLER: ...Jewdocha!?
JEWDOCHA: Was wollt ihr von Jewdocha?
BETTLER: Weisst du nicht, warum ich gekommen?
JEWDOCHA: Habt wohl von einem Handel vernommen.
BETTLER: Freilich, — dich will ich erhandeln.
JEWDOCHA: Wozu braucht ihr denn 'ne junge Dirn?
BETTLER: Nichts kann hier ihrer Gier entrinnen,
auch deine Seele wollen sie gewinnen.
JEWDOCHA: Mit meinen Herren kann ich mich nicht messen.
BETTLER: Und deine Eltern hast du vergessen?
JEWDOCHA: Was wollt ihr, — was habt ihr nach den Eltern zu fragen?... Mütterchen ist gestorben.
BETTLER: Und der Vater...?
JEWDOCHA: Verdorben!
Mutter hat ihn verflucht!
BETTLER: Den Vater!?
JEWDOCHA: Dass ihn der Teufel hole!
BETTLER: Schweig — du Elende!
JEWDOCHA: Was willst du von mir,
du altes Gerippe — — —?
BETTLER: ...Hab dich doch einst auf Händen getragen...
JEWDOCHA: Ah... wie? — was wollt Ihr wohl sagen?
Kanntet die Eltern? — seid Pate gestanden?
BETTLER: Wohlstand und Reichtum waren vorhanden.
JEWDOCHA: Was sagt Ihr, — — und wo? —
BETTLER: Hier, hier, auf diesem Grund!
JEWDOCHA: Und bin eine elende Magd zur Stund...
BETTLER: Des Hofbauern Kind!!
JEWDOCHA: ...und vielleicht?
BETTLER: Sehnst du dich nicht nach jenen Zeiten?
JEWDOCHA: Gedanken erinnernd gleiten
zurück, — hab's wohl kaum gekannt?
schüchtern... steh ich an der Schwelle,
irgendjemand jagt mich über Land,
seh' ein rot Gesicht — das Aug, das helle
sprühet Funken — hoch erhoben ist die Hand
und will mich schlagen — —
und ist doch mein...
doch ich will nicht klagen, —
küssen möcht' ich heute diese Hand
die mich schlug... die nicht fremd gewesen...
BETTLER: Mein Kind!!
JEWDOCHA: Seid ihr es!! — ?
BETTLER: ...Hast mich erkannt!
JEWDOCHA: Nichts weiss ich, wozu auch erkennen,
Vergangnes erinern, neu es benennen?
Es härmt sich der Mensch und nutzlos fliessen Tränen,
was einst gewessen, — wirst du nicht wieder ersehnen.
BETTLER: Es bleibt die Rache!
JEWDOCHA: Wen's gelüstet.
BETTLER: Du kannst dich rächen!
JEWDOCHA: Ich will es nicht.
BETTLER: Willst auch nicht Rache für deine Schmach?
JEWDOCHA: Meine Schmach kümmert nur mich — ist mein eigen Recht.
BETTLER: Und du, du — hast dich verkauft!
JEWDOCHA (jäh und drohend): Nein!!
BETTLER: Elende Dirn', du...
JEWDOCHA (leise): — — — ich habe geliebt. —
BETTLER: Weisst du es auch, Unwürdige, Verfluchte,
was du da sprichst? — Wen hast du geliebt?
Dass du nicht wert zu leben!
JEWDOCHA: ...zu leben bin ich nicht wert!
mein Los war nur endloses Leid,
und habe doch das Glück begehrt,
hab in der Liebe es erkannt
und muss es büssen. —
Nur dieser Weg, der steht mir offen!
BETTLER: Aus der Kirche wirst du verbannt.
Ich selbst lass es den Pfarrer wissen.
JEWDOCHA: Klagt mich nur an.
BETTLER: Sühnen musst du!
An der Kirchenschwelle, — ausgestossen,
von der Sünde hingefällt, —
darfs nicht eher dich erheben,
als es Gott gefällt.
JEWDOCHA: Will nicht leben!
BETTLER: Lästerzunge, die am Leben sich versündigt,
willst ein Messer, du, — den Strick?
JEWDOCHA: Will's!
BETTLER: Und dein Gewissen?

JEWDOCHA: Es hat Frieden.
BETTLER: Wirst verflucht!
JEWDOCHA: Nicht versucht
mir zu drohn mit Pfarrer oder Kirche,
euer Fluch nur eine Leiche trifft,
fällt in aufgerissne Grabesschollen.
Bald muss ich scheiden.
BETTLER: ...meiden
musst du den Satan. — Falle nicht
in seine Hände.
Stürze dich nicht ins Verderben!
JEWDOCHA: Ins Vergessen, — erst dann ist alles zu Ende.
Leib und Seele muss ich töten,
sonst wird die Seele von den Nöten
ewig künden, — nichts wird entschwinden,
keine Qual und keine Ketten,
will die Seele ich erretten.
BETTLER: Bist besessen!
JEWDOCHA: Oh — ich sehe mich im Traum,
in des Fegefeuers Tiefen ohne Grund,
Feuerzungen schnellten aus dem Schlund,
peitschen und quälen
die sündigen Seelen.
Ein Heulen, ein Stöhnen, ein dröhnender Sturm,
angsterfüllt krümmt sich der Menschenwurm.
Wo aber die Tiefe ihr Ende nimmt,
ganz tief, in Feuerketten gelegt,
einer, — euch ähnlich, für mich bestimmt
sich zu quälen...
Ihr vielleicht? — mein Vater...?
BETTLER: ...In Flammen!
Ich?! Furchtbare, was hast du geschaut — !?
Die Hölle schlug über dir zusammen!
Hast zum Pfarrer dich nicht getraut?
JEWDOCHA: Nein.
BETTLER: Das Böse hielt dich fern von deiner Pflicht.
JEWDOCHA: Jetzt will ich es nicht!
BETTLER: Meidest du Gottes gnädigen Tisch
und seinen Diener, sein Haus?
JEWDOCHA: Nicht nur die Kirche, Vater, ist Gottes Haus.
BETTLER: Kennst du ein anderes?
JEWDOCHA: Den Tod.
BETTLER: Ruft dich der Tod!
Lastet schwer die Sünde.
JEWDOCHA: Bin ohne Schuld
und ohne Sünde: — bin nur vom Jammer dieser Welt zerrissen!
Das ist wohl alles, — willst du noch mehr wissen?
Dass ich leide, dass mein Herz vergiftet,
dass diese Hände in Ketten gespannt,
dass das Mal der Schande auf die Stirne gebrannt,
dass ich liebe, hasse, dass ich weine, mich gräme,
und dass ich mich meines Jammers schäme,
dass meinem Leben nur noch Abscheu blieb,
weil ich meine Seele in die Wüste trieb;
was soll mir der Trost, den die Kirche bot;
nur eine Wahrheit: mich ruft der Tod!
(Der Bettler flieht durch den Flur.)
NATHAN (tritt aus dem Alkoven; beugt sich über Jewdocha):
Nu — ? Was liegst so da?
JEWDOCHA (scharf): Rühr mich nicht an.
NATHAN: Hat er dich geschlagen? — So steh doch auf! — Nu — ?
JEWDOCHA: Rühr mich nicht an.
NATHAN: Still!
JEWDOCHA: Aufgewühlt hat mich der Zorn.
NATHAN: Was — !??
JEWDOCHA: Mach endlich Schluss mit mir
NATHAN: Wieso — — ? Was willst du?!
JEWDOCHA: Wo fährst du hin?
NATHAN: Du weisst es doch.
JEWDOCHA: Hast Hochzeit im Sinn!
NATHAN: Wer hat's dir gesagt?
JEWDOCHA: Ich weiss es. — Ah — wie wirst du so bleich. — —
NATHAN: Was geht's dich an — ?
Bin ich zu schlecht?
JEWDOCHA: Nicht schert es mich...
NATHAN: Nu also, was willst du — —?
JEWDOCHA: Dass alles ein Ende findet.
NATHAN: Nu... warte...
JEWDOCHA: Ich will nicht!
NATHAN: Lass mich ausreden!
JEWDOCHA: Wozu! Spar es dir!
NATHAN (will gehen): Na, also!
JEWDOCHA (packt ihn am Rock): Bleib!
NATHAN: Still! — — Was willst du?
JEWDOCHA: Den Tod!! —
NATHAN: Still! Still!
JEWDOCHA: Töte mich!
NATHAN: Was redst du? Was hast du gehört?
Wer hat's gesagt?
JEWDOCHA: Hast Angst? — Wovor?
NATHAN: Was hast du gesagt? — Was ist?!
Woher? Wieso?
JEWDOCHA: Geflüster des Bösen,
Töte mich!
NATHAN (zittert): Wieso? Wer hat geflüstert? Hast uns belauscht?
JEWDOCHA: Wen denn? — Du Feigling — du — du Elender!
Auch wenn die Hand vor Angst dir bebt, — du musst!
NATHAN: Still!
JEWDOCHA: Verraten werd ich, es schrein in alle Welt,
wie ihr Menschen verschachert, dein Vater und du,
in fremde Lande sie schleppt
zum Verkauf!
NATHAN: Still!
JEWDOCHA: Wie du mich morden hiessest
dein Kind. —
NATHAN: Still!
JEWDOCHA: Ersticken!
NATHAN: Dich sperrt man ein!
JEWDOCHA: Mit dir, mit dir zusammen!
NATHAN: Dummes Weib!
JEWDOCHA: Wie du Gift mir gabst, als ich schwanger ward.
NATHAN (rückt von ihr ab, in den Hintergrund):
Du... du... lügst! Du lügst!!
JEWDOCHA: Ich? — — Du selbst dich betrügst,
Wird jetzt vor dem Mord dir bange?
Töte! Töte! — ich will's — hab doch auch ich getötet mein Kind! —
Ewig gellt sein Wimmern mir im Ohr,
so traurig — unsagbar traurig,
ewig seh ich diese Augen — hilflos fragen —
seh es weinen, seh es schluchzen, seh die Händchen.
Und die Augen sind wie Rächer, die mich jagen,
ich erlebe all die Qualen meiner Missetat,
denk des Kindes, stets des Kindes, stets des Mordes.
Oh, — wie teuflisch ich gemordet!
NATHAN: Still! — Still! — Irre sprichst du! —
Und man hört es...
JEWDOCHA: Kann's nicht hehlen, will's nicht hehlen!
Dieses Weinen, — wer beschwört es,

voll von ihm sind meine Ohren.
Überall seh ich es sterben —
Äuglein, die auf mich gerichtet...
Wahnsinn! Wahnsinn! — Mord, Verderben!
Und du, Schurke!...

NATHAN: Still! (sie ringen — er ist schwächer)
Du, — es sei — was du willst — wie du willst — ...
...nur still...

JEWDOCHA: Da du meine Seele hast vernichtet:
Töte —

NATHAN: Du willst?...

JEWDOCHA: Will es. — — Und du musst!

NATHAN: ...ich muss...

JEWDOCHA (lässt ihn los, erhebt sich vom Boden.)
Mit blutigen Händen kannst du dann wieder freien.

NATHAN (zittert am ganzen Körper):
Furchtbare du — — Furchtbare
(er läuft fort).

JEWDOCHA: Für mich kann im Grab nur Friede sein.
(geht in die Kammer),

DER URLAUBER (tritt ein durch die Tür vom Flur; trägt eine kurze weisse Tuchjacke, die mit Kreide geweisst ist; blanke Messingknöpfe; Mütze und Hose blau; er ist jung, sein Gesicht krebsrot; das kurze Haar flachsblond.)
Hans, mein Hans kehrt wieder,
Hab ihn schon erkannt!
Singt die alten Lieder,
Winkt mir mit der Hand.
Winkt mit meinem Tüchlein,
Ist mir wohlgesinnt.
Frohe Zeiten kehren wieder,
Armes Waisenkind!

JOAS (hat den Gesang vernommen, stürzt aus dem Alkoven hervor und wirft sich dem Urlauber an den Hals):
O du mein Vögelchen, mein Lehrer du, bleibst du jetzt hier — beim Vater und mit mir?

DER URLAUBER: Vielleicht.

JEWDOCHA (tritt aus der Kammer; zu Joas): Troll dich fort!

JOAS: Hast' mit ihm zu reden? (geht in den Alkoven).

JEWDOCHA (fällt dem Urlauber zu Füssen).

DER URLAUBER: Was ist jetzt mit dir?

JEWDOCHA: Ins Gefängnis.

DER URLAUBER: Wer?

JEWDOCHA: Ich.

DER URLAUBER: Nicht du, — er.

JEWDOCHA: Wie das?

DER URLAUBER: Überlass es mir.

JEWDOCHA: Er führt sie fort — nicht zur Arbeit, ins Verderben führt er sie. Ich kenn' ihn.
(sie erhebt sich, als Nathan eintritt)

NATHAN (hinter ihm zwei Mädchen): Jewdocha! Bier für die Fräuleins.

JEWDOCHA (geht zum Schanktisch, schenkt Bier ein).

JUKLI (mit wild zerzaustem hellgelbem Haar; goldbraune Augen; die Kleider sind abgetragen, wie ein Sieb durchlöchert, ihre Farbe wie Asche und Staub; er ist barfuss. Tief im Nacken ein eingebeulter steifer Hut mit breitem Rand. Er kommt mit einem Korb und einem Sack herein. Sobald er eingetreten ist, klopft er von Innen an die Tür): Ho! Ho! Die Fräuleins fahren fort?

EIN MÄDCHEN: Zur Arbeit.

JUKLI: Mit wem?

EIN MÄDCHEN: Allein.

JUKLI: Jukli fährt nirgends hin, Jukli ist dumm, Jukli hat's hier gut. Eine Meile von hier ist 'ne Schweinerei, zwei Meilen von hier — 'ne grosse Schweinerei, vier Meilen von hier — allgemeine Schweinerei! (Er stellt Sack und Korb vor die Schranken).

NATHAN: Sei nicht so überschlau.

JUKLI: Nathan — wär ich ein Zigeunersmann, hätt ich bessre Hosen an... Aber Jukli schreitet über lauter Blumen ins Paradies. Blaue Vergissmeinnicht und rote Nelken. — Sechs Töchter hab' ich, und allen geht's gut! Und Jukli wird sitzen in Abrahams Schoss genau in der Mitte, und Bonbons wird er essen aus reinstem Honig. Auserwählt ist Jukli aus dem Volke Juda. Jukli ist dumm, denn Gott hat ihm die Dummheit gegeben und ihn über die andern erhöht durch seine Dummheit.
Jukli spaziert in den Eden hinein
So weiss wie Schnee sein Kleid wird sein.
Denn sein Gewissen, das ist rein.

NATHAN: Misch du dich nicht in fremde Sachen.

JUKLI: Ich schau mir bloss unsre Sachen an.

NATHAN: Sorg dich um die eigenen, und kümmre dich nicht um fremde.

JUKLI: Es gibt schon einen andern, der die Menschen wie einen Scheffel Mohn durcheinander schüttelt, aber gleich und gleich gesellt sich gern.

NATHAN: Bei ihren Geschäften sollen sie bleiben und sich nicht um fremde scheren.

JUKLI: Was einem jeden Gott der Gerechte gegeben, — das soll er haben. Und wer hat die Maut? Der alte Samuel. Und wer hat die Trafik? Der alte Samuel. Und wer hat die Lotterie? Der alte Samuel. Und wer hat die Sägemühlen? Der alte Samuel. Und wer hat die Heereslieferungen? Der alte Samuel. Wer schickt das Holz zu Tal? Der alte Samuel. Und wer hat Besitz und Reichtum? Der alte Samuel. Und der Jukli hat keinen Besitz und keinen Reichtum, keine Sägemühle, keine Lotterie, keine Maut. Jukli hat nur seine Feiga, und seine Lora, und seine Rebekka, und seine Sarah, und seine Lea, und seine Rachel, und der Jukli hat seinen kleinen Kramhandel. Was ein jeder braucht, das bringt ihm der Jukli. Jukli ist eine kleine Fliege.

NATHAN: Pass nur auf, dass man dich nicht zerquetscht, wie 'ne Fliege.

JUKLI: Über Jukli wachet Er, der um eine jeder seiner Fliegen weiss und in gleicher Weise sich für eine jede rächt. Aug um Auge, Zahn umZahn. Hand um Hand. Er, der Herr der Heerscharen. Er, der Einzige. Und hinter ihm stehen Flügelthrone und beflügelte Cherubim und beflügelte Seraphim und beflügelte Engel und beflügelte Erzengel, und alle mit scharfen eisernen Schwertern (ab).

EIN MÄDCHEN (geht mit einem Bierkrug auf den Urlauber zu):
Der Herr Soldat trinken nicht?
Ein Bier für den Herrn Soldaten, — ich zahl's.

DER URLAUBER: Das Fräulein zahlt?

EIN MÄDCHEN: Wollt Ihr trinken?

DER URLAUBER: Na ja.

JEWDOCHA (bringt das Bier).

EIN MÄDCHEN: Vielleicht begleitet uns der Herr Soldat? Denn so allein in der Nacht...

DER URLAUBER: Und wohin?

EIN MÄDCHEN: In die Stadt.

DER URLAUBER: Seid ihr allein?

EIN MÄDCHEN: Mit ihm. Wir wären aber froh, wenn ihr mit uns...

DER URLAUBER: Na ja. Nur muss ich erst zum Schulzen, mich melden.

NATHAN (gibt den Mädchen Zeichen und lockt sie in den Flur. Dann verschwinden die Mädchen in dem Alkoven.)

NATHAN (kommt aus dem Flur zurück und geht auf den Urlauber zu): Herr Soldat! (Er bietet ihm Zigaretten an.)

DER URLAUBER (nimt eine Zigarette und steckt sie sich an).

NATHAN (zieht einen Revolver aus der Tasche): Könnt ihr das laden?

DER URLAUBER: Na ja. (Er legt die Zigarette auf den Tisch und setzt sich auf die Bank).

NATHAN (reicht ihm die Patronen).

DER URLAUBER (ladet den Revolver).

NATHAN (schaut ihm dabei zu): Nachts ist's ungemütlich; es ist weit zur Stadt.

DER URLAUBER: Ins Städtchen ist es doch nah.

NATHAN: Das ist nach der andern Richtung.

DER URLAUBER: Nach der entgegengesetzten?

NATHAN: Nach der entgegengesetzten.

DER URLAUBER (legt den Revolver auf den Tisch).

NATHAN (legt seinen Hut darauf).

DER URLAUBER: Wo ist hier die Gendarmeriewache?

NATHAN: Im Städtchen. Was wollt Ihr bei den Gendarmen?

DER URLAUBER: Muss mich melden.

NATHAN: Sofort?

DER URLAUBER: Na ja, sofort.

NATHAN: Heut?

DER URLAUBER: Na ja, heut.

NATHAN: Geht Ihr ins Städtchen allein?

DER URLAUBER: Wie Ihr in die Stadt.

NATHAN: Und woher wisst Ihr, dass ich zur Stadt will?

DER URLAUBER: Weil du doch von dort bist.

NATHAN: Nein, ich bin hier zu Haus.

DER URLAUBER: Und die zwei da warten auf Euch? Wo fahren die hin?

NATHAN: Was weiss ich? Suchen Arbeit.

DER URLAUBER: Habt Ihr die Bücher?

NATHAN: Nu freilich.

DER URLAUBER: Warum sagst du also, dass du allein gehst?

NATHAN: Wollt Ihr vielleicht mit uns gehen?

DER URLAUBER: Ich gehe doch nach der andern Richtung. Wo fahrt Ihr sie denn hin?

NATHAN: Ich fahr nicht mit ihnen.

DER URLAUBER: Fährst allein?

NATHAN: Mit ihnen zur Stadt.

DER URLAUBER: Und dann weiter allein?

NATHAN: Nu ja.

DER URLAUBER (legt die Hand auf den Hut, der auf dem Tische liegt): Wozu braucht Ihr denn das?

NATHAN: Und was wollt Ihr von mir?

DER URLAUBER: Du willst fortlaufen!

NATHAN: Vom Militär.

DER URLAUBER: Von ihr. (Ganz hinten in der Flurtür, die zur Strasse führt, erscheint Jewdocha).

NATHAN: Und was geht sie Euch an?

DER URLAUBER: (wirft Nathan den Hut vor die Füsse) Sie ist meine Schwester — du Judenhund.

NATHAN (bückt sich nach dem Hut).

DER URLAUBER (nimt den Revolver vom Tisch, will ihn in die Tasche stecken).

NATHAN (pakt seine Hand. Sie ringen, kommen so auf den Flur hinaus). (Bei diesem Lärm stürzt aus dem Alkoven):

SAMUEL (in der Türe des Alkovens erscheint):

JOAS (schaut auf den Vater).

SAMUEL (schliesst mit einer heftigen Bewegung die Tür, die aus der Stube zum Flur führt. Man hört Lärm).

SAMUEL: Joas! Joas!! — —

JOAS: Vater, was ist mit Euch?

SAMUEL: Schweige du, mein golden Kind,
Sieh nicht hin, hör nicht hin!

JOAS: Was geht dort vor?

SAMUEL: Rühr dich nicht, reg dich nicht,
Schmieg dich an, hier an meine Brust.

JOAS: Vater, wie grausam deine Augen sind?
In deinen Augen sprüht Flammenglut — !
Was tun jene — — !?

SAMUEL: Mein Blut
wollen sie. Deines Vaters Glück ihm stehlen,
mich foltern, meine Seele quälen.

JOAS: Vater, der Bruder war dort!

SAMUEL: Dort sind Mörder,
die sich besudeln mit blutiger Rache!

JOAS: Oh Vater, Vater, dein Herz klingt wie wache Schläge einer grossen Uhr. (Fieberhafte Erwartung).

SAMUEL (von Joas Blicken verfolgt, wiederholt die Gesten des verabredeten Mordes. Es fällt ein Schuss. Man hört den Schrei Jewdochas).

NATHAN (stürzt aufgeregt und erschrocken herein).

SAMUEL (zu Nathan): Fliehe du, fliehe!

NATHAN: Er ist geflohen.

SAMUEL: Er kommt nicht weit. Du fliehe.

NATHAN: Wohin?

SAMUEL: In die Stadt, in die Stadt. (Gibt ihm Geld).

NATHAN (nimmt das Geld. Im gleichen Augenblick hört man hinter der Tür ein Stöhnen).

JEWDOCHA (öffnet die Tür — wankt herein — ihre Zöpfe sind gelöst, schleifen am Boden): Nehmt mich auf in der Sterbestunde, zum letzten Mal — lasst mich hier sterben, wo ich die schrekliche, die tödliche Liebe gekannt, — lasst mich in die Kammer.
(sie schleppt sich vor, gestützt auf Feiga, eine alte Jüdin).

FEIGA: Was is' passiert? Was is' passiert? Gesund will ich bleiben!

DER GENDARM (tritt ein. Gleich darauf zwei andere Gendarmen, die den Urlauber hereinführen. Ein Wagen fährt vor).

SAMUEL (drängt Joas in den Alkoven; es treten ein): Der Lehrer, Der Schulze, Der Richter, der Apotheker.

DER RICHTER (langer, weiter schwarzer Rock, tief ausgeschnittene Weste; Umlegkragen; blonder Schnurbart, das Gesicht rosig, die Stirne weiss; ein Anflug von Glatze; auf der Nasenspitze ein Zwicker in goldener Fassung): Man muss sie verhören.

DER LEHRER (dick und fett, graumeliertes Haar; in einem verschossenen olivgrünen Überrock, einem halbrunden steifen, rostbraunen, verblichenen Hut; geblümte gelbe Weste; hoher Stehkragen): Also nämlich, — verhören.

DER RICHTER (zum Lehrer): Sie schreiben das Protokoll.

DER LEHRER: Also nämlich, — mit der Feder.

SAMUEL (bringt Papier, Tintenfass und Feder herbei).

DER RICHTER (zu Nathan): Wie ist das geschehen?

NATHAN (schaut mit fragendem Blick auf Samuel).

SAMUEL: Wer soll reden?

DER RICHTER (zu Nathan): Wie heisst du?

NATHAN (übergibt seinen Pass).

DER RICHTER (zu Samuel): Euer Sohn?

SAMUEL: Der Aeltere.

DER RICHTER: Habt ihr noch einen?

SAMUEL: Er hat nichts damit zu schaffen.

DER RICHTER: Wie alt ist er?

SAMUEL: Ein Kind.

DER URLAUBER: Er ist schon gross.

DER RICHTER: Vorführen.

DER GENDARM (will die Tür zum Alkoven öffnen. Die Tür ist aber von innen verschlossen).

JUKLI (kommt herein).

DER RICHTER: Warum ist jene Tür verschlossen?

SAMUEL: Schabbes.

DER LEHRER: Da drinnen brennen die Lichter; also nämlich, — Schabbes.

DER APOTHEKER (schlank, blond, langes schmales Gesicht; die weiss getupfte hellblaue Kravatte zu einem grossen Knoten geschlungen; Lackschuhe): Na und?

DER SCHULZE (in einer kurzen lila Joppe, einen grauen gehäkelten wollenen Schawl um den Hals, graue Hosen, blankgewichste Schaftstiefel; der Schnurbart gestutzt; das glatt in

die Stirn gekämmte Haar gleichmässig grade gestutzt; breitschultrig, dürr): Aufmachen!

DER RICHTER: Aufmachen!

DER LEHRER: Also nämlich, — aufmachen.

DER APOTHEKER: Na und?

DER GENDARM: (klopft an die Tür)

SAMUEL: Er wird nicht aufmachen.

DER RICHTER: Befehlt es ihm selbst.

SAMUEL: Joas, Joas, mach auf.

JOAS (öffnet die Tür vom Alkoven und tritt vor).

DER RICHTER: Du bist der jüngere Sohn?

JOAS (kreuzt die Hände über der Brust): Ich bin es.

DER GENDARM (schaut in den Alkoven hinein): Da drin sind noch Mägde.

SAMUEL: Die haben sich zur Arbeit verdungen.

DER GENDARM: Kommt heraus.
An wen habt ihr euch verdungen?

DIE MÄDCHEN (kommen mit ihren Bündeln aus dem Alkoven heraus): An ihn (weisen auf Nathan).

DER GENDARM: Wo habt ihr eure Bücher?

DIE MÄDCHEN: Bei ihm.

DER GENDARM: Wo wollt ihr Dienst nehmen?

DIE MÄDCHEN: Wir sollten fortfahren.

DER GENDARM: Wohin denn?

DIE MÄDCHEN: Wir wissen's nicht.

DER LEHRER: Also nämlich, — sie ahnen's nicht.

DER APOTHEKER: Na und?

DER GENDARM: Wer soll's denn wissen?

DIE MÄDCHEN: Der Herr weiss es. (Sie weisen auf Nathan.)

DER RICHTER: Wo sollte das sein?

NATHAN: Nu, ich sollt' sie ins Bureau führen.

DER GENDARM: Wo ist das Bureau?

NATHAN: In der Stadt.

DER GENDARM: In der Stadt — wo?

NATHAN: Nu, dort sollte auf uns ein Herr warten, der Adressen hat von Stellen, und er hätt' ihnen gegeben die Adressen, wohin sie sollen gehen.

DER RICHTER: Sie wissen also nicht, wo sie hingehen sollten?

NATHAN: Nu, weil mich das nichts mehr angeht.

DER LEHRER: Also nämlich, — das geht ihn nichts mehr an.

DER APOTHEKER: Na und?

DER GENDARM: Das ist nicht erlaubt.

NATHAN: Das ist erlaubt, das ist ein ehrliches Gewerbe, das ist nach Recht und Gesetz.

DER GENDARM: Das ist nicht nach Recht und Gesetz.

DER SCHULZE: Das ist dein Diebsrecht, Hallunke. Heutzutage.

DER LEHRER: Also nämlich, das ist sein Diebsrecht.

DER APOTHEKER: Na und?

DER GENDARM (zu Nathan): Still sein —

DER LEHRER: Also nämlich, — Maul halten.

DER APOTHEKER: Na und?

DER RICHTER (zu Nathan): Unterzeichnet hier.

NATHAN (geht an den Tisch).

DER LEHRER (reicht ihm die Feder).

NATHAN (unterzeichnet).

DER RICHTER: Erzählen Sie, wie sich das zugetragen hat.

NATHAN: Das ist ein Schurke! (Weist auf den Urlauber). Ein Säufer, ein Skandalmacher, ein Krakehler, hat mit mir gerauft, — hat mich herumgezerrt, meinen Kopf gegen die Wand im Flur geschlagen, mich an die Wand gedrückt. — Der Schuss ging los. Was weiss ich wie? Hab nicht gewusst, dass dort einer steht.

DER RICHTER: War es ein Zufall?

NATHAN (schweigt).

DER LEHRER: Also nämlich, ein Zufall.

DER APOTHEKER: Na und?

NATHAN: Urteilt selbst.

DER RICHTER (zum Urlauber): Rede du, wie es war?

DER URLAUBER: Er hat mich, der Teufelskerl, herumgezerrt, mir die Hand gepresst, die Fäuste geballt, am Finger gezerrt.

DER RICHTER: Hast du gesehn, dass jemand hinter euch stand?

DER URLAUBER: Jawohl.

DER RICHTER: Es war kein Zufall.

DER URLAUBER: Urteilt selbst.

DER LEHRER: Also nämlich.

DER APOTHEKER: Na und?

DER RICHTER: Unterzeichne hier.

DER URLAUBER: Mit einem Kreuz.

DER RICHTER: Mit einem Kreuz.

DER SCHULZE: Der Schrift unkundig. Heutzutage.

DER LEHRER: Ein Analphabet. Also nämlich.

DER APOTHEKER: Na und?

SAMUEL (auf Nathan weisend): Er wird sich einen Advokaten nehmen, wird auf freiem Fuss Rede und Antwort stehn. Ich hinterleg hier für ihn die Kaution, 2.000 Gulden.
(Zieht das Geld aus der Tasche).

DER LEHRER: Also nämlich, — Geld.

DER APOTHEKER: Na und?

DER RICHTER: Zu wessen Händen?

SAMUEL: Zu Händen des Herrn Richters.
(legt das Geld vor ihn auf den Tisch).

DER GENDARM (zum Urlauber): Und wir gehn.

DER URLAUBER: Wir gehn.

DER GENDARM (erhebt sich, zieht aus seiner Tasche Handfesseln heraus und legt sie dem Urlauber an).

DER URLAUBER (reicht ihm die Hände).

DER RICHTER (zum Urlauber): Also schuldig?

DER URLAUBER: Urteilt selbst.

DER LEHRER: Also nämlich, — schuldig.

DER APOTHEKER: Na und?

JOAS (weint; zum Urlauber gewandt): Du mein Liebster, du mein Sänger, hast mich doch gelehrt, den Liedern der Vögel zu lauschen. (zum Richter gewandt). Er ist nicht schuldig.

DER RICHTER: Wer ist schuldig?

SAMUEL: Er ist blöde, ein Kind, schwachsinnig, verrückt.

DER SCHULZE (zu einem Knecht): Geh und lass dir Pferde und Wagen geben für den Herrn Gendarmen.

DER KNECHT (eilt fort): Sofort

JOAS (weist auf Nathan): Er ist schuldig. — Er ist der böse Geist — der Satan.

SAMUEL: Schweig, schweig, du Rotznas!

JOAS: Mein Vater, seht Ihr es? — Sehet die Falten in seinem Gesicht; sie verzerren sich, die Brauen ziehen sich zusammen — und hier steht's geschrieben — Verabredet haben sie's, verabredet.
(Er weist auf den Vater.) Er ist schuldig. Es spricht der Herr:
Sengen wird euch mein Blitz
für das Böse, das ihr gesäet!
Es spricht der Herr:
Vernichten will ich mit Hagel
jeglich Geschöpf, das der Erde entsprossen,
in einer einzigen Stund'.
Es spricht der Herr:
er ist der Täter!
(mit fürchterlicher Stimme) Schuldig — er!!!

SAMUEL (erschauert, zittert vor Wut, ballt drohend die Fäuste. Plötzlich faltet er flehentlich die Hände, legt den Finger auf die Lippen).

JOAS: Ach!!!

(mit fürchterlichem Schrei)

Vater!!! (mit geöffnetem Mund und ausgebreiteten Armen, weitaufgerissenen Augen. Taumelt).

SAMUEL (fängt ihn in seinen Armen auf. Alle stürzen herbei).

DIE RICHTER (erheben sich vom Tisch).

SAMUEL (schaut auf den erstarrenden Joas): Wo ist er?

DER LEHRER: Also nämlich, er ist in Ohnmacht gefallen.

DER APOTHEKER: Na und?

SAMUEL: (horcht an der Brust des Knaben) Hier ist er nicht.
(Laut) Still! —
(Flüsternd) Still!
Hier ist er nicht.
(An den Lippen des Knaben) Hier ist er nicht.
Diese Augen, die auf mich schauen.
Du, stirb nicht. Du bist Mozart,
du bist Rubinstein, du bist Joachim,
du, stirb nicht, du bist Tausend und Abertausend,
du Schatz, mein Schatz du, Palast der Paläste,
du Paradies, du mein
Eden, — du — lebe! (er lauscht)
Hört ihr's? — Die Geige, — sie spielt, — seine Geige spielt.
(Er legt den Leichnam auf den Boden).
Er ist tot — tot.
Lasst mich jetzt.

(er geht in den Alkoven). JUKLI (folgt ihm in den Alkoven, holt ein Laken und bedeckt damit die Leiche).

SAMUEL (kehrt aus dem Alkoven zurück, bringt die Geige. Lächelt. Küsst die Geige. Legt sie dem Toten auf die Brust).
Spiele, du Geiger, mein Geiger, — spiele.
(bedeckt den Kopf mit einem schwarzgestreiften Gebetsmantel.)
(Weist auf den Urlauber.) Gebt ihn frei.
(Weist auf sich). Nun, ich bin schuldig an jenem Tod,
doch Gott mir schuldig (er weist auf den Sohn)
diesen Tod, — Gott dies mir schuldig!
Unschuldig ich, wenn Ihr mich richtet,
doch neunmal schuld an dem Verbrechen;
entmenschte Söhne haben mich geschlagen;
elend steh ich vor euch, vernichtet.
Der Knabe hier war mein — vor Gott
gebrandmarkt hat mich der Sohn mit sünd'gem Wort.
Und seht, mein zweiter, der mir erstgeboren,
geschändet hat er mich mit seiner Angst...
Ihr Richter! Was meine Seele sann,
die Tat, die wurde, die in mir begann,
steht auf wider mich!
Auferstanden ist in des Knaben Seele der Prophet,
und seiner zürnenden Hand nicht
widersteht die Missetat, — sein ist das Gericht!
Oh grauser Richter! Treffen wollte deine Hand.
Dein hartes Schwert war gegen mich gerichtet.
Ein unerbittlich Schicksal anders hat erkannt,
hat dich gefällt, hat elend dich vernichtet.
Die Schuld des Vaters musstest du bekennen.
Warst auferstanden doch vom Stamme Davids.
Nicht war's Gerechtigkeit,
dass allzu rasch Sauls scharfe Pfeile trafen,
dass du in Vaters Arm musstest entschlafen.
In meinen Händen losch sein Leben,
in meinen Händen barst das Licht,
und blut'ge Flamme lohend bricht
durch meiner Seele tiefste Qual.
Aufgewacht sind die Gesichte
meiner Furcht und meines Schreckens.
Oh, du mein Absalon! —
Jehovah, Jehovah!
Mein Kind hast du genommen mir.
Jehovah! Jehovah!
Mein Schatz zu meinen Füssen. —
Lüge war dein Eid.
Gelobtest für ewige Zeit
uns die Herrschaft der Erde!
Du Gott, — bist unser Gott gewesen!
Doch jetzt vergeblich deine Söhne beten?
Erbarmungslos stürzest du deine Propheten!
Du Gott, der die Filister bezwungen,
Deine Gesetze uns aufgedrungen;
der sich in Wolken gehüllt
am Berge Horeb, und auf Sinai
in eine Säule flammender Gewänder,
Führer seines Volkes in neue Länder. —
Der des Meeres Dämme zerschnitt:
vor dein Antlitz hinsank der Mann,
der aus dem Felsen Wasser schlug
und die Verdorrten in der Wüste tränkte.
Jehovah! Jehovah!
Für meine schwere Schuld
sinke ich in den Staub,
schlage an den Stein mein sündig Haupt,
allen zum Spott.
Jehovah! — du Gott!
Du Allgewaltiger! der einst den Diener
Abraham berief an den Altar,
das Feueropfer heischend seines Erstlings,
des Sohnes Isaak, geboren von der Mutter Sarah, —
sich nieder auf mein Haus;
auf diesen Friedhof dem
geschlagen hat die Todesstunde.
Und sprich es aus, — das Wort
über des Vaters Haupt,
es war dein Wille,
dass du mir nahmst den Sohn. (Man vernimmt den Klang eines Glöckchens vom Flur).

EIN KNABE (schwingt das Glöckchen, tritt ein).

DER GENDARM: Platz da! —

DER GEISTLICHE (tritt ein): Friede diesem Haus.

DER SCHULZE: In alle Ewigkeit.

DER LEHRER: Gelobt sei Jesus Christus.

DER SCHULZE: In alle Ewigkeit.

DER LEHRER: Also nämlich. Amen.

(Im Flur drängen sich Dorfbewohner.)

FEIGA (kommt aus der Kammer).

ALLE (knien nieder und entblössen das Haupt).

DER GEISTLICHE (geht in die Kammer, das Licht wird mitgenommen).

DER BETTLER (schleppt sich knieend vom Flur her durch den ganzen Raum bis zur Kammertür).

ALLE (bleiben im Raum im Dunkel; durch die mit dem weissen Vorhang verhängte Fensterscheibe des Alkovens fällt der Schein der Schabbeskerzen. Durch die Kammertür fällt ein Lichtstrahl auf die Knieenden).

BETTLER (schlägt sich an die Brust, den Rosenkranz in der Hand).
Wiedergeben wirst du, o Herr, alles, was du mir genommen. Denn es steht geschrieben: Du bist, der Du warst und wirst immer sein.

VORHANG.

DRUKARNIA
NARODOWA
W KRAKOWIE